VOYAGE

EN ABYSSINIE.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE,

DANS LE PAYS DES GALLA, DE CHOA ET D'IFAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE EXCURSION DANS

L'ARABIE-HEUREUSE,

ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE DE CES DIVERSES CONTRÉES;

Ouvrage couronné par la Société de Géographie.

PAR

COMBES ET TAMISIER.

3

PARIS

L. PASSARD, ÉDITEUR,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 9.

LAVIGNE, LIBRAIRE,

RUE DU PAON, 1.

1843

I.

SOMMAIRE.

L'affection de Sahlé-Sellassi nous inquiète. — Une devineresse. — Exécution des deux criminels de Dhèr. — Il n'y a pas de bourreau en Abyssinie. — Justice de Choa différente de celle du Tigré. — Histoire d'Élias. — Départ d'Angolala. — Erreur de Bruce relativement à la glace. — Aspect de la route. — Bananiers du village d'Atahelt. — Brillant cortége de Sahlé-Sellassi. — Nous passons le ruisseau d'Aérara. — Point de vue. — Arrivée à Ankober. — Description de la cour du roi de Choa. — Bornes de ce royaume. — Tribus d'Adal. — Galla de Choa-Méda. — Commerce d'Alio-Amba. — Rivière de Haouach. — Population de Choa. — Parure des femmes. — Costumes guerriers. — L'industrie à Ankober. — Ignorance et férocité des Galla. — Le Roi marie une de ses filles. — Description d'Ankober. — Science du Grec Dimitros établi à Choa. — Un prêtre persan. — On s'obstine à vouloir nous retenir. — Nous prenons la résolution de nous évader. — Bonté de Sahlé-Sellassi. — Sa généalogie. — Tradition du pays relative à l'invasion des Maures. — On nous permet de partir.

CHAPITRE I.

L'intérêt que nous témoignait le Roi ne nous laissait pas sans inquiétude, car chaque fois que nous avions voulu parler de notre retour en France, nous n'avions jamais obtenu que des réponses évasives, qui nous laissaient clairement entrevoir que l'intention de Sahlé-Sellassi était

de nous retenir auprès de lui. Craignant d'être obligés de renouveler à Choa les scènes de Dévra-Tabour, sans avoir les mêmes chances de succès, puisque nous étions cernés de toutes parts par des peuplades inabordables, nous nous trouvions malheureux d'être aimés, et les égards, les attentions du roi noir nous étaient plutôt à charge qu'agréables.

Durant notre séjour à Angolala, notre tente était surtout fréquentée par deux esclaves galla; sur la figure de l'une d'elles se dessinaient, bien caractérisées, ces lignes qui semblent appartenir exclusivement aux astrologues et aux magiciens. Après avoir vaincu la timidité que nous lui avions inspirée d'abord, elle s'était familiarisée avec nous; et se trouvant un jour seule dans notre tente, elle nous proposa, pour nous égayer sans doute, de nous dire la bonne aventure; nous y consentîmes par complaisance; nous étions curieux, d'ailleurs, de voir sa manière de procéder. Elle jeta d'abord sur nous un regard scrutateur, et, à son air d'assurance et de naïveté, il nous fut aisé de voir qu'elle allait agir de bonne foi : les devins de ces nations sauvages croient à leur art comme ceux qui vont les consulter. L'esclave ôta de son cou un collier de verroterie entremêlé de coquillages;

elle toucha chacune des perles comme pour s'assurer qu'elles avaient de la solidité, murmura quelques mots entre ses lèvres et commença à rouler son chapelet autour de sa main; elle considéra attentivement la disposition de chacun des grains autour de ses doigts, et, après avoir réfléchi et calculé un instant, elle ouvrit de grands yeux et tira ses augures : « Mes maîtres, » nous dit-elle, « le ciel vous protège et Dieu est avec vous; dans peu de jours, notre généreux prince vous donnera des mules et de l'argent, et vous serez libres de partir pour votre pays, où l'on vous attend avec impatience. » Malgré notre incrédulité, nous lui sûmes gré de sa prédiction et nous la remerciâmes avec reconnaissance.

Le 17, le Roi se rendit à Salla-Denghia avec quelques cavaliers pour visiter sa mère; il s'éloigna pendant la nuit, et, dix heures après son départ, il était de retour à Angolala. La rapidité de ce voyage nous donna une haute idée de la vigueur des chevaux du pays qui, cependant, ne mangent, en général, que de l'herbe. Ces animaux sont très communs à Choa; il faut qu'un soldat soit bien misérable pour aller à pied, et les cavaliers de Sahlé-Sellassi sont plus hardis et

plus habiles que ceux d'Oubi ou de Ras-Ali. Nous devons observer ici qu'avant d'arriver à Angolala, nous n'avions jamais vu un Abyssinien se mettre en route pendant la nuit; le départ du Roi après le coucher du soleil nous prouva que son pays plat et peu boisé nourrissait moins de bêtes féroces que les provinces que nous avions déjà parcourues.

Deux heures après le retour du Roi, nous vîmes sortir du palais deux criminels enchaînés et entourés de six hommes armés de lances; ce cortége passa devant notre tente, et *Abbaïou*, notre domestique, nous apprit que c'étaient deux condamnés à mort qu'on allait exécuter. Personne ne courut sur leurs traces, et on les vit s'éloigner avec un air d'insouciance qui nous fit mal. Les victimes, que nous venions de reconnaître, étaient ces mêmes prisonniers que nous avions vus chez Sammou-Nougous, et qui tous deux avaient été déclarés coupables; ils marchaient avec fermeté, et rien sur leurs visages n'annonçait qu'ils allaient au supplice. Nous fûmes frappés de l'indifférence des habitants pour un spectacle qui attire, en Europe, des populations entières; les Abyssiniens n'ont pas besoin, pour *vivre*, de ces émotions fortes, puissantes que

nous recherchons si avidement, les Abyssiniens ne sont pas encore blasés comme nous; ils sont, d'ailleurs, moins impressionnables, moins ardents, il y a moins de meurtriers parmi eux que chez nous, hommes civilisés; et l'apathie de ce peuple explique suffisamment, pour nous, un fait qui, au premier abord, pourrait sembler extraordinaire.

A Choa, les homicides sont soumis au jugement du prince ou des gouverneurs, et, lorsqu'ils ont été reconnus coupables, ils sont livrés à la famille de la victime, qui se fait elle-même justice; il n'y a pas, en Abyssinie, de bourreau en titre, et les parents du mort remplissent toujours cet office, qui n'est pas plus déshonorant pour eux que le rôle des soldats qui fusillent un de leurs camarades; ils sont ordinairement au nombre de six, et si les divers membres de la famille ne suffisent pas, le Roi désigne alors ceux de ses hommes qui doivent se joindre à eux.

Nous avons déjà dit que, dans le Tigré et le pays d'Amhara, les meurtriers pouvaient s'affranchir du supplice au moyen d'une certaine somme d'argent; mais il n'en est pas de même dans le royaume de Choa; le prince ne peut faire grâce aux coupables, qui sont tués à coups de

lance : leurs cadavres demeurent privés de sépulture, et ils sont la proie des hyènes et des vautours.

Depuis que nous étions à Angolala surtout, nous avions remarqué qu'un grand nombre de personnes qui nous affectionnaient osaient à peine s'arrêter devant notre tente et évitaient de nous entretenir en particulier ; néanmoins un armurier nommé *Chacol* se hasarda un jour à nous inviter à dîner. « Il me serait bien agréable, » nous dit-il, « d'être souvent avec vous ; mais je crains la médisance. » Nous le priâmes de s'expliquer plus clairement, et il nous apprit que son Roi, qui aimait beaucoup les Européens, se méfiait cependant de leur influence, et qu'il n'était pas bien aise de voir ses sujets se lier intimement avec eux. «Mais,» ajouta-t-il, « je dois beaucoup aux hommes de votre race ; si je suis l'un des meilleurs ouvriers du pays, c'est à un blanc que je le dois, et serais-je certain d'encourir ma disgrace en vous recevant chez moi, je ne puis résister au penchant de mon cœur qui, par reconnaissance, m'ordonne de vous bien accueillir. »

Nous lui demandâmes alors l'histoire du Grec Élias dont on nous avait déjà parlé dans le camp d'Oubi, et voici ce qu'il nous apprit :

« Il y a environ quatorze ans, » nous dit-il, « nous vîmes arriver parmi nous un blanc moins jeune que vous, mais néanmoins dans toute la vigueur de l'âge : ce fut lui qui nous initia, nous autres ignorants, aux travaux industriels que nous aimions tous. Il était brave à la guerre, et son exemple nous encouragea à nous servir des armes à feu que nous redoutions avant sa venue. Notre Roi le combla de faveurs; il obtint le gouvernement de quinze beaux villages qui lui rapportaient des revenus considérables; il avait des femmes et des esclaves; il vivait dans l'intimité de Sahlé-Sellassi, et cependant il regrettait sa patrie (c'est qu'il doit être bien beau votre pays natal, soupira l'armurier); il voulut nous quitter, il en parla à notre maître qui ne voulut jamais consentir à le laisser partir. Élias, désespéré, résolut de s'évader : il était resté neuf ans au milieu de nous, et, une nuit, il s'éloigna d'Ankober; dès le lendemain, on s'aperçut de sa disparition, et Sahlé-Sellassi envoya plusieurs cavaliers à sa poursuite : on le surprit dans le village de *Marfouta*[1], à quelques lieues de la capitale; il s'était caché dans une chaumière abandonnée,

[1] Ce lieu est désigné sous le nom de Marfoud dans la carte de Salt.

et il attendait les ténèbres pour se remettre en marche.

» Il fut enchaîné, et on le conduisit devant notre Roi, qui lui reprocha de s'enfuir comme un esclave, sans lui faire ses adieux : « J'ai cherché, » lui dit le maître, « à vous retenir par des bienfaits, je vous ai fait grand entre mes grands; mais, puisque vous ne pouvez être heureux loin de votre patrie, vous êtes libre, partez; mon intendant vous comptera 1,000 talaris qui vous serviront en route, et, si jamais vous regrettez mon royaume, revenez, vous y serez toujours bien accueilli. »

» Et, quelques jours après, Élias nous quitta; mais, arrivé à la source du Tacazé, il mourut de maladie, selon les uns, et, selon d'autres (et c'est là ma croyance), il fut empoisonné par les Galla, qui voulurent s'emparer de son argent. J'ai pleuré sincèrement sa fin prématurée et je conserverai toute ma vie le souvenir de cet homme auquel je suis redevable de la position élevée que j'occupe. » L'armurier termina ainsi son récit, et nous nous retirâmes après lui avoir conseillé de ne pas s'exposer pour nous à perdre les bonnes grâces de son maître.

Le lendemain, Sahlé-Sellassi nous fit préve-

nir qu'il devait se rendre, dès le jour suivant, à Ankober, sa résidence favorite. Comme avant de songer à nous occuper de notre retour en France, nous avions l'intention de visiter cette capitale, où le Roi nous avait fait espérer que nous trouverions des documents précieux sur l'histoire abyssinienne, nous répondîmes à l'envoyé que nous étions prêts à accompagner son maître; et, le 20 novembre, nous étions en route par une froide matinée; en sortant d'Angolala, nous remarquâmes un pont construit par les soins de Sahlé-Sellassi : il était formé de poutres horizontales entrelacées de branches d'arbre recouvertes d'une épaisse couche de terre; c'était le premier ouvrage de ce genre que nous eussions rencontré en Abyssinie. Nous trouvâmes beaucoup de glace sur notre route, en dépit de Bruce qui prétend, avec cette assurance que nous lui connaissons déjà, que la congélation de l'eau est impossible dans le pays; écoutons-le lui-même :

« La province de Choa, où le Roi était alors, se trouvant par les 8° de latitude nord et le soleil aux 22° sud de la déclinaison méridionale, en s'avançant vers le nord, cet astre devait être, le jour de l'Épiphanie, à moins de 30° du zénith de

l'étang où se faisait le baptême. Dans cette saison, le thermomètre de Farenheit monte à Gondar à 68°, et à Choa il ne peut guère s'élever à moins de 70°, car Gondar est par les 12° de latitude nord, c'est à dire 4° plus au nord; or il est impossible que l'eau gèle en Choa, et je puis assurer que je n'ai jamais vu de glace dans aucun canton de l'Abyssinie, même sur les montagnes les plus froides [1]. »

Cette assertion, que le voyageur anglais croit avoir assise sur des bases solides, est néanmoins erronée, comme nous avons pu nous en assurer par nous-mêmes; Bruce semble avoir oublié qu'indépendamment de la latitude, une foule de causes, telles que la différence de hauteur, la nature des terrains, de leurs plantations, de leur configuration, influaient considérablement sur l'atmosphère de toute contrée; il n'a pas songé que le voisinage de grandes et hautes montagnes, de pays chauds ou froids, la direction des vallées qui donnent entrée à certains courants d'air ou leur barrent le passage, les fleuves ou mers ambiantes qui font que les lignes isothermométriques tracées par M. de Humboldt ne suivent pas les mêmes parallèles, peuvent changer totalement la température

[1] Bruce, tome III, pag. 374.

de deux pays situés d'ailleurs sous le même degré de latitude.

Le sol de la province de Choa est très élevé ; sa surface unie laisse arriver les vents du grand Océan, et les brouillards qui s'élèvent du côté de l'est enveloppent souvent Ankober de leur voile humide, quoique le même voyageur prétende que, dans ce pays, « les jours et les nuits » sont de la plus grande sérénité [1]. » Nous pouvons ajouter du reste qu'il gèle tous les ans dans le Sémén, dont Bruce a escaladé l'une des chaînes, et le centre de cette province est à la même latitude de Gondar.

Nous poursuivîmes notre route, et, pour ne pas cheminer au milieu de la foule, nous nous éloignâmes rapidement d'Angolala, sur les bonnes mules que le Roi nous avait envoyées dès le matin. Le sentier que nous parcourions était large et uni, il était seulement coupé, à de grands intervalles, par de rapides ruisseaux qui, roulant sur une terre noire et grasse, en rendaient le passage glissant et difficile aux animaux ; les champs étaient couverts de magnifiques récoltes parvenues alors à leur maturité : à moitié chemin, nous aperçûmes le village d'*Atahelt*, et nous

[1] *Id.*, tome II, page 340.

remarquâmes autour de ses maisons une espèce de *mous*[1] ou bananier qui s'élevait à une hauteur d'environ vingt pieds.

Pendant que nous considérions ces grands arbres si rares dans le Tigré et dans le pays d'Amhara, nous vîmes arriver à toute bride un cavalier qui venait de la part du Roi, pour nous prier d'attendre son maître, qui désirait, nous dit-il, nous voir auprès de lui; nous nous arrêtâmes, et presque aussitôt nous aperçûmes les premiers coureurs du prince qui nous dépassèrent rapidement.

Le cortége de Sahlé-Sellassi s'annonçait dans le lointain par le nuage de poussière que soulevait le piétinement des chevaux : nous distinguâmes d'abord deux superbes parasols en velours cramoisi, surmontés d'une croix d'argent et ornés d'une riche frange du même métal[2]; ils étaient soutenus par deux soldats qui couraient aux côtés

[1] Le nom arabe est *mous* et non pas *moussa*, comme nous l'avons trouvé écrit dans plusieurs auteurs, et notamment dans l'ouvrage de M. Salt.

[2] Alvarez nous apprend qu'on se servait de ces parasols à l'ancienne cour d'Abyssinie : « On apporta, » dit ce chapelain, « quatre grands et fort riches chapeaux de cette église, la vue desquels me causa un grand ébahissement, encore qu'auparavant j'en eusse vu plusieurs aux Indes d'une merveilleuse grandeur et richesse, qui, toutefois, n'approchaient en rien de la singularité de ceux-ci : ce qu'apercevant ceux qui les apportaient, ils en firent incontinent le

du prince. En considérant la suite brillante de Sahlé-Sellassi, nous comprîmes qu'un peu d'amour-propre s'était mêlé à son désir de nous voir près de lui; dès qu'il nous eut rejoints, il nous salua familièrement en arabe pour nous faire savoir qu'il connaissait quelques mots de cette langue, et nous engagea à ne pas nous éloigner.

La belle mule du Roi marchait d'un pas égal et pressé; son harnachement était riche et élégant: la selle était couverte d'un tapis de velours rouge orné, comme les parasols, d'une frange d'argent et de quatre écussons en plaques d'or qui scintillaient à chacun des coins. Les colliers des montures d'Oubi et de Ras-Ali étaient en cuivre; mais celui de la mule de Sahlé-Sellassi était composé d'une infinité de losanges en argent, dont le tintement excitait à la marche. Tous les courtisans étaient à la suite de leur maître, sans qu'il fût permis à aucun d'eux de s'avancer sur la même ligne; la plupart étaient parés de peaux de tigre ou de lion, car les grands de Choa dédaignent les peaux de mouton, à moins qu'elles ne soient

rapport au Roi, qui me fit appeler,.. Il voulut qu'ils fussent posés et mis à terre, à l'objet du soleil, afin qu'ils vinssent ombrager la place en manière de pavillons, puis me fit dire qu'allant par pays, la reine et lui se rafraîchissaient à l'ombre de l'un d'eux, où ils mangeaient, buvaient et s'accommodaient à tous les plaisirs. » Pages 358-359.

teintes en rouge ou en bleu. Chaque deux heures, le Roi changeait de monture.

Nous arrivâmes à l'extrémité du vaste plateau que nous parcourions depuis notre départ, et nous descendîmes péniblement vers le ruisseau d'*Aérara*, pour remonter sur une colline du sommet de laquelle nous découvrîmes un paysage d'un aspect tout nouveau : c'étaient les plaines enfoncées d'Adal, la rivière de Haouach et les chaînes qui la longent parallèlement; autour de nous, c'étaient les montagnes fraîches de la Suisse, et plus loin, au dessous de nous, la plaine basse, chaude et malsaine du Téhama. Nous entrâmes dans la capitale, couverts de poussière; arrivés au palais, Sartol nous fit aussitôt donner une maison, et nous eûmes une large part des victimes immolées pour célébrer le retour du Roi à Ankober. Le domestique qu'on nous avait donné à Angolala, et qui nous avait suivis, vint loger avec nous, et une femme fut chargée de nous porter tous les jours une cruche d'eau.

La cour de Sahlé-Sellassi est la plus brillante de l'Abyssinie; ce prince ne paraît jamais en public qu'entouré d'un cortége riche et brillant : doué d'une sagacité peu commune, il ne peut se lasser d'admirer la beauté de tout ce qui lui

vient d'Europe. Les cristaux, les tissus de laine et de soie, mais surtout les armes à feu, sont pour lui des objets de prédilection. Un ouvrier de nos pays qui arriverait à Choa serait sûr d'acquérir en peu d'années une position brillante.

Les repas de Sahlé-Sellassi ne sont pas publics comme ceux d'Oubi : il n'admet à son intimité qu'un petit nombre de personnes et conserve toujours une dignité qui le fait respecter de ses sujets; après avoir examiné avec ses ministres les affaires de son gouvernement, il réunit quelques uns de ses prêtres, et ses soirées se terminent le plus souvent par des lectures de la Bible ou de l'Évangile : quelquefois il joue aux échecs avec l'un de ses favoris, qui a toujours l'adresse de se laisser gagner. Les mercredi et vendredi de chaque semaine, qui sont, en Abyssinie, des jours de jeûne, Sahlé-Sellassi rend la justice à son peuple : du haut d'une galerie ornée de fresques grossières, représentant des animaux sauvages, il écoute les plaidoieries improvisées des parties, et son jugement, qui est sans appel, est toujours suivi du silence du condamné et des cris de joie, des danses de son adversaire. A la Saint-Michel, à la Pâque ou à la Noël, le Roi donne ordinairement de grands festins, remarquables par l'abon-

dante profusion de la table, par le nombre et le choix des convives; mais, dans nulle circonstance, Sahlé-Sellassi ne s'abandonne à une familiarité qui pourrait compromettre sa puissance[1].

Ainsi qu'on a dû le voir précédemment, le royaume de Choa faisait autrefois partie des vastes domaines des empereurs d'Abyssinie; mais depuis longtemps ses gouverneurs se sont déclarés indépendants, et leur puissance serait aujourd'hui redoutable aux anciens maîtres. Placé au milieu des Galla, aux dépens desquels il s'agrandit tous les jours, Sahlé-Sellassi les a presque tous rendus tributaires, et il en retire de fortes redevances en armes, chevaux, esclaves, or, ivoire, musc et plumes d'autruche. D'Ankober, principal siége du gouvernement, il se transporte quelquefois à

[1] Nos lecteurs seront bien aises, sans doute, de trouver ici, en regard du portrait que nous venons de tracer, celui que Sidonius Apollinaris nous a laissé de Théodoric II, dont il était le contemporain :

« Il (Théodoric) se leve un peu avant le jour, afin d'assister aux matines de ses prêtres, pour lesquels il a beaucoup de respect... Le reste de la matinée, il l'emploie à donner audience aux ambassadeurs des princes ses voisins, ou aux envoyés de ses peuples. Au sortir de là, il va à la chasse... : ses repas, particulièrement les jours de fête, sont également propres et magnifiques. Les entretiens de table sont d'ordinaire sur des sujets sérieux... : au sortir de table, il prend quelquefois un peu de sommeil, mais le plus souvent il se divertit à jouer aux dés...; avant souper il reprend les affaires; et d'ordinaire, avant que de se coucher, il s'applique à voir les comptes de ses trésoriers. »

Épîtres à Agricola.

Aramba, bâtie par son bisaïeul, à *Condi*, Dévra-Véra et Angolala, anciennes résidences de son père.

Le royaume de Choa est borné, au nord, par les Ouello; vers l'est, il s'étend jusqu'à la rivière de Haouach, dont les bords sont fréquentés par les tribus d'Adal; au sud, il est limité par la chaîne de Barakat, dernière ramification des montagnes de la Lune; mais le pays de Menjar, sur le versant opposé, a été conquis depuis peu, et les possessions de Sahlé-Sellassi se sont étendues jusqu'au grand pays des Galla : au sud-ouest et ouest, son royaume s'étend jusqu'à Guragué, Choa-Méda et les Galla-Boréna.

Les tribus d'Adal se sont reconnues depuis peu tributaires de Choa et sont obligées de fournir un impôt de sel en poudre; cette denrée leur sert, en outre, à se procurer du grain. Quoique leur terrain soit fertile, elles ne l'ensemencent pas et se nourrissent presque exclusivement de lait et de la chair de leurs nombreux troupeaux. Celle de leurs cabiles qui sépare Hururgué de Haouach se nomme Galla-*Itou* : au delà de Menjar se trouvent les Galla-*Garaou* et *Aroussi*; Choa-Méda est occupé par les *Djirrou*, et le pays situé entre Angolala et Dévra-Libanos est peuplé par

les Galla-*Abichou*, *Gélan*, *Oubari* et *Goumbichou*.

Le royaume de Choa se divise en deux régions bien distinctes : l'une, et c'est la plus grande, est très élevée au dessus du niveau de la mer; elle correspond à cette partie de l'Abyssinie qui domine le Dankali; l'autre, située entre le versant oriental d'Ifat et la rivière de Haouach, n'est que le prolongement du Samhar compris entre Massaouah et le Taranta.

La première de ces régions jouit d'un climat tempéré; ses habitants sont robustes et sains, et le sol est très fécond; la seconde, peu habitée, est ravagée, à certaines époques, par de terribles maladies, les fièvres y sont toujours mortelles; mais, en revanche, elle fournit une grande quantité d'oranges, de citrons, de bananes et de cannes à sucre : le Roi y descend quelquefois avec une nombreuse escorte pour se donner le dangereux plaisir de la chasse à l'éléphant. A une demi-journée au sud-est d'Ankober, les environs du village de *Denki*, arrosé par un ruisseau du même nom, sont couverts d'arbres fruitiers. Ifat produit beaucoup de raisins. Le toumbac, que les hommes et les femmes fument à Choa, vient de la province de Tégoulet et du village

d'*Ouagda*, situé à une journée de Dévra-Véra, sur la route de Dévra-Libanos.

Les rares caravanes qui arrivent de Gondar ou de Dérita achètent des toiles, des esclaves et des chevaux. Le principal commerce de Choa se fait par Zeyla, plus rapproché de ce royaume que l'île de Massaouah; *Alio*-Amba, à quelques lieues d'Ankober, sert de rendez-vous aux négociants, et le marché de cette ville, presque entièrement musulmane, est le plus important de tout ce royaume. Les caravanes parties d'Alio-Amba descendent sur les bords de Haouach, et, traversant les tribus d'Adal, arrivent à Zeyla par Hurrurgué et le pays des Somouli.

Quoique cette route soit préférable à celle qui conduit à Massaouah, elle présente, néanmoins, de graves inconvénients : non seulement les tribus d'Adal sont d'une férocité reconnue, mais les environs de Haouach, sujets à des fièvres mortelles, sont peuplés d'animaux dangereux; ses eaux renferment des crocodiles et des hippopotames; et de monstrueux serpents, des tigres, des lions et des éléphants éloignent de ses rives les habitants de Choa.

Cette rivière n'est guéable qu'à l'époque de la sécheresse; ses bords sont encore fréquentés par

des autruches, de nombreuses girafes et par des buffles dont le cuir sert à faire des boucliers. Une peau de lion se paie quelquefois jusqu'à cinq talaris, celle du tigre n'en vaut que trois. On trouve beaucoup de porcs-épics aux environs d'Ankober.

Depuis que nous avions dépassé le territoire des Galla-Ouello, la physionomie de la population devenait tous les jours plus sauvage, et les habitants de Choa étaient inférieurs en beauté à ceux du pays d'Amhara. Les femmes se rasent, en général, le dessous de la nuque et les sourcils, qu'elles teignent en noir. Quoiqu'elles entrelacent des fleurs et des plumes d'autruche à leur chevelure simplement bouclée, leur manière de se coiffer est loin d'être aussi gracieuse que celle des Galla, leurs voisines, avec leurs longues tresses retombantes. Le goût de la verroterie et des bijoux est répandu parmi elles comme chez les Amhara; elles se parent de boucles d'oreilles en corne noire ou en argent de façon singulière; c'est une pyramide triangulaire composée de quatre sphères dont trois forment la base; leurs bracelets ont la forme d'un prisme triangulaire, les Galla en ont deux au même bras. Quelques jeunes filles, les plus blanches, mettent une cou-

che de rouge sur leur visage par excès de coquetterie, et d'autres portent des clochettes suspendues à leur cou ou à leurs bras. Il est à remarquer que presque toutes ces femmes ont le pied petit.

Le costume des hommes se compose d'un ample caleçon à l'albanaise, d'une ceinture et d'une toile : comme nous l'avons vu à Dhêr, les grands personnages ont des parures en soie, en velours ou en satin; ils se parent de brassards et de bracelets, et plusieurs ont des colliers composés de morceaux d'ivoire ou de verroterie qu'ils font descendre sur leur poitrine avec beaucoup de goût et d'originalité; ils se peignent avec un bâton effilé qu'ils portent toujours dans leurs cheveux avec des plumes ou des fleurs : quelques uns des fourreaux en argent de leurs sabres se terminent par un cône tronqué et cannelé, et leur forme est pleine d'élégance. Les soldats se rasent la moustache et la barbe qui semblent être l'apanage des prêtres. Hommes et femmes s'entourent d'amulettes.

Dans les ateliers d'Ankober, on tourne des cornes pour boire qui sont d'un travail fini ; on fait des aiguilles, des ciseaux, des rasoirs et des platines de fusil. Les ouvriers possèdent des estocs et

des limes. La poterie est extrêmement variée. Sahlé-Sellassi nous montra une romaine dont Élias lui avait appris à se servir. Les armes à feu n'ont été introduites que depuis peu de temps dans le pays, et elles n'ont pas encore opéré de révolution notable dans l'art de la guerre que l'on trouve ici dans son enfance. Les habitants ont peine à croire que l'effet du fusil ne tienne pas à des causes surnaturelles, et plusieurs d'entre eux venaient nous demander des amulettes pour obliger leur arme à tirer droit. Les troupes dirigées contre les Galla se composent entièrement de cavalerie; ces soldats, habitués à vaincre leurs ennemis, les croient de race inférieure et les considèrent comme des êtres que Dieu a jetés sur la terre pour vivre dans l'esclavage. Lorsqu'ils veulent désigner des hommes ignorants ou méchants, ils disent : Ce sont des Galla. Ceux-ci leur ont voué, à leur tour, une haine implacable, et lorsqu'un ennemi succombe sous leurs coups, il est émasculé sans compassion; quelquefois même ils ont poussé la férocité jusqu'à couper le sein de malheureuses femmes tombées entre leurs mains. Les Galla qui ont conservé les mœurs de leur pays boivent le sang chaud des bœufs ou des moutons.

Le lendemain de notre arrivée à Ankober, Sahlé-Sellassi, qui avait promis l'une de ses filles en mariage à un Galla converti, l'envoya chez son futur époux, qui gouvernait une province à plusieurs journées de la capitale. La noble fiancée partit avec une suite nombreuse et brillante; elle était précédée de plusieurs esclaves qui portaient les cadeaux du Roi. dans de grandes corbeilles; autour d'elle étaient rangées quelques femmes vêtues de toiles rouges ou bleues; elle était montée sur une superbe mule, et un homme qui marchait à ses côtés la couvrait d'un riche parasol en taffetas : les montures des dames qui devaient l'accompagner jusque chez son mari étaient élégamment harnachées. La ville entière retentissait de musique et de cris de réjouissance.

Ankober, arrosé par les sources de *Chaffa* et de *Denn*, contient environ cinq mille habitants. Cette capitale est bâtie sur le penchant d'une colline que domine le palais du Roi, remarquable par sa vaste dimension : plusieurs églises, magnifiquement ombragées, apparaissent sur les éminences. Ankober jouit d'un admirable point de vue : du côté de l'est, sur une plaine aride et blanchâtre, se dessine le cours de Haouach, qui va plus bas s'ensevelir sous les sables; au sud, se dé-

ploient de belles forêts de sabines, qui nous rappelaient les frais paysages d'Europe, alors surtout que d'épais brouillards enveloppaient la ville et ses alentours. Les habitants d'Ankober jurent par Dieu (*bé Sghiar*) au lieu de jurer par Marie (bé Mariam), comme les Abyssiniens; ils ont une grande vénération pour l'archange saint Michel.

Depuis quelques années, un Grec nommé Dimitros, qui était venu à Choa dans l'espoir d'y faire fortune, était occupé à construire une maison pour le Roi : afin de s'attirer les bonnes grâces de Sahlé-Sellassi, il s'était annoncé comme architecte, et, quoiqu'il fût loin d'être habile dans son art, les habitants d'Ankober étaient en admiration devant son œuvre. Dès qu'il sut que nous étions arrivés dans cette ville, Dimitros vint nous visiter et nous engagea à dîner chez lui : quoiqu'il fût vieux et incapable, le Roi l'avait rendu riche et puissant; il lui avait donné une femme, des esclaves, des maisons, des mules, de l'argent, et il gouvernait un grand village. En entrant chez lui, nous fûmes frappés de voir que tous les animaux réunis dans sa maison, poules, chats, mules, étaient noirs; mais nous fûmes bien plus surpris, lorsqu'il nous dit d'un ton emphatique : « Vous ne vous figurez pas jusqu'où va l'igno-

rance des Abyssiniens ; croiriez-vous qu'ils ne savent pas que les poules noires, les chats noirs, etc., sont un préservatif contre le tonnerre? c'est inconcevable!» Nous eûmes peine à ne pas rire de la science du Grec, et nous lui répondîmes que, s'il fallait du noir pour éloigner le tonnerre, les Abyssiniens n'avaient rien à craindre... Et tels sont; néanmoins, les hommes qui ont donné à ces peuples une idée si avantageuse de la race blanche.

Peu de jours après, nous fûmes appelés par le Roi : nous trouvâmes au palais un prêtre d'Ispahan, nommé Abba-Mahlem, établi depuis dix ans à Ankober : la tête entourée d'un riche turban à la persane, il était couvert d'habits de drap et de soie. Cet homme, qui connaissait les Français de réputation, avait rehaussé leur mérite aux yeux de Sahlé-Sellassi, et il avait prétendu que, puisque nous appartenions au *premier peuple de la terre*, il était impossible que nous ne fussions pas aptes à quelque travail : le prince l'avait chargé de nous interroger et de chercher à nous surprendre; c'était aussi par ses ordres que le Persan s'était présenté dans tout l'éclat de son costume. Sahlé-Sellassi avait pensé qu'il commencerait à nous séduire en nous montrant ce prêtre avec ses

beaux habits; mais Abba-Mahlem n'obtint pas le succès qu'il avait peut-être fait espérer au Roi : car à toutes ses questions nous répondîmes que nous ne serions jamais d'aucune utilité à son maître, et que nous voulions partir. Nous rentrâmes chez nous sans avoir vu Sahlé-Sellassi; pendant quelques jours, nous fûmes occupés à recueillir les documents nécessaires pour compléter, sur l'histoire, le travail que nous avions commencé à Axoum, et nous songeâmes ensuite aux moyens de sortir de notre esclavage : nos jours s'écoulaient tristes et longs, nous ne quittions plus notre demeure, et l'ennui de notre solitude nous plongeait parfois dans une mélancolie sombre et profonde. Ce fut dans ces circonstances que nous revîmes notre devineresse d'Angolala, qui vint nous renouveler sa prédiction, qui nous trouva plus incrédules que la première fois.

Nous nous rendîmes chez l'intendant Sartol pour le prévenir que nous étions décidés à partir dès le lendemain. « Vous êtes libres, » nous répondit-il; « en route, l'eau et le bois ne vous manqueront pas. — Nous ne vous demandons rien, » ajoutâmes-nous; « Dieu pourvoira à nos besoins; nous sommes arrivés ici pauvres, couverts de haillons, nous saurons bien nous en re-

tourner comme nous sommes venus. » Sartol, étonné de notre réponse, alla la porter au Roi, et il revint immédiatement pour nous prier, de la part de son maître, de retarder notre départ encore de quelques jours.

Le 18, avant le lever du soleil, un homme mandé par le Roi nous pria de le suivre au palais. Quoiqu'il fît encore froid, nous trouvâmes Sahlé-Sellassi assis au haut de son balcon; il renvoya tout le monde, et, nous faisant asseoir à ses côtés : « Vous venez à peine d'arriver, » nous dit-il, « et vous parlez déjà de partir; que vous manque-t-il ici, et pourquoi vouloir me quitter? Je vous donnerai des parents, des épouses, des pays à gouverner, je vous servirai de père. — Un plus long séjour parmi vous nous serait funeste, » lui répondîmes-nous, « et, si l'affection que vous nous témoignez est sincère, dans notre intérêt faites-nous partir. »

Ce bon Roi nous aimait, et, pour ne pas nous laisser voir son attendrissement (les larmes commençaient à rouler dans ses yeux), il nous quitta sans rien ajouter, en nous priant de ne pas nous éloigner du palais. Il revint un instant après; nous lui demandâmes des détails sur sa dynastie, et voici ce qu'il nous apprit.

Ato-Zéra-Acob[1], dernier gouverneur de la province de Choa, fut vaincu et chassé par les Galla, qui vinrent l'attaquer sous la conduite de *Géragn*. Ce chef, disent les traditions, arriva dans le pays, monté sur un cheval de quarante coudées, et la taille du cavalier était proportionnée à celle de la monture; il pénétra jusqu'à Gondar, où ce colosse succomba, frappé de cinq cents coups de fusil. Après sa mort, Négassi, issu de la race de Salomon, recouvra la province de Choa, dont il recula les limites aux dépens de ses voisins.

Ce Géragn n'est autre que ce chef maure[2] que Bruce désigne sous le nom de Gragné et qui parcourut en vainqueur toutes les provinces d'Abyssinie; l'idée que les habitants de Choa ont conçue de sa structure monstrueuse prouve combien son invasion répandit de terreur sur les peuples vaincus. Les cinq cents coups de fusil qui le tuèrent sont un souvenir confus des cinq cents Portugais qui arrivèrent au secours de l'empereur d'Abyssinie pour repousser ce chef de Barbares.

[1] Ato est un titre que prennent les grands d'Abyssinie ; Acob est pour Jacob (Jacques).

[2] Les Abyssiniens disent que ces Maures étaient Galla, parce que, pour ce peuple, Galla est devenu synonyme d'ennemi. Les Romains appelaient Barbares toutes les nations étrangères.

Négassi, le chef de la famille régnante à Choa, eut pour successeurs *Abbié*, *Sépesti*, *Amma-Jesseus*[1], *Asfa-Oassan*, *Oassan-Seggued* et Sahlé-Sellassi. La bataille où Géragn perdit la vie se livra le 15 novembre 1542; et, pour que l'espace qui sépare cet événement de nos jours fût rempli, il faudrait que chacun de ces princes eût régné quarante-deux ans : or il y a évidemment une lacune que, malgré nos recherches, il nous a été impossible de combler. Il est probable que Négassi, qui signifie roi en langue du pays, n'est pas monté sur le trône immédiatement après la mort de Géragn. Sahlé-Sellassi nous apprit en confidence qu'il était dans l'intention de laisser la couronne à son fils cadet *Haïlo*, comme plus digne de le remplacer que son aîné *Bécha-Ouret*.

Après avoir noté tous ces détails, nous descendîmes dans notre chaumière, et, le soir, on nous envoya, de la part du Roi, double ration de pain, un grand pot de beurre, des œufs et un bœuf; et quelques personnes disaient qu'on allait nous laisser partir. Jamais plus douces paroles n'avaient frappé nos oreilles. Pour jouir plus tôt de notre liberté, nous distribuâmes une partie de

[1] Ou Amha-Iassous.

nos provisions à nos voisins, et nous nous rendîmes au palais pour demander à Sahlé-Sellassi la *permission* d'aller visiter un édifice antique dont il nous avait lui-même parlé : il se trouvait à trois lieues au sud-ouest d'Ankober, sur les bords du ruisseau d'Aérara, et il avait été construit par Ato-Zéra-Acob. Nous rencontrâmes Sartol à la porte, et nous lui fîmes part du motif de notre visite ; mais notre joie et notre étonnement furent grands lorsqu'il nous dit : « Le Roi est affligé de la résolution que vous avez prise de le quitter ; néanmoins il ne veut pas vous retenir de force : il lui serait doux de vous voir toujours auprès de lui ; il vous donnerait ses filles et vous rendrait puissants ; il vous préfère à tous les blancs qui sont à Ankober, quoique la plupart lui soient utiles par leur travail et que vous soyez oisifs. Si vous consentez à rester, venez trouver mon maître, vous le rendrez joyeux ; mais, si vous persistez à vouloir vous éloigner, votre vue lui ferait mal, et il m'a chargé de vous faire ses adieux : demandez tout ce que vous voudrez pour votre voyage, et soyez certains que mon maître vous l'accordera. »

Touchés de la conduite loyale de Sahlé-Sellassi, nous ne voulûmes pas abuser de sa géné-

rosité, et notre ambition se borna à la demande de 20 talaris et de deux mules qu'on nous donna sur-le-champ; notre domestique Abbaïou fut chargé de nous conduire jusqu'aux frontières, avec ordre de nous faire bien traiter par les chefs des villages qui se trouvaient sur notre route. Nous partîmes aussitôt, le cœur gonflé de joie, et une suite nombreuse nous accompagna jusqu'à la sortie de la ville.

Mais, avant de nous éloigner d'Ankober, où nous avons redouté si longtemps d'être retenus comme esclaves, nous allons dérouler rapidement l'histoire des temps anciens et modernes de l'Abyssinie.

II.

SOMMAIRE.

Origine des Abyssiniens. — Noms de leurs premiers rois. — Traditions du pays touchant la reine Makéda. — Ménilek, fils de Salomon et de Makéda, est élevé à Jérusalem. — Diverses listes des rois ses successeurs. — Correction due à M. Salt. — Frumentius convertit l'Abyssinie au christianisme. — Liste des successeurs d'Abréha. — Persécution des chrétiens en Arabie. — Le roi d'Abyssinie envoie une expédition pour les protéger. — Guerre de l'éléphant. — Abdication de Kaleb. — Liste de ses successeurs. — Judith, reine des Juifs d'Abyssinie, fait massacrer les descendants de Makéda. — Noms des descendants de la reine juive. — Ils sont remplacés par la famille royale de Lasta. — Liste des rois de cette dynastie. — Lalibéla forme le projet de détourner le cours du Nil. — Liste des rois établis à Choa. — La race de Salomon remonte sur le trône. — Droits du clergé.

CHAPITRE II.

Les documents que nous possédons sur les temps reculés de l'Abyssinie sont incomplets et manquent souvent de lien jusqu'en 1268 ; mais, depuis cette époque jusqu'en 1835 et 1836, les faits se coordonnent et l'histoire n'offre plus de lacunes.

On lit, dans les annales conservées par les prêtres d'Axoum, que les enfants de Chus vinrent s'établir en Abyssinie et peuplèrent rapidement cette contrée : leurs descendants habitèrent d'abord des cavernes creusées dans les rochers, et ils bâtirent plus tard la ville d'Axoum, qui devint bientôt la capitale d'un grand empire.

Quelques Abyssiniens, mais surtout les rois et les juges qui se disent issus d'Israël, rougissent de leur origine qui, d'après la Genèse, condamne leur postérité à l'esclavage, et ils ont inventé une histoire incompréhensible, afin de prouver qu'ils descendent de Sèm plutôt que de Cham, qui avait attiré sur sa tête la malédiction paternelle; « car Noé, s'éveillant après cet assoupissement que le vin lui avait causé et ayant appris de quelle sorte l'avait traité son second fils, s'écria :

« Que Chanaan soit maudit, qu'il soit, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves. »

» Il dit encore : « Que le Seigneur, le Dieu de Sèm soit béni, et que Chanaan soit son esclave;

» Que Dieu multiplie la postérité de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sèm, et que Chanaan soit son esclave. »

La chronique du pays nous apprend encore que, quatre mille ans après la création du monde,

un grand nombre de colonies vinrent s'établir dans cette partie de l'Éthiopie qui avoisine la mer Rouge : la plupart des peuplades qui se réunirent dans cette contrée fertile étaient parties de la Palestine, d'où elles s'étaient exilées pour éviter la colère de Josué. La race abyssinienne n'est donc pas une race pure, c'est un mélange de plusieurs nations : le mot *habach*, sous lequel on désigne ce peuple, signifie assemblage ou réunion, et les diverses langues qu'on parle encore dans le pays ne découlent pas de la même source : les principales sont le tigréen, l'ambarique, l'agous de Damot, l'agous de Lasta, le galla, le gaffa et le changalla.

Les premiers rois qui ont régné en Abyssinie sont :

AROUÉ[1], qui occupa le trône pendant	400 ans.
ZA-BIZI,	200
ZA-GDUR I,	100
ZA-ZÉBAS,	50
ZA-KAOUASIA,	1

A ce dernier succéda la célèbre *Makéda*, reine de Saba. Cette princesse, qui était païenne, vivait

[1] Aroué signifie *serpent*. Voici ce qu'en dit Ludolf : « At de rege » Aroue interrogatus respondit (Gregorius meus) : traditionem an- » tiquam inter suos esse ; vetustissimos Æthiopum ingentem serpen-

du temps de Salomon : elle avait souvent entendu parler de la sagesse et de la magnificence du fils de David, et elle résolut d'aller elle-même à Jérusalem pour le visiter et lui proposer la solution de plusieurs questions difficiles. Elle partit avec une suite nombreuse et brillante, et emporta de l'or et des parfums pour les offrir au grand Roi. Makéda était jeune, belle et vierge; arrivée à Jérusalem, elle présenta ses dons au monarque qui, frappé de sa beauté, mit tout en œuvre pour la séduire, mais ce fut en vain.

Irrité par la résistance, Salomon, disent les Abyssiniens, devint éperdument amoureux de notre reine, et voulut à tout prix satisfaire la violence de sa passion; il eut recours à un singulier stratagème qui le conduisit à son but; il fit préparer un magnifique festin composé des mets les plus excitants, et il invita l'Éthiopienne. On mangea beaucoup, mais personne ne but. Dès que les convives furent rassasiés, ils se retirèrent, et Salo-

» tem pro Deo coluisse : atque hinc esse, quod quidam aroueum » pro primo rege habeant : illum autem a quodam *Angabo* occi- » sum, qui ob audax sive facinus rex creatus, successores habuerit » *Sabanutum et Gedurum*. » Ludolf, *Historia æthiopica*, in-fol., livre II, chap. 2, numéros 13 et 14.

Il est très remarquable que, comme les écrivains sacrés, les chroniqueurs abyssiniens aient donné à leurs anciens rois une existence de plusieurs siècles.

mon engagea la Reine à rester avec lui : « Je consens, » dit Makéda, « à ne pas m'éloigner, à condition que vous ne me violerez pas et que je sortirai vierge de votre palais; je réclame votre royale parole. »

« Je vous la donne, » répondit Salomon; « mais, à votre tour, promettez-moi que vous ne me volerez rien. »

« Que voulez-vous que je vous vole? » repartit la Reine en riant; « maîtresse d'un vaste empire, je n'envie pas vos richesses. »

« N'importe, » reprit le Roi, « j'ai connu des hommes qui possédaient des trésors immenses, et qui, cependant, volaient toujours : n'oubliez pas que je me croirai délié de ma parole si vous ne vous soumettez pas à la condition que je vous impose. »

« Soit, » dit la Reine, et Salomon fit éloigner tous ses serviteurs.

Bientôt après, Makéda eut soif : elle était entourée de liqueurs et de vins exquis, et une onde fraîche et limpide jaillissait d'une élégante fontaine qui s'élevait au milieu de l'appartement : elle était seule avec le Roi, personne pour la servir (à cette époque, les hommes ne se piquaient pas de galanterie); notre Reine alla droit à la fontaine, et

après s'être désaltérée, elle vint reprendre sa place à côté de Salomon.

« Reine, » lui dit le prince, « vous n'avez pas tenu votre promesse, vous venez de me voler de l'eau ; je suis dégagé de ma parole et votre virginité m'appartient. » Makéda voulut encore résister, mais le Roi eut raison. Notre Reine conçut un fils, et, peu de temps après, elle retourna dans son royaume, comblée des présents du monarque.

Arrivée en Abyssinie, elle mit au monde Ménilek [1], le premier roi de cette dynastie, qui occupe encore le trône, quoique, depuis plus d'un demi-siècle, elle n'ait conservé qu'une puissance fictive [2].

Nous avons rapporté cette histoire telle qu'on

[1] « Nomen Menilek interpretantur aliqui, *sicut ille*; alii : *Quo-* » *modo similem mihi Deus creavit*; quorum neutrum ex æthiopicâ » linguâ exsculpi potest. » Ludolf, livre II, chap. 4.

[2] « Tellerius traditionum æthiopicarum aliàs haud mitis judex, » hac in re, ut in aliis, patriarchæ autoritatem per omnia sequitur, » addens : Nemini mirum viri debere, Salomonem, qui Pharaonis » filiam duxerit, atque Moabiticas (adde Ammoniticas) Idumæas, Si- » donias, Hethiticas fœminas amaverit, etiam æthiopicam affinita- » tem deliberare voluisse : Habessinos etiam nunc regum suorum » posteros Israelitas vocare, neque alios præter Menileki generis » masculos regio solio dignos putare ; atque eam ob causam insignia » regia habere cum symbolo : *Vicit leo de tribu Juda*; ut demons- » trent quod ex tribu Judæ et stemmate Davidis oriundi sint ; nec » aliundè Candacis eunuchum doctrinam orthodoxam, quam e » gente Israelitarum, hausisse. » Ludolf, livre II, chap. 8, numéros 25, 26, 27, 28, 29.

la trouve consignée dans les annales abyssiniennes, en conservant, autant que possible, l'originalité du texte. Le voyage de Makéda, dont il est fait mention dans l'*Ancien-Testament*, ne peut être révoqué en doute. M. Salt prétend que cette Reine avait quarante ans lorsqu'elle se rendit à Jérusalem; mais, à cet âge, une Africaine a cessé d'être féconde, et il nous paraît bien plus naturel de s'en rapporter à la chronique, qui prétend que Makéda était jeune, belle et vierge.

Ainsi que nous l'avons observé en commençant, cette princesse était païenne à l'époque de son voyage [1]; elle se convertit au judaïsme et envoya

[1] Les Fallachas, ou Juifs d'Abyssinie, prétendent que la Reine était juive avant son voyage. Mahomet, qui écrivait dans le VII[e] siècle, soutient l'opinion contraire : il nous représente le royaume de Saba gouverné par une reine puissante qui adorait le soleil, ainsi que son peuple; il prétend que Salomon lui envoya une lettre de cette teneur : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ne vous élevez pas contre moi et m'obéissez. » Makéda consulta ses principaux officiers et résolut d'envoyer à ce prince un ambassadeur avec des présents; mais Salomon le renvoya en le menaçant de sa colère si sa maîtresse ne reconnaissait pas son autorité. Passant ensuite à l'arrivée de cette reine à Jérusalem, le prophète ajoute qu'on la pria d'entrer dans une galerie. Lorsqu'elle vit le pavé, elle crut que c'était de l'eau, et releva sa robe de peur de la mouiller; mais Salomon lui dit que le parquet était de verre poli : il l'exhorta à embrasser la loi de son Dieu, et elle se rendit à ses prières (*Coran*, chapitre des Fourmis). Les chroniques abyssiniennes disent que la Reine fit son voyage à dos de chameau; les Juifs prétendent qu'elle s'embarqua sur la flotte d'Hiram, et la version de la Bible vient à l'appui de leur croyance.

son fils à Salomon, qui le fit élever et oindre dans son temple : le jeune prince revint alors en Abyssinie avec une suite nombreuse, et il amena en outre douze docteurs, et les *Umbares* ou juges suprêmes, déchus de leur ancien pouvoir avec la royauté, se disent leurs successeurs [1].

Avec Ménilek se trouvait encore Azarias, fils du grand-prêtre Zadoch, qui reçut le titre de son père avec la charge de gardien du livre de la loi. Le chef des prêtres d'Axoum descend de ce docteur et remplit aujourd'hui les mêmes fonctions. Le fils de Salomon avait emporté avec lui l'arche sainte, qui fut déposée dans l'église d'Axoum, et

[1] Alvarez prétend que Ménilek fut renvoyé à sa mère à cause de sa mauvaise conduite. « Cependant sa petite géniture vint à atteindre l'âge de seize ans; et, entre tous les fils du Roi, celui-ci » se montrait le plus superbe et hautain, tellement qu'il commençait déjà à tyranniser sur toute la terre de Judée; à cause de » quoi le peuple se présenta devant Salomon, disant qu'il ne saurait supporter la violence et jeunesse effrénée de tant de rois, » mêmement du fils de la reine de Saba, laquelle était plus puissante en terres et seigneuries que non pas lui, si que, tant pour » l'une que l'autre raison, sa majesté en devait faire une fin, et » l'envoyer à sa mère; car, autrement, on n'était plus délibéré » d'endurer ses jeunesses tyranniques. Ce qu'entendant Salomon, pour satisfaire au juste vouloir du peuple, l'envoya fort » honorablement...; et ainsi ce jeune homme, se trouvant expédié, s'en alla trouver sa mère, vers laquelle étant parvenu, se » rendit en peu de temps très grand seigneur; car la chronique » chantait (qui était fort ample, de laquelle ne copiai, sinon le » commencement) qu'il dominait d'une mer à l'autre, tenant ordinairement septante nefs sur la mer Indienne. » Alvarez, pages 135-136.

l'on montre encore dans le Tigré le lieu où se reposèrent ceux qui étaient chargés de ce précieux fardeau. Les Abyssiniens supposent que le livre et l'arche disparurent du temps des guerres de Géragn, qui brûla l'église et tout ce qu'elle renfermait, comme on le verra plus tard [1].

Il est facile de voir que plusieurs de ces faits sont erronés, et nous ne les rapportons que pour faire connaître à nos lecteurs les traditions abyssiniennes. Makéda régna quarante ans selon les uns, et cinquante selon d'autres : elle mourut neuf cent quatre-vingt-six ans avant la naissance de Jésus-Christ, et laissa la couronne à son fils Ménilek, qui jura de maintenir ses dernières dispositions. D'après ses volontés, les femmes étaient exclues du trône et les membres de la famille royale devaient être relégués sur une haute montagne : par cette dernière mesure, cette Reine avait cru prévenir le fléau des guerres civiles.

Nous possédons plusieurs listes des rois qui

[1] Sed sequitur fabula, non minus crassa, quam novo regi indecora, videlicet : « Hos egregios viros nefario sacrilegio arcam fœderis cum tabulis Decalogi secum abstulisse, templo tunc incustodito, atque portis, veluti Dei provisu, apertis. Tandem matrem filio Davidi regno cessisse, eumque pariter et primores gentis juramento obstrinxisse, ut in posterum fœminæ imperio parerent : neque alios nisi posteros Davidis ad regnum admitterent. » Ludolf, livre II, chap. 3, numéros 8 et 9.

ont régné depuis Ménilek, mais elles sont toutes incomplètes et ne remplissent pas l'espace de neuf cent quatre-vingt-six ans, compris entre l'avènement de ce prince et la naissance de Jésus; elles diffèrent d'ailleurs sur le nombre des rois, sur leurs noms et sur la durée de leurs règnes; et nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver la vérité à travers cette confusion; car les Abyssiniens, qui pourraient seuls donner quelques éclaircissements, sont tous d'une ignorance qui doit faire renoncer à cet espoir. Voici quelques unes de ces listes :

MENILEK régna	29 ans	» mois	» jours.
ZA-HEUDEIDA,	1	»	»
ZA-AOUADA,	11	»	»
ZA-AOUSIOU,	3	»	»
ZA-TSAOUAI,	31	»	»
ZA-GESAOIOU,	15	»	»
ZA-KATAR,	15	»	»
ZA-MOUTE,	20	»	»
ZA-BAHAZ,	9	»	»
ZA-KAOOUDA,	2	»	»
ZA-KANAZA,	10	»	»
ZA-KATZANI,	9	»	»
ZA-OUAZCHA,	1	»	»

ZA-HAZER,	2 ans	» mois	» jours.
ZA-KANAZ,	6	»	»
ZA-SOLAIA,	10	»	»
ZA-FALAIA,	26	»	»
ZA-AGLIBOU,	3	»	»
ZA-AZONENA,	1	»	»
ZA-BAZEN,	16	»	»

—

MENILEK OU DAVID I,	29	»	»
ZA-GDUR II,	1	»	»
AOUIDA,	11	»	»
ZA-AOUSIOU,	3	»	»
ZA-TSAOUÉ,	3	»	»
ZA-GESIOU,	»	4	»
ZA-MOUTE,	8	»	»
ZA-BACHE,	9	»	»
ZA-KAOUDA,	2	»	»
KANASI,	10	»	»
HADOUNA,	9	»	»
ZA-OUASIH,	1	»	»
ZA-HEDIR,	2	»	»
ZA-AOUZENA,	1	»	»
ZA-BEROUAS,	29	»	»
ZA-MAGASSI,	1	»	»
BAZEN,	16	»	»

Une grande partie de l'Abyssinie se convertit au judaïsme sous les règnes de Makéda et de Ménilek, et cette religion continua à se propager sous les règnes suivants. Bazen monta sur le trône en l'an 8 avant Jésus-Christ, et régna encore huit ans après la naissance du révélateur. Il est inutile de faire remarquer qu'on est bien loin d'arriver, avec ces listes, au chiffre neuf cent quatre-vingt-six.

SUCCESSEURS DE BAZEN :

ZA-SENATOU,	26 ans	» mois	» jours.
ZA-LES,	10	»	»
ZA-MASÉNÉH,	6	»	»
ZA-SOUTOUA,	9	»	»
ZA-ADGABA,	10	»	»
ZA-AGBA,	»	6	»
ZA-MALIS,	6	»	»
ZA-HACALI,	13	»	»
ZA-DEMATI,	10	»	»
ZA-AOUTET,	2	»	»
ZA-ELAOUADA,	30	»	»
ZA-GIZEN,	40	»	»
ZA-KAFAL,	1	»	»
ZA-BEEZI,	4	»	»
ZA-ELASGUAGA,	76	»	»
A reporter,	243	6	»

D'autre part,	243 ans	6 mois	» jours.
EL-HEIKA,	21	»	»
ZA-BAESI,	1	»	»
ZA-OUAKENA,	»	»	2
ZA-GODOUS,	»	4	»
EL-SEJEL,	2	»	»
EL-ASFA I,	14	»	»
EL-SEGABA,	23	»	»
EL-SEMERA,	3	»	»
EL-ABRÉHA et ATZBÉHA[1],	26	»	»
	333	10	2

Abréha n'est pas sur cette liste à la place qu'il occupe dans les chroniques; mais, comme on sait que le christianisme s'est introduit en Abyssinie en l'an 330, et qu'en ajoutant les huit dernières années du règne de Bazen aux treize premières de celui d'Abréha on aura, à quelques mois près, un espace de 330 ans dans lequel tous les faits se coordonnent, nous avons jugé à propos d'adopter cette correction importante que nous devons à M. Salt.

[1] Les liturgies abyssiniennes pourront être d'un grand secours pour l'éclaircissement de l'histoire quand elles seront mieux connues. Voici ce qu'on lit dans la commémoration des morts : « Salut, Abréha et Atzbéha, qui avez régné simultanément avec le » plus grand accord, qui avez prêché de votre bouche la religion » du Christ à ceux qui pratiquaient la croyance de Moïse, et qui » avez élevé des temples en son honneur. »

La conversion des Abyssiniens se rattache à des circonstances si extraordinaires, qu'il ne sera pas inutile de les faire connaître. Au IVe siècle, un philosophe nommé Métrodore avait entrepris divers voyages dans la Perse et l'Inde ultérieure pour explorer ces contrées alors peu connues : à son retour, il avait offert à Constantin le Grand des pierres précieuses et plusieurs objets de curiosité qu'il avait rapportés de ses courses. Enhardi par le succès de Métrodore, Mérope de Tyr, qui s'occupait aussi de philosophie, résolut de marcher sur ses traces, et il partit accompagné de ses deux neveux Frumentius et Edesius, dont il avait entrepris l'éducation : mais, arrivés dans un port de la mer Rouge, les naturels du pays se précipitèrent dans leur navire et massacrèrent impitoyablement tous ceux qui tombèrent entre leurs mains ; Frumence et Edèse furent découverts par ces Barbares qui, heureusement, se laissèrent toucher par leur jeunesse et leur beauté.

Néanmoins ils furent faits prisonniers et conduits chez le roi d'Abyssinie, qui résidait alors à Axoum. Le prince noir conçut pour ces deux jeunes enfants le plus vif attachement : Edèse fut nommé grand échanson, et Frumence reçut

le titre de trésorier; tout le temps de sa vie, le Roi les honora de sa protection, et en mourant il leur donna la liberté. Son fils Abréha était mineur, et la régente chargea les deux blancs de l'éducation du jeune prince : Frumence, qui jouissait d'une grande considération, voulut profiter de son influence pour convertir l'Abyssinie au christianisme; il instruisit son élève dans sa croyance et conçut l'espoir magnifique de devenir l'apôtre de ces contrées à demi sauvages; mais un obstacle s'opposait à l'exécution de son dessein, il n'était pas prêtre et ne possédait pas d'ailleurs les connaissances nécessaires pour s'élever à la hauteur du rôle sublime qu'il ambitionnait.

Frumence ne crut pas cependant devoir renoncer à son entreprise, il quitta donc l'Abyssinie et se rendit auprès de saint Athanase, qui occupait à Alexandrie le siége épiscopal. Il fit part à ce prélat du but de son voyage, et celui-ci le sacra évêque d'Axoum, après avoir assemblé un synode qui déclara, avec raison, que personne n'était plus capable que Frumence d'achever l'œuvre si heureusement commencée. Celui-ci, surnommé *Abba-Salama* (le père du salut), revint en Abyssinie et baptisa Abréha avec les principaux personnages de la cour; une grande partie du peuple ne tarda

pas à suivre l'exemple des chefs; mais fétichistes, sabéens, polythéistes, juifs, tous ceux enfin qui, par indifférence ou par antipathie, refusèrent d'embrasser la foi nouvelle, restèrent libres de garder leurs anciennes croyances, et cette régénération sociale s'opéra sans déchirements et sans faire verser une seule goutte de sang. Lorsqu'on vient à songer aux longues querelles occasionnées en Europe par les dissentions religieuses, un pareil fait doit paraître incroyable, et cependant il n'est pas permis de douter de son authenticité.

A cette époque, l'arianisme préoccupait fortement le monde chrétien ; mais Frumence, uni de sentiments avec saint Athanase, demeura toujours catholique. L'empereur Constance, qui favorisait les ariens de toute sa puissance, écrivit une lettre à la cour d'Éthiopie pour ordonner au Roi de livrer Frumence entre les mains de George, patriarche intrus d'Alexandrie; mais cette lettre fut considérée comme non avenue, et saint Athanase, qui en eut communication, l'inséra dans *son Apologie à Constance*.

ROIS CHRÉTIENS DEPUIS ABRÉHA.

EL-AÏBA régna	16 ans	» mois.
ISCANDER I,	36	»

EL-CHEMO,	9	»
EL-SAN,	13	»
EL-AÏGA,	18	»
AMDA I,	40	8
EL-HAOUÏAIA,	3	
ASFA II,	3	
ARFOUD.		
AMOSI.		
SÉLA-DOBA.		
AMDA II.		
TAZENA.		
KALEB.		

Les annales se taisent sur les évènements qui ont signalé les règnes des prédécesseurs de Kaleb.

Un prince juif, nommé Dunaan, qui avait usurpé le pouvoir suprême en Arabie, persécuta les chrétiens et bannit, en 520, saint Grégence, Arabe de naissance et archevêque de Taphar, métropole de ce pays. Saint Arétas (523), gouverneur de Nagran[1], ancienne capitale de l'Yémen,

[1] Voici une prière adressée aux martys de Nagran, par l'église abyssinienne :

« Saluto pulchritudinem vestram amœnam
» O sidera Nagrani! gemmæ qui illuminatis mundum.
» Conciliatrix sit mihi (illa pulchritudo), et pacificatrix
» Coram Deo judice si steterit peccatum meum
» Ostendite ei sanguinem quem effundistis propter pulchritudinem ejus. »

Liturgie abyssinienne.

n'avait pas voulu apostasier sa foi ; il fut pris et conduit secrètement hors de la ville, où il fut mis à mort snr les bords d'un ruisseau. Duma sa femme, et sa fille, périrent aussi au milieu des supplices, avec trois cent quarante chrétiens, et comme Dunaan continuait à martyriser ceux qui ne voulaient pas renier leur croyance, en 530 Kaleb envoya une expédition contre lui et le vainquit : les troupes abyssiniennes, séduites par la beauté du climat et la richesse du sol, résolurent de s'établir dans cette partie de l'Arabie. Ce fut le gouverneur de l'Yémen qui fit contre la Mecke cette guerre connue sous le nom de guerre de l'Éléphant. Ce pays ne demeura pas longtemps au pouvoir des Abyssiniens : les Perses en firent la conquête vers l'an 590, et ceux-ci en furent chassés à leur tour par les généraux de Mahomet.

Kaleb, dégoûté de la vie et du trône, envoya son diadème à Jérusalem [1], et abdiqua la souveraineté en faveur de son fils. Il s'enferma dans un monastère pour le reste de ses jours, et n'emporta avec lui qu'une coupe pour boire et une natte pour se coucher.

[1] « Salut ! Kaleb qui abandonnâtes le signe de votre puissance, lorsque vous envoyâtes votre couronne en offrande au temple de Jérusalem : vous n'abusâtes point de votre victoire, lorsque vous eûtes détruit l'armée des Sabéens. » *Liturgie abyssinienne*.

ROIS DEPUIS KALEB.

GUÈBRA-MASCAL[1].
CONSTANTINIOS.
OUASSAN-SEGGUED.
FRA-SENNAÏ[2].
ADDIARAÉ.
AKOUL-OUEDEM.
GRIM-SOFER.
ZER-GAS.
DÉGNA-MIKAEL.
BECR-ACLA.
GOUMA.
ASGOUNGOUN.
LETOUM.
THALATOUM.
OUODDO-GOUECH.
IZOUR.
DIDOUN.
OUEDEM-ASFARI I.
ARMACH.
DEGNA-JAN.
AMBASSA-OUEDEM.
DEL-NAAD.

On ignore la durée du règne de chacun de ces princes en particulier, mais ils comprennent ensemble un espace de trois cent cinquante ans, et nous arrivons ainsi en 900, époque à laquelle Del-Naad, qui était mineur, monta sur le trône.

Depuis que la famille royale s'était convertie au christianisme avec une grande partie du peuple, les Juifs, qui avaient conservé leur foi, étaient gouvernés par un roi indépendant qui

[1] « Pax tibi, rex gloriose,
» Qui lætaris in virtute Domini,
» Guebra-Mascal, victor et dominator hostium.
Liturgie abyssinienne.

[2] Les noms des rois qui suivent ne sont pas consignés dans Ludolf.

résidait sur les hautes montagnes du Sémén. Une fille de Gédéon, Judith, qui régnait vers l'an 900, et que l'on appelle aussi Esther, ou A-Sat (le feu), était mariée à un chef du Lasta habité aussi par des Juifs. Cette femme ambitieuse résolut d'exterminer les descendants de Salomon; elle groupa autour d'elle un parti très puissant; et, s'étant emparée de la montagne de Dévra-Damô, où les membres de la famille royale se trouvaient relégués depuis Makéda, elle les fit tous égorger. Del-Naad, qui était fort jeune, fut conduit dans la province de Choa, où on le reconnut pour souverain.

Contre les lois fondamentales de l'État, Judith fut assez forte pour se maintenir pendant quarante ans sur le trône et le transmit à sa postérité.

DESCENDANTS DE JUDITH.

TOTADEM.
JAN.
GARIMA.
HARBAI.
MARARI.

Ces cinq rois professèrent tous la religion de Moïse, et la famille des Zagué, qui régnait à Lasta, et qui était chrétienne, leur succéda, sans qu'on sache comment cette substitution eut lieu : les Zagué étaient unis à Marari par les liens du sang. Ce

fut probablement l'extinction de la race de Judith qui amena les rois du Lasta dans le Séméu. Leurs descendants persévérèrent dans le christianisme[1].

ROIS DE LA FAMILLE DE ZAGUÉ.

TÉCLA-HAIMANOUT I.	LALIBÉLA.
HARBE.	IMÉRANA-CHRISTOS.
TIBAREK.	NACUÉTO-LAAB[2].

Lalibéla[3] occupait le trône vers l'an 1200, et Judith l'avait usurpé en 900; il faudrait donc que cette reine, ses cinq descendants et les quatre premiers rois de la famille de Zagué eussent régné pendant 300 ans. On voit que toute cette époque est couverte de ténèbres, et, malgré nos recherches, il nous a été impossible de les dissiper.

Lalibéla est encore en grande vénération parmi les Abyssiniens, et les prêtres l'ont

[1] C'est à tort que quelques historiens ont confondu ces deux familles en une seule.

[2] « Nacueto-Laabo! Regi pacis et mutuæ charitatis.
» Ne terreret eum mors, nec metum incurreret ei,
» Dominus a facie mortis protexit eum,
» Et cum vivis conjunctim collocavit eum. »

Liturgie abyssinienne.

[3] « Salutem, Lalibela ædificator templorum artificiosorum
» Ex rupibus siccis sine luto humido:
» Ut demonstrantur ejus potentia et excellentia
» Instar mellis, quod est in delicias regum et plebis,
» Die quo natus fuit, circumdatus fuit ab apibus. »

Liturgie abyssinienne.

canonisé. Ce roi était brave, éloquent, et il avait rêvé de grandes entreprises : ce fut lui qui fit creuser dans le roc ces fameuses églises dont nous avons déjà parlé. On dit aussi que ce prince résolut de détourner le cours du Nil pour venger des marchands abyssiniens qui avaient été outragés en Égypte. Les Arabes font mention de ce projet dans leur histoire ; mais ils le rapportent en l'année 1095, c'est à dire 100 ans avant le règne de Lalibéla. Nous démontrerons plus tard que la réalisation de ce gigantesque travail est chimérique [1].

De 1200 à 1268, le trône fut occupé par Iméranа-Christos et Nacuéto-Laab.

Depuis la fuite de Del-Naad à Choa, les descendants de ce roi avaient régné dans ce pays et s'étaient fixés dans la province de Tégoulet sans être jamais inquiétés par les princes de Lasta.

Voici leurs noms :

DEL-NAAL.	ZÉNAF-ARAAD.
MAMERTA-OUÉDEM.	ZARÉ.
IDGA-GION I.	ASFA III.

[1] Le grand Albuquerque avait, dit-on, formé le même projet, de concert avec le roi d'Abyssinie, son contemporain. Quelques jésuites, qui rapportent ce fait, ajoutent que, quoique l'exécution de ce projet fût une chimère, l'idée seule faisait honneur à celui qui l'avait conçue.

JACOB I.	ASGOUD.
BAHAR-SEGGUED.	ICON-AMLAC.

Icon-Amlac et Nacuéto-Laab étaient contemporains et vivaient vers le milieu du XIIIe siècle.

Sous leur règne, le moine Técla-Haimanout, qui avait le titre d'abouna, fonda le célèbre monastère de Dévra-Libanos, dans le pays soumis à Icon-Amlac : en sa qualité d'évêque, il dirigeait spirituellement les églises chrétiennes, et il avait acquis une grande influence sur la famille des Zagué ; il résolut de profiter de son ascendant pour replacer Icon-Amlac sur le trône d'Abyssinie. Il fut assez heureux pour réussir dans son entreprise; mais il fit payer chèrement son intervention.

Icon-Amlac recouvra les domaines de ses ancêtres, et céda le Lasta à la maison des Zagué et à leurs successeurs, qui furent déclarés indépendants.

Le tiers de tous les revenus de l'État devait appartenir à l'abouna, qui devait en disposer pour les besoins du clergé et l'entretien du culte; et, comme Técla-Haimanout comprenait que l'Église d'Abyssinie ne tarderait pas à s'écarter de la tradition chrétienne, si elle n'était soutenue par quel-

que savant théologien, il fut décidé, d'après son inspiration, que jamais on n'élirait d'abouna parmi les prêtres du pays, et qu'on irait toujours demander un évêque à Alexandrie, lorsque l'Abyssinie en serait privée.

Ici cessent le doute et l'incertitude répandus sur l'histoire de cet empire; les règnes vont se succéder sans interruption, et la plupart des évènements sont consignés dans les chroniques qu'on trouve à Axoum ou à Dévra-Libanos. Les troubles, les guerres civiles qui ont bouleversé l'Abyssinie à la fin du XVIII[e] siècle, et renversé le pouvoir royal, ont interrompu ce beau travail; et ce que nous possédons depuis cette époque jusqu'à nos jours n'a été conservé que de tradition.

III.

SOMMAIRE.

Amda-Sion est excommunié par saint Honorius.— Ce prince forme le projet de pénétrer jusqu'à l'Océan. — Il dompte les Juifs qui s'étaient révoltés. — Acharnement réciproque des musulmans et des chrétiens. — Amda se fraie un chemin jusqu'à la mer.— Il se souille de crimes et meurt à Tégoulet.—Son successeur maintient la paix dans ses États. — Apparition d'une nouvelle ère en Abyssinie. — Mort de David II.— Zara-Jacob persécute les juifs et les païens. — Sous le règne de son successeur, on renouvelle l'usage d'exporter les membres de la famille régnante. — Victoire d'Iscander, remportée sur les Maures. — Maffoudi, général des musulmans, fait trembler l'Abyssinie. — La reine Héléna envoie un ambassadeur au roi de Portugal. — Mort de Maffoudi. — Ravage de Géragn, chef maure. — Secours des Portugais. — Mort de Géragn. — Le roi d'Abyssinie est tué en combat singulier. — Apparition des Galla. — Le siége du gouvernement est transporté à Duncas. — Le missionnaire Paèz convertit le roi Za-Denguel au catholicisme.— Son successeur est tué à Gojam. — Long règne de Socinios. — Querelles religieuses. — Ce prince retourne à des sentiments de tolérance.

CHAPITRE III.

ICON-AMLAC.

1268.—1283. Grâce aux efforts de Técla-Haimanout, Icon-Amlac remonta sur le trône de ses pères; mais, au lieu d'aller résider à Axoum, il établit le siége de son empire à Tégoulet, au milieu des provinces qui étaient restées fidèles à

sa famille. Les chroniques gardent un silence absolu sur les évènements de son règne.

IBGA-SION II.

Tout ce que l'on sait de ce prince, c'est qu'il régna pendant neuf ans.

BAHAR-SEGGUÈD, TZÉNAF-SEGGUED, IAN-SEGGUED, HAZEB-ARAAB, KEDEM-SEGGUED.

1292.—1297. Ces cinq princes, frères d'Ibga-Sion, occupèrent le trône l'espace de cinq ans. Tout porte à croire que, durant les règnes qui se succédèrent si rapidement, les musulmans des contrées voisines, profitant de l'anarchie qui déchira l'empire, jetèrent les fondements de cette puissance qui, plus tard, devint fatale à ce malheureux pays.

OUEDEM-ARAAD.

1297.—1312. Ouedem-Araad, frère puîné des rois précédents, régna pendant quinze ans; mais les annales de cette époque ne donnent encore que des dates.

AMDA-SION.

1312.—1342. A peine monté sur le trône, Amda-Sion, fils d'Ouedem-Araad, eut un com-

merce incestueux avec ses deux sœurs, et il fut excommunié par saint Honorius, moine de Dévra-Libanos. Le Roi, irrité de la conduite du prêtre, le fit saisir et battre de verges en public; mais, durant la nuit qui suivit l'exécution, un incendie consuma la ville de Tégoulet : Amda-Sion accusa les moines de ce crime, et il exila Honorius sur le rocher de Dhèr; il dispersa ses partisans dans les diverses provinces de son empire, où ils contribuèrent à propager le christianisme.

Le Roi avait envoyé des facteurs en Arabie; sur ces entrefaites, l'un deux fut assassiné dans Ifat. Amda-Sion, dont les possessions étaient séparées de la mer par plusieurs royaumes ennemis, comprit que le commerce de l'Abyssinie serait toujours entravé s'il ne parvenait pas à se frayer une route jusque sur les côtes, et il résolut de s'avancer jusqu'à l'océan Indien. Il assembla rapidement son armée et dévasta le territoire de ses voisins. Les Maures, qui avaient voulu se venger, furent complétement battus et se réfugièrent au milieu des bois. Peu de temps après, effrayés des dispositions d'Amda, qui feignait de vouloir s'établir dans leur pays, ils firent leur soumission, et le commandement des peu-

plades vaincues fut donné à Saber-ed-Din, frère du prince détrôné.

Comme la saison des pluies approchait, Sion retourna dans ses États; les musulmans, impatients du joug que les chrétiens leur avaient imposé, formèrent une ligue secrète et vinrent piller les frontières de leur ennemi. Amda, qui avait prévu cette insurrection, retourna sur ses pas et ravagea, pour la seconde fois, les provinces des Maures. Leur pays avait été enrichi par un long commerce, et le butin fut considérable. Les soldats abyssiniens qui font la guerre en pillards n'aspirèrent dès lors qu'à retourner dans leurs foyers pour jouir en paix du fruit de leur expédition.

Pendant ce temps, les Fallachas, qui voulaient se déclarer indépendants, se révoltèrent; mais ils furent vaincus par le gouverneur de Béghemder, qui alla rejoindre immédiatement son maître dans le Samhar. Ils marchèrent ensemble contre Saber-ed-Din et l'obligèrent de se rendre à discrétion. Djemel-ed-Din, son frère, fut élevé au commandement des provinces soumises.

Le Roi était campé sur les bords de la rivière de Haouach, quand il apprit que les souverains d'Adal et de Mara avaient formé le dessein de

réunir leurs armées et de lui couper la retraite. Sion, effrayé des préparatifs de ces populations dont il connaissait le courage et la férocité, tâcha de donner à ses troupes la force nécessaire pour résister à cette coalition, en leur faisant envisager cette guerre comme une croisade dirigée contre les ennemis de leur religion.

Les musulmans s'étant avancés attaquèrent un poste abyssinien à l'entrée de la nuit; Amda vint au secours des siens, et, s'étant embusqué dans les environs, tomba brusquement sur les Maures au moment où l'action commençait à s'engager. Ceux-ci, quoique forcés de céder, se retirèrent en bon ordre, emportant avec eux le butin qu'ils avaient enlevé; mais la fortune ne tarda pas à leur être contraire : un jour, après avoir essuyé un échec, ils se reposaient de leurs fatigues, sous de grands arbres qui ombrageaient une rivière, lorsqu'ils furent surpris par des Abyssiniens qui en firent un horrible massacre.

Amda, délivré de ses ennemis, se dirigea vers Daouaro, avec la ferme résolution de ne s'arrêter qu'à l'océan Indien ; mais les troupes, fatiguées de cette longue campagne, commençaient à murmurer. Les rois d'Adal et de Mara attirèrent

dans leur parti plusieurs tribus de pasteurs, et Amda se vit forcé de renoncer à ses projets. Il se retira dans le Samhar; mais il fut continuellement harcelé par l'ennemi, qui évita toujours une rencontre générale.

Une semblable manière de guerroyer ne pouvait convenir à Amda-Sion; il voulait pénétrer hardiment jusqu'au cœur du royaume de Mara pour forcer ses adversaires à se défendre lorsqu'ils verraient leurs possessions livrées au pillage; mais cette détermination fut hautement désapprouvée par ses troupes. Alors le Roi eut recours à un moine de Choa, qui, d'après ses ordres, annonça que les livres saints prédisaient pour cette année l'anéantissement complet de l'islamisme : les soldats, excités par le fanatisme, promirent de ne retourner dans leurs foyers qu'après avoir exterminé tous les ennemis de leur religion.

Les musulmans effrayés résolurent d'employer les mêmes armes; ils publièrent de toutes parts que les Abyssiniens avaient juré la perte des vrais croyants et appelèrent au combat tous les fidèles. Un imam parcourut tous les pays musulmans pour exciter le peuple à prendre les armes, et seize chefs mahométans se réunirent sous les ordres du souverain d'Adal.

La nouvelle de cette confédération religieuse répandit l'alarme dans l'armée chrétienne que les maladies affaiblissaient tous les jours! Les femmes du Roi supplièrent leur maître de reprendre le chemin de sa capitale; mais, pour toute réponse, Amda ordonna à son *Fit-Aurari*[1] d'aller à la rencontre de l'armée musulmane; mais ce général fut battu et forcé de se replier sur le camp. — Sa défaite consterna les chrétiens.

Les mahométans arrivèrent aussitôt et présentèrent le combat. Amda l'accepta et le soutint avec une poignée de soldats qui n'avaient pas perdu courage. Au premier choc, les commandants des deux ailes ennemies furent tués et leur mort répandit la terreur dans les rangs. Alors ceux d'entre les Abyssiniens qui étaient restés spectateurs de la bataille, honteux de leur inaction, commencèrent à charger les Maures, qui prirent la fuite après une vigoureuse résistance. Le roi de Mara tomba au pouvoir du vainqueur; paré de ses bijoux et de ses habits royaux, on le montra à la foule, et il fut ensuite pendu à un arbre. Son épouse, accusée d'avoir empoisonné l'eau par des sortiléges, eut le corps déchiré, et on la priva des honneurs de la sépulture.

[1] Commandant de l'avant-garde.

En habile général, Amda sut profiter de l'effroi qu'il avait inspiré : il renvoya d'abord tous ceux qui étaient incapables de supporter plus longtemps les fatigues de la guerre, et, s'étant mis à la tête d'un corps de troupes déterminées, il s'avança jusqu'à l'Océan et s'empara de Zeyla, riche entrepôt des denrées de tous les pays voisins. Le Roi était venu à bout de ses grands desseins ; dans sa marche victorieuse, il avait relié l'Abyssinie à la mer, et les commerçants de son royaume auraient pu trafiquer librement, si les succès qu'il venait d'obtenir avaient été définitifs ; mais les peuples soumis étaient ardents, avides d'indépendance et ennemis acharnés de tout ce qui portait le nom de chrétien ; ils ne pouvaient pas consentir franchement à devenir sujets abyssiniens, et Amda, qui le sentait très bien, résolut de les exterminer.

Il serait difficile de retracer toutes les cruautés qu'il exerça en retournant dans sa patrie. Le roi d'Adal périt avec toute son armée : ses fils vinrent se prosterner devant le vainqueur, qu'ils trouvèrent inflexible : Amda-Sion voulait réunir la Reine, les princes et tous les grands pour les abattre d'un seul coup. Tout le pays fut ravagé, les villes incendiées, les femmes et les enfants

massacrés, et Amda, souillé de sang, chargé de la malédiction des musulmans, regagna sa capitale au milieu des cris d'admiration de son peuple.

Ce roi mourut à Tégoulet en 1342.

SEF-ARAAD.

1342—1370. Sef-Araad, successeur d'Amda-Sion, sut mainteuir la paix dans son royaume. Les Maures, affaiblis par leur défaite, n'osèrent se soulever, et ils cherchèrent à réparer, par le travail et le commerce, les pertes qu'ils avaient essuyées.

OUEDEM-ASFARI II.

1370—1380. L'histoire de ce prince est perdue; son règne vit apparaître une ère nouvelle connue en Abyssinie, sous le nom de Maharat, et qui date de 1348. Les Abyssiniens et les divers commentateurs de leur histoire ne savent à quel fait en attribuer l'origine.

DAVID II.

1380—1409. On ne connaît aucune particularité du règne de David: tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il mourut d'un coup de pied qu'il reçut de son cheval favori.

THÉODORE.

1409—1412. David laissa la couronne à son fils Théodore, dont le règne fut très brillant : les Abyssiniens croient qu'il ressuscitera et vivra mille ans au milieu de son peuple qu'il comblera de richesses et de joie.

Ce prince réduisit de beaucoup les revenus du clergé.

ISAAC.

1412 — 1429. Théodore laissa la couronne à son frère Isaac. Sous son règne, les Fallachas essayèrent encore de recouvrer leur indépendance; mais, vaincus dans les plaines d'Ouagara, ils furent obligés de rentrer sous l'obéissance.

ANDRÉAS I.

1429. Andréas, fils d'Isaac, ne régna que sept mois.

HAZEB-NANIA.

1429 — 1433. Hazeb-Nania, troisième fils de David II, occupa le trône pendant quatre ans; mais les chroniques ne donnent aucun détail sur les évènements arrivés sous ce règne.

MAHAZEB-NANIA.

1433. Mahazeb-Nania, fils de Hazeb-Nania, ne porta la couronne que l'espace de quatre mois.

BADEL-NANIA.

1433 — 1434. Badel-Nania, second fils de Hazeb-Nania, meurt après un règne de neuf mois.

ZARA-JACOB.

1434 — 1468. Zara-Jacob, quatrième fils de David II, succéda à Badel-Nania. Sous le règne de ce prince, Nicodème, supérieur d'un couvent abyssinien établi à Jérusalem, envoya au concile de Florence des prêtres qui prirent le parti des Grecs.

Le Roi, excité par un fanatique, renonça au système de tolérance religieuse qui lui avait été légué par ses successeurs. Les Musulmans, les Juifs et les païens furent persécutés, et plusieurs périrent dans les supplices : heureusement, ce roi ne tarda pas à revenir à des principes de modération et de douceur dont les chrétiens ne devraient jamais s'écarter ; chacun fut libre d'adorer Dieu à sa manière, et dès lors Zara ne s'occupa que de la juste répartition des impôts et d'autres détails d'administration intérieure. Bien-

tôt les musulmans d'Adal et de Mara commencèrent à se réunir ; un de leurs chefs fut pris et tué : on mit dans un sac sa tête, ses mains et ses pieds, et on les envoya au Roi qui, à cette occasion, ordonna des réjouissances publiques.

On vécut pendant quelque temps dans une paix générale ; mais le chef de Fatégar s'étant révolté, le Roi s'avança pour le combattre ; il le vainquit et le tua de sa propre main. Le frère de ce gouverneur fut surpris au moment où il se baignait dans le Haouach avec son armée ; on lui coupa la tête et on la porta à Zara-Jacob, qui la reçut avec toute la joie d'un Barbare : cet événement fut le dernier de son règne. Malgré les fautes graves qu'il a commises, ce prince jouit, en Abyssinie, d'une grande réputation, et, dans leur exagération religieuse, les chroniques comparent la sagesse de Zara à celle de Salomon.

BÉDA-MARIAM I.

1468 — 1478. Peu de temps avant la mort de Jacob, Hélèna, mère de Béda-Mariam, voulut engager son mari à partager le pouvoir avec son fils ; mais le vieux Roi avait considéré ses démarches comme un crime de haute trahison, et la Reine expia son imprudence par sa mort. Béda-

Mariam, quoique bien innocent, fut relégué sur une haute montagne; à la mort de son père, il revint de son exil pour régner, et son premier soin fut de renouveler l'usage d'exporter les princes sur un plateau inaccessible, et on choisit alors le rocher de Dhèr.

Les musulmans d'Adal, qui n'osaient pas encore attaquer les Abyssiniens, excitèrent les Dobas Changalla à la révolte; ceux-ci donnèrent dans le piége et firent quelques excursions sur le sol de l'Abyssinie. Béda-Mariam se disposa à les châtier : les Maures, témoins de ses préparatifs, commençaient à craindre pour eux; mais le Roi les rassura en leur confiant le véritable but de son expédition. Les habitants d'Adal en informèrent les Dobas et offrirent un refuge à leurs femmes et à leurs enfants; mais, au moment où ces malheureuses familles se rendaient chez leurs protecteurs, elles furent enveloppées par les Abyssiniens et impitoyablement massacrées. Les Dobas furent vaincus, et plusieurs d'entre eux, pour complaire au vainqueur, embrassèrent le christianisme.

Béda-Mariam avait à se venger des Maures; il se rendit sur le territoire d'Adal, et un de ses généraux remporta une victoire sur le roi de ce

pays, avant qu'il eût eu lui-même le temps de l'atteindre. Béda se proposait de continuer la guerre, mais il fut arrêté dans sa marche par une affreuse colique qui le conduisit au tombeau.

ISCANDER II.

1478—1495. Iscander était mineur à la mort de son père. Roumman, sa mère, fut chargée de la régence avec les trois premiers gouverneurs du royaume. La Reine abusa de son pouvoir d'une manière révoltante, et pour délivrer leur pays de la tyrannie de cette femme, deux abbés organisèrent une grande conspiration qui fut découverte, et les coupables périrent dans les supplices.

Cependant, toutes les années, un hardi fanatique mahométan, Maffoudi, venait attaquer les frontières abyssiniennes sans que la régente songeât à le repousser. Le peuple murmurait, et Iscander, après s'être débarrassé de ses tuteurs, assembla des troupes et marcha contre le roi d'Adal qu'il soupçonnait de faire cause commune avec Maffoudi. Une rencontre eut bientôt lieu, et Iscander, trahi par son ministre Za-Sellassé, fut abandonné par une partie de ses troupes : il parvint néanmoins à culbuter l'ennemi. Les sol-

dats d'Adal se réunirent, et le Roi leur offrit encore le combat qu'ils refusèrent : il reprit alors le chemin de ses États; mais, arrivé dans son palais, ce jeune prince fut assassiné par les complices de son ministre. Ce crime enleva à Za-Sellassé tous ses partisans, on le prit et on lui creva les yeux : on le plaça sur un baudet et on le promena dans plusieurs provinces. Il mourut accablé d'injures et de coups.

ANDRÉAS II.

1495. La couronne passa sur la tête d'Andréas. Ce prince, qui était mineur, n'eut qu'un règne de sept mois, et quelques historiens ne le comptent pas même au nombre des rois.

NAOD.

1495—1508. Naod, frère d'Iscander, monta sur le trône, malgré les intrigues de la Reine et de ses partisans. Une foule de grands personnages qui avaient trempé dans la conspiration de Za-Sellassé redoutaient la vengeance du Roi; mais celui-ci, persuadé que la douceur lui ramenerait ceux qui s'étaient révoltés contre Iscander, fit publier une ordonnance qui menaçait de mort quiconque oserait dénoncer les coupables. Naod dirigea ses armes contre Maffoudi : arrivé près du

camp de ce musulman, il feignit d'être épouvanté du nombre de ses ennemis et se retira dans un poste admirable. Maffoudi s'aperçut de la ruse; mais ses chefs le forcèrent à attaquer les Abyssiniens, qui l'écrasèrent à la faveur de leur position. Naod, après avoir recouvré toutes les richesses que le mahométan avait enlevées dans ses excursions en Abyssinie, reprit le chemin de son royaume, et vécut dès lors dans une paix profonde.

DAVID III.

1495—1508. A la mort de Naod, la reine Héléna, qui avait tâché de s'emparer de la régence lorsque ce prince était monté sur le trône, renouvela ses tentatives, et, plus heureuse cette fois, elle parvint à faire couronner David III, qui n'était encore qu'un enfant. Cette princesse, fille d'un gouverneur de Daouaro, et par conséquent d'origine musulmane, forma entre le royaume d'Adal et l'Abyssinie une alliance également favorable aux intérêts de ces deux peuples; mais, à cette époque, les Turcs, s'étant emparés de l'Arabie, placèrent des garnisons dans la plupart des villes situées sur les bords de la mer Rouge, et la Reine, effrayée du voisinage d'un ennemi aussi redoutable, résolut de s'allier avec

les Portugais qui avaient envoyé, en Abyssinie, un ambassadeur nommé Pedro Covillan.

Après en avoir conféré avec ce dernier, Héléna fit partir pour Lisbonne un Arménien nommé Mathieu, avec des lettres de créance et des instructions verbales qui l'autorisaient à promettre au roi de Portugal le tiers des possessions abyssiniennes, s'il consentait à envoyer une flotte dans le golfe Arabique pour occuper les mahométans, tandis qu'elle les attaquerait elle-même par terre. Mathieu se rendit dans les Indes; mais les gouverneurs, habitués aux ambassades fastueuses des monarchies européennes, prirent le modeste Arménien pour un imposteur, et ce ne fut qu'après trois années d'humiliations qu'il lui fut permis de s'embarquer à bord d'une flotte qui, par ordre d'Albuquerque, se dirigeait vers le Portugal.

Cependant Maffoudi n'avait jamais voulu écouter des propositions de paix. Le bruit de ses exploits se répandit en Arabie, et les Turcs le nommèrent gouverneur de Zeyla. Profitant de la minorité de David, ce chef se ligua avec le roi d'Adal, et ravagea plusieurs provinces abyssiniennes. Héléna attendait avec anxiété des nouvelles de son ambassade; la crainte de voir les musulmans fondre en masse sur ses États, si elle

entreprenait de s'opposer à leurs progrès, lui faisait supporter avec patience ces agressions réitérées; mais David, moins prudent, leva une armée et s'avança vers la capitale d'Adal; il enveloppa les Maures, les mit complètement en déroute, et Maffoudi fut tué, en combat singulier, par un moine qui avait réclamé comme une grâce l'honneur de combattre ce nouveau Goliath.

Emmanuel, roi de Portugal, avait reçu Mathieu avec tous les égards dus à son titre, et il nomma ambassadeur auprès du roi d'Abyssinie Édouard Galvan, l'un de ses secrétaires d'État, qui avait rempli en Europe des places de la plus haute importance; mais, arrivé à l'île de Kaméran, ce personnage mourut victime de l'insalubrité du climat. On nomma à sa place don Roderigo de Lima, qui, parvenu à Arkéko avec Mathieu, se dirigea vers le camp de David; mais, chemin faisant, l'Arménien succomba épuisé de fatigue, sans avoir pu rendre compte de sa mission.

Don Roderigo, encore jeune, était d'une humeur bizarre; il nourrissait des idées chimériques et avait des prétentions extravagantes. Loin d'être doué de ce calme, de cette habileté si nécessaires dans les négociations diplomatiques, il était impatient, impétueux, et son caractère fut cause

en grande partie, du peu de succès de son ambassade. Le Roi le reçut froidement. Lorsque Héléna avait envoyé Mathieu auprès d'Emmanuel, l'Abyssinie avait à craindre une invasion musulmane; mais, depuis la victoire remportée sur Maffoudi, David se croyait assez puissant pour contenir ses ennemis; et, malgré les promesses de sa mère, il ne crut pas devoir livrer aux Portugais le tiers des possessions abyssiniennes.

Néanmoins, après la mort d'Héléna dont il redoutait les intrigues, David résolut de renouer, avec le roi de Portugal, des relations qui avaient été interrompues. Roderigo, qui avait craint d'être indéfiniment retenu, partit, chargé de nouvelles propositions pour son maître; il arriva à Massaouah et s'embarqua sur la flotte de don Hector de Sylveyra, qui l'attendait avec impatience.

Mohammed-Géragn, gouverneur de Zeyla, s'était lié avec les Turcs, qui avaient promis de lui fournir des armes à feu; une foule d'aventuriers bosniaques et albanais étaient venus lui offrir ses services et brûlaient d'en venir aux mains avec les infidèles; l'occasion ne tarda pas à se présenter. Une caravane de pélerins abyssiniens, qui partait toutes les années pour le Caire, avait été exterminée par les Turcs. David, irrité de cette

violation du droit des gens, envahit la province de Daouaro et obtint d'abord quelques légers avantages ; mais la fortune ne tarda pas à l'abandonner, et il fut complètement battu à la bataille de Chombora-Coré. Géragn ne poursuivit pas son ennemi; il se retira dans ses domaines, et s'occupa, pendant deux ans, de l'organisation d'une armée; il fut puissamment secondé par des janissaires turcs, et, lorsque ses préparatifs furent terminés, il se mit en marche avec la ferme résolution d'anéantir les chrétiens et de devenir l'apôtre de l'Abyssinie.

Excité par cette idée religieuse, Géragn ravagea Daouaro, Ifat et Fatégar. Le 1er mai, il défit l'armée de David, et sa victoire le rendit maître du pays de Choa. Il envahit ensuite la province d'Ambara, et retourna dans son royaume avec un immense butin. En 1530, il s'empara de tout le Tigré, ravagea l'Abyssinie jusqu'aux frontières du Sennâr, vainquit encore David sur les bords du fleuve Bleu, s'empara d'Axoum et vengea les Maures des cruautés d'Amda-Sion.

En 1536, David éprouva de nouveaux échecs dans les provinces de Siré, de Seraoué et de Hamacèn : plusieurs de ses gouverneurs l'abandonnèrent ; mais, doué d'un caractère fier et indomp-

table, il leva une nouvelle armée et fut encore défait. Son fils tomba au pouvoir de l'ennemi : lui-même, obligé de fuir, se cacha dans des lieux solitaires et sauvages; il traversa le Tacazé et trouva un refuge sur les montagnes du Tigré; il extermina un détachement d'ennemis, et un de ses partisans assassina Cheikh-Ammer, lieutenant de Géragn, qui ne cessait de rôder autour de la retraite du Roi. La mort d'Ammer produisit une impression profonde sur l'armée des Maures; Mudjid, gouverneur de Hururgué, résolut de le venger, et, s'étant adroitement introduit à Dhèr, il égorgea plusieurs membres de la famille royale. Quelque temps après, David mourut, abattu par ses revers, et laissa son royaume à la merci des mahométans.

CLAUDIUS.

1540 — 1559. Claudius n'avait que dix-huit ans lorsqu'il succéda à son père. L'état du royaume exigeait un bras vigoureux pour le relever, et, malgré son inexpérience, le jeune prince battit ses ennemis en deux rencontres successives; il fit cesser, par ses victoires, l'hésitation des hommes faibles ou perfides qui attendaient un évènement décisif pour se déclarer en faveur du

plus fort, et bientôt il défit encore un parti de Maures cantonnés dans le Lasta.

Cependant le roi de Portugal, après avoir reçu les propositions de David, avait envoyé Christophe de Gama au secours des Abyssiniens avec cinq cents hommes de sa nation. Si cette expédition fùt arrivée quelques années auparavant, les musulmans n'auraient peut-être jamais pénétré en Abyssinie; mais les Maures avaient reçu des fusils et des canons de l'Arabie, ils s'étaient exercés au maniement de ces armes redoutables, ils comptaient même dans leurs rangs des janissaires aguerris et deux mille cavaliers montés sur des chevaux de l'Yémen, et les Abyssiniens avaient alors moins de chances de succès.

Dès que Géragn eut appris l'arrivée des Portugais, il marcha vers le Tigré pour les attaquer, avant qu'ils pussent se réunir à Claudius. Le combat fut long et sanglant; les deux généraux furent blessés, mais le champ de bataille demeura au pouvoir des Européens. Un second engagement eut lieu : Gama fut blessé de nouveau; sa troupe, abandonnée par les Abyssiniens, fut obligée de battre en retraite; il tomba lui-même au pouvoir des Maures, et, après avoir essuyé toute sorte d'outrages, il eut la tête tranchée.

Tandis que les Portugais venaient grossir l'armée d'Abyssinie, les janissaires, mécontents de Géragn, l'abandonnèrent; et Claudius, profitant de cette circonstance, vint attaquer les musulmans, qui furent vaincus à Ouagara et à Ouénadéga. Le fameux Géragn perdit la vie en combattant courageusement : la mort de ce chef redouté, qui avait mis l'Abyssinie en si grand danger, termina ces sanglantes querelles; mais des disputes religieuses vinrent troubler l'harmonie qui régnait entre les catholiques et les partisans de l'Église grecque. Quoique Claudius favorisât les premiers, il voulut laisser les consciences libres, et fut excommunié par Bermudes : mais ce missionnaire fut obligé de prendre la route des Indes, où il arriva heureusement.

Claudius, qui n'avait point d'enfants, racheta Ménas, fils de David, que les Maures retenaient prisonnier. Quelque temps après, Nour, fils de Mudjid, s'éprit d'une violente passion pour la veuve de Géragn; mais celle-ci déclara qu'elle ne donnerait sa main qu'à celui qui lui apporterait la tête de Claudius. Le Maure envoya un cartel au roi d'Abyssinie qui fut vaincu, et Nour jeta sa tête aux pieds de sa maîtresse.

MÉNAS.

1559 — 1563. A peine monté sur le trône, Ménas voulut faire rentrer sous son obéissance les Juifs d'Abyssinie qui s'étaient rendus indépendants depuis David III ; mais la difficulté de poursuivre l'ennemi sur les rochers de leur pays fit abandonner ce projet. Ménas était d'un caractère sombre et irascible ; la dureté de ses manières occasionna la révolte du Bahar-Negous, qui avait fidèlement suivi la fortune de son père. Ce gouverneur, qui avait obtenu d'abord quelques succès, fut vaincu, et, ne pouvant continuer la lutte avec avantage, il fit un traité d'alliance avec le gouverneur de Massaouah et lui céda tout le pays compris entre la mer Rouge et Débaroa ; mais ils furent battus tous les deux. Après cette victoire, Ménas allait marcher contre les Doba-Changalla, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre dont il mourut, le 13 janvier 1563. Sous le règne de ce prince, André Oviédo, directeur de la mission d'Abyssinie, fut obligé d'abandonner la cour à cause de la mésintelligence qui régnait entre les catholiques et les Grecs.

MELEC-SEGGUED.

1563—1595. Melec-Seggued fut couronné à

Axoum, à l'âge de douze ans. A cette époque, apparaissent, pour la première fois, ces fameux Galla, qui abandonnèrent les régions voisines de l'équateur pour se porter vers le nord. Les musulmans, voyant les Abyssiniens aux prises avec un nouvel ennemi, commencèrent à conspirer secrètement. Le Bahar-Negous se révolta de nouveau, entraînant dans son parti le gouverneur de Massaouah; et Mohammed, roi d'Adal, leva une armée et se mit en marche pour se joindre aux confédérés; mais Melec-Seggued battit successivement les alliés, sans leur donner le temps de réunir leurs forces.

Ce prince avait résolu de porter la guerre sur le territoire d'Adal; mais il fut obligé d'accourir à marches forcées contre les Galla-Boréna qui menaçaient l'Abyssinie au sud, et sa présence suffit pour arrêter cette invasion. Il revint alors sur ses pas, châtia diverses tribus galla, ravagea les possessions des Fallachas et, plus tard, il s'avança hardiment jusqu'au royaume de Naréa.

En 1593, le Tigré eut beaucoup à souffrir des attaques de Cadouard, nommé depuis peu au gouvernement de Massaouah. Melec-Seggued prit le chemin de la mer : arrivé dans la province d'Ouagara, il battit les Juifs et se porta sur le pays

des Changalla : il alla ensuite attaquer les Agous au milieu de leurs montagnes. N'ayant plus alors d'ennemis à redouter, il se dirigea contre Cadouard et le vainquit sur les bords du Mareb. Ce gouverneur périt dans la bataille. Le Roi poursuivit les musulmans à travers les déserts du Samhar, et le petit nombre de ceux qui échappèrent vint chercher un refuge dans l'île de Massaouah.

Melec-Seggued, étant revenu sur ses pas, fit une nouvelle promenade militaire dans le Naréa, et au moment où il se dirigeait vers le Damot, il mourut d'une colique.

ZA-DENGUEL.

1595—1604. Melec-Seggued, avant d'expirer, avait désigné Za-Denguel, son neveu, pour successeur. La Reine Mariam-Sara, soutenue par quelques grands de sa cour, fit donner la couronne à son fils Jacob; mais, comme ce jeune prince voulait se débarrasser de ses tuteurs, Ras-Athanasius, qui remplissait les fonctions de régent, craignant de se voir éloigné des affaires, le déposa et fit nommer à sa place Za-Denguel, conformément aux volontés que Melec-Seggued avait manifestées à son lit de mort. Jacob, qui

s'était enfui, fut arrêté et condamné à être déporté dans le Naréa.

Le nouveau roi établit sa résidence à Duncas. Le missionnaire Paëz, qui était venu en Abyssinie sous le règne de ce prince, le convertit au catholicisme avec quelques uns de ses courtisans. L'imprudent Denguel voulut contraindre ses sujets à embrasser sa croyance, et l'aristocratie, qui n'attendait qu'un prétexte, se révolta contre son autorité. L'un des principaux personnages, nommé Za-Sellassé, se mit à la tête des insurgés, et la province de Gojam, dont la population était toujours disposée à prendre une part active aux mouvements politiques, devint le rendez-vous des mécontents. L'abouna Pétros délia les sujets du serment de fidélité au souverain; mais Za-Denguel, quoique abandonné par une grande partie de son armée, vint présenter le combat à Za-Sellassé, qui le vainquit et le tua d'un coup de lance. Les révoltés feignirent de ne pas reconnaître son cadavre et ils le laissèrent sur le champ de bataille; mais quelques paysans l'ensevelirent secrètement.

JACOB II.

1604 — 1605. Après la mort de Za-Denguel,

Socinios qui, sous le règne précédent, avait déjà tenté de s'emparer du trône, se mit de nouveau sur les rangs; mais, soutenu par Ras-Athanasius, Jacob, de retour de son exil, fut élu roi. Socinios ne se désista pas de ses prétentions, et Jacob fut obligé de se mettre à la tête de ses troupes pour tâcher de faire rentrer son concurrent dans le devoir. Les deux armées se rencontrèrent sur le territoire de Gojam, et le combat se livra non loin de Dévra-Zet ou la montagne des Olives. Quoiqu'avec des forces bien inférieures, Socinios remporta une victoire complète. Jacob fut tué au commencement de l'action.

SOCINIOS.

1605—1632. Lorsque Socinios monta sur le trône, l'Abyssinie, désolée par les guerres civiles, était misérable et démoralisée. A la faveur des troubles politiques, les diverses provinces avaient recouvré une indépendance presque absolue, et le gouvernement ne recevait qu'une faible portion des impôts. Un prince appelé à régner, dans ces temps malheureux, avait une œuvre difficile à remplir; il s'agissait de reconstituer le royaume démembré, et, malgré ses talents incontestables,

Socinios ne put venir à bout de cette entreprise.

Le nouveau Roi accueillit tous les grands avec bienveillance; il voulut avoir auprès de lui le jésuite Paëz, auquel il donna une langue de terre qui s'étendait en forme de cap dans le lac de Tana. Ce missionnaire y bâtit un monastère et un palais, d'après les désirs du Roi. Socinios, qui voyait élever ces édifices comme par enchantement, résolut de former une alliance avec le roi de Portugal, dans l'espoir d'obtenir, de ce prince, des ouvriers qui pourraient initier son peuple aux merveilles de l'industrie européenne, et des soldats capables de défendre l'Abyssinie contre les Galla, qui s'avançaient menaçants de toute part. Il fit donc appeler Paëz, et lui remit deux lettres adressées, l'une au roi de Portugal, et l'autre au pape; il manifesta en même temps l'intention d'embrasser la religion romaine.

Cependant un intrigant qui passait pour ce Jacob qui avait été tué à la bataille de Dévra-Zet révolutionna tout le Tigré. Socinios, informé de ces troubles par son frère Séla-Christos, voulait se rendre aussitôt sur les lieux; mais il fut d'abord obligé de repousser deux invasions de Galla qui menaçaient d'envahir son royaume.

Après s'être débarrassé de ses ennemis, il se rendit à Axoum, et se fit couronner avec toute la pompe des cérémonies antiques. Il marcha ensuite contre le faux Jacob, qui fut vaincu et parvint à s'échapper; mais le gouverneur du Tigré le fit prendre par ruse, et il envoya sa tête à Socinios, qui était revenu dans sa capitale.

En 1611, le Roi étouffa une nouvelle révolte dans Ouagara. En 1612, il faisait la guerre sur la frontière orientale de Gojam, et de 1612 à 1614 il harcela continuellement les Agous, qui, malgré leurs échecs, ne voulurent jamais consentir à se soumettre. En 1615, on vit apparaître un nouveau prétendant nommé Amda, qui voulait encore passer pour Jacob. Cet imposteur, surpris à Tsalamat, fut délivré par Gédéon, roi des Juifs, qui se ligua avec le révolutionnaire pour avoir les moyens de conquérir son indépendance.

Les partisans d'Amda, les mécontents et tous ceux qui faisaient de la guerre un métier, se réunirent dans le Sémén. Socinios fut obligé de marcher lui-même contre Amda, et pour se venger de l'appui que les Juifs lui avaient prêté il s'empara de leurs principaux boulevards et en extermina tous les habitants. Gédéon, épouvanté,

livra son allié au Roi et obtint la paix à ce prix.

Cependant l'État était bouleversé par ces révoltes successives. Socinios résolut de faire égorger tous les Juifs qui se trouvaient dans le royaume et d'implanter une population nouvelle sur leur territoire ; ce projet sanguinaire, dont heureusement l'histoire offre peu d'exemples, fut mis à exécution avec une aveugle fureur. Tous les Fallachas surpris furent assassinés sans avoir le temps de se défendre. Ceux de Dembéa, qui consentirent à abandonner leur religion pour embrasser celle de leurs bourreaux, furent les seuls épargnés.

Les années suivantes, Socinios repoussa les invasions des Galla et ravagea les frontières du Sennâr. Guébra-Mariam, qui commandait les provinces voisines de la mer, reçut ordre d'aller soumettre les pasteurs de l'Atbara. Fatima, leur Reine, ne voulant pas tenter une résistance inutile, se rendit à son ennemi, qui la conduisit prisonnière à la cour d'Abyssinie : elle y fut reçue avec bonté, et, après avoir reconnu la suzeraineté de Socinios, elle obtint la permission de regagner son pays. Jusque-là les armées de ce souverain avaient toujours été victorieuses ; mais son

fils fut, peu de temps après, tué dans le Béghemder, après une campagne désastreuse entreprise contre les Galla.

L'Abyssinie se trouvait alors environnée d'ennemis qui menaçaient de l'envahir. A l'est, depuis Zeyla jusqu'à Saouakim, les musulmans n'attendaient qu'une occasion favorable pour recommencer leurs incursions. Au nord et à l'ouest, les rois du Sennâr et des Arabes errants avaient à se venger de l'invasion récente de Socinios, et, au sud, les Galla, quoique vaincus en maintes circonstances, s'avançaient en masses formidables, ne se souvenant de leurs défaites que pour s'exciter à les venger d'une manière éclatante.

Le Roi s'occupait toujours de la conversion de ses sujets; il leur ordonna de croire aux deux natures du Christ, sous peine d'être bannis pour sept ans. L'abouna excommunia Socinios; mais il fut menacé de perdre la vie, et il se rétracta. Emana-Christos, frère de Socinios, forma le projet de l'assassiner; mais le complot fut découvert au moment où les conjurés allaient exécuter le crime. Les mécontentements occasionnés par les dispositions du Roi relatives à la religion donnèrent naissance à des révoltes nom-

breuses dans Ouagara, Gojam, Béghemder et Damot; mais les défenseurs de l'Église grecque succombèrent et furent traités partout avec cruauté.

Lorsque les insurrections parurent calmées, le Roi voulut embrasser publiquement le catholicisme, et le jésuite Paëz reçut son abjuration dans la province de Fokara. La joie inspirée par cet acte important aux partisans de l'Église romaine fut diminuée par la nouvelle de la révolte de l'Ambara que Socinios sut encore étouffer.

Le 11 février 1626, Alphonse Mendez, qui avait été envoyé par le pape, arriva à la cour d'Abyssinie; il n'eut pas beaucoup de peine à faire abjurer de nouveau la religion grecque à Socinios, qui se mit à genoux en public et prononça la formule qui avait été prescrite par cet évêque. Tous les prêtres du pays furent obligés de se faire ordonner une seconde fois, et le culte fut organisé, conformément à la loi et à la discipline de la communion romaine qu'on était forcé de professer, sous peine de mort. Plusieurs personnages vénérés, dont la dépouille mortelle se trouvait dans l'intérieur des temples, furent exhumés comme hérétiques, et leurs cendres jetées au vent.

On ne peut que gémir de cet aveuglement malheureux qui poussa les missionnaires européens à employer contre les habitants de cette contrée des mesures impies qui peuvent bien servir à exterminer des populations, mais qui ne les convertissent jamais; et cet aveuglement nous semble d'autant plus déplorable, qu'il est complètement en contradiction avec cet esprit de douceur dont ne s'écarta jamais le divin fondateur du christianisme.

La stupeur générale fut encore augmentée par les ravages des Galla qui venaient d'envahir le territoire de Gojam. Le Tigré était aussi en révolution; son gouverneur Técla-Gorghis avait fait périr son chapelain et brûler les ornements et les vases qui servaient à la célébration des cérémonies catholiques. Técla-Gorghis fut vaincu et amené prisonnier. Socinios le fit mourir avec sa sœur Adéra, qui était accusée d'avoir excité son frère au meurtre du prêtre romain.

Les Agous du Lasta ne tardèrent pas aussi à se révolter; ils accusèrent Socinios d'avoir lâchement abandonné le culte de ses ancêtres. Ces terribles peuplades, habituées aux guerres de partisans, se retirèrent sur le sommet de leurs montagnes, ayant à leur tête Melka-Christos, prince

issu de la race de Salomon. Socinios s'avança sans difficulté jusqu'au pied de leurs positions ; mais, lorsqu'il voulut gravir ces monts pour aller les attaquer, son armée, écrasée par une grêle de rochers, fut obligée de battre en retraite, et Melka-Christos le poursuivit jusqu'au Béghemder, qui tomba en son pouvoir.

Un ardent catholique nommé Kéba-Christos fut élu gouverneur du Tigré et reçut en même temps l'ordre de marcher contre Melka-Christos, qui, après avoir été chassé du Béghemder, se maintenait toujours dans le Lasta. Kéba s'avança vers cette province sans pouvoir atteindre son ennemi, et, quand le manque de vivres le força à regagner le Tigré, son armée fut complètement battue, et il reçut lui-même un coup de lance qui le perça de part en part. On prétend que Socinios, effrayé des malheurs qu'il avait causés par sa conversion, résolut de ne plus employer la force contre ses sujets. A cette époque, les catholiques perdirent dans le royaume un grand nombre de leurs plus ardents défenseurs.

Cependant Melka-Christos s'affermissait dans le Lasta, et il avait détruit une partie des troupes royales qui avaient voulu ravager les possessions des Agous. Le gouverneur de Damot ne voulut

plus reconnaître l'autorité de Socinios; il leva une armée en faveur de Facilidas, fils de ce souverain, et l'engagea à venir en prendre le commandement; mais ce jeune prince, au lieu de favoriser l'exécution de ses plans, fut envoyé contre lui et le ramena prisonnier à Duncas, où il fut secrètement mis à mort.

Malgré ce succès, Melka était toujours inexpugnable dans ses positions du Lasta. Le Roi résolut de tenter un dernier effort contre ce prince, et, pour tâcher d'affaiblir son parti, il voulut faire quelques concessions aux partisans de l'Église d'Alexandrie; mais le patriarche Alphonse Mendez s'y opposa, et Socinios fut obligé de réduire à trois le nombre des articles de l'édit qu'on allait publier en faveur de la communion nationale.

Alors le Roi s'avança contre le Lasta; mais, tandis qu'il obtenait quelques succès dans ce pays, les Agous vinrent fondre sur le Béghemder et le ravagèrent. Alors l'armée royale fut continuellement harcelée par les montagnards et dut se considérer comme vaincue, malgré ses premiers triomphes. Socinios voulait encore revenir à la charge; mais ses troupes, fatiguées de ces guerres infructueuses, murmurèrent contre la

religion qui les excitait, et Socinios, lassé de vivre sous la tutelle des missionnaires, annonça qu'il rétablirait l'ancienne croyance s'il retournait victorieux de son expédition. Les troupes du Roi partirent de Duncas, et Melka-Christos, au lieu de continuer sa guerre de partisans, se présenta en plate campagne, et, quoiqu'à la tête de 25,000 hommes, il fut complètement défait. Socinios revint à Duncas, et, d'après sa promesse, il rendit libre l'exercice des deux religions; il fit publier sa volonté le 14 juin 1632, et abdiqua le même jour en faveur de son fils Facilidas. Le Roi mourut le 7 septembre suivant, fidèle à la religion catholique.

IV.

SOMMAIRE.

Règne de Facilidas.— Il repousse les Galla. — Il prend des mesures rigoureuses contre les jésuites.—Dispute des moines.— Louis XIV envoie un ambassadeur au roi d'Abyssinie. — Amour d'Iassous pour sa maîtresse. — Oustas favorise les catholiques. — Les missionnaires sont lapidés sous le règne suivant.—Traits de ressemblance entre Bacouffa et Louis XI.— Prédiction d'un moine. — Conspiration étouffée. — Mort de l'évêque d'Abyssinie. — Vexations du Naïb.—Les Galla sont en faveur à la cour. — Caractère de Mikaël. — Déchéance de la monarchie. — Élévation des Ras. — Victoire de Mikaël. — Ses cruautés. — Sa longue résistance. — Sa chute. — Técla - Haimanout meurt dans une retraite.

CHAPITRE IV.

FACILIDAS.

1632 — 1665. Durant le règne de Sociinios, Facilidas, par respect pour la volonté de son père, avait embrassé la religion romaine, quoique son cœur l'entraînât vers l'Église grecque. A peine monté sur le trône, ce prince résolut de chasser

les jésuites de son royaume : il leur ordonna de se retirer provisoirement à Frémona, où ils arrivèrent au commencement de l'année 1633. Ces missionnaires, craignant d'être obligés de quitter l'Abyssinie, se retirèrent auprès du Bahar-Negous Akaï, qui, après leur avoir fait subir toutes sortes de vexations, finit par les vendre au gouverneur de Massaouah : ceux qui s'obstinèrent à rester en Abyssinie ne purent se dérober à la poursuite du Roi, et la mort fut le prix de leur aveugle opiniâtreté.

Presque tous les grands personnages étaient rentrés dans le sein de l'Église d'Alexandrie et le clergé avait recouvré ses anciens droits. Melka-Christos occupait toujours le Lasta : Facilidas, désespérant de le voir renoncer volontairement à ses prétentions, s'avança pour le combattre ; mais la fortune favorisa d'abord son ennemi : il fut plus heureux dans une seconde tentative, et Melka-Christos, défait après s'être vaillamment défendu, mourut les armes à la main.

En 1636, le Roi entra dans Gojam, battit plusieurs tribus d'Agous et força les Galla à repasser le Nil-Bleu : l'année suivante, il dirigea une nouvelle expédition contre les Agous et les vainquit ; mais, en 1638, Facilidas s'étant rendu dans le

Lasta pour réprimer une révolte excitée par Laëca, fils de Melka-Christos, vit son armée qui s'était engagée trop avant cernée de toutes parts et presque entièrement détruite par le froid. Ce prince parvint à regagner sa capitale, où il organisa contre les Changalla une expédition dont les suites lui furent funestes. Quoique vainqueur, Laëca quitta le Lasta et se rendit auprès du Roi, qui lui donna sa fille en mariage, avec de riches propriétés situées dans le Béghemder.

Facilidas, d'un caractère ferme quoique doux, eut le malheur de gouverner dans un temps où la sévérité seule pouvait apaiser les troubles occasionnés par les querelles qui ensanglantèrent le règne de son père. Sa rigueur envers les jésuites fut nécessaire, et l'on ne saurait, sans être injuste, le blâmer d'avoir pris une mesure qui devait ramener un peu de calme dans ce malheureux pays. Facilidas, attaqué d'une maladie de langueur, mourut le 30 septembre 1665, et laissa la couronne à Hannés, l'aîné de ses enfants.

HANNÉS I.

1665 — 1680. Hannés fut un prince d'humeur assez pacifique : il envoya néanmoins des expéditions contre les Changalla et le Lasta. Du-

rant son règne, les Galla craignirent de renouveler leurs agressions, car le royaume délivré de ses guerres civiles avait pris une attitude redoutable. Hannés, presque absorbé par les idées religieuses, mourut le 19 juillet 1680, et désigna son fils Iassous pour lui succéder.

IASSOUS I.

1680 — 1704. Iassous combattit victorieusement les Ouello-Galla qui avaient fait une invasion dans la province d'Ambara.

Les moines abyssiniens qui, pendant le séjour des missionnaires, avaient interrompu leurs anciennes discussions théologiques, les recommencèrent avec un nouvel acharnement. Les moines de Dévra-Libanos furent protégés par le Roi, et leurs ennemis, irrités de cette préférence, soulevèrent le Damot et le pays des Agous; mais l'insurrection fut bientôt apaisée. Iassous dirigea ses armes contre les Changalla, qui habitent les environs du Nil-Bleu, et, malgré les obstacles qu'il rencontra sur sa route, il retourna victorieux à Gondar. Bientôt il fit assembler ses soldats à Ibaba, et leur ordonna de transporter les tentes à Estié: il tomba sur les Agous; ces tribus surprises n'eurent pas le temps de se retirer dans les caver-

nes qui leur servent de refuge, et elles furent obligées de se rendre à discrétion. Les habitants du Damot, effrayés du châtiment qui les attendait, obtinrent leur pardon en payant une forte contribution.

Le royaume jouissait d'une paix profonde, et Iassous voulut en profiter pour diriger une expédition contre les Changalla ; mais, tandis qu'il s'avançait en vainqueur le long du Mareb, il fut obligé de retourner vers le Tigré, dont le gouverneur avait été battu par un parti de ces Nègres : sa présence calma la frayeur qui s'était emparée des habitants de cette province. Depuis longtemps Iassous avait cherché à semer la division parmi les Galla, et, en rentrant à Dunoas, il apprit que ses tentatives n'étaient pas infructueuses.

Pendant que les événements semblaient favoriser ce prince, il fut attaqué d'une maladie qui menaçait de dégénérer en lèpre. Un de ses facteurs fut envoyé en Égypte ; il était chargé d'emmener avec lui un médecin européen qui pût délivrer le Roi de son mal. Un docteur français, nommé Poncet, partit du Caire avec le père Brévedent, dont le dessein secret était d'engager Iassous à entrer en relation avec Louis XIV, qui,

poussé par le père Lachaise, son confesseur, et par madame de Maintenon, avait manifesté l'intention d'envoyer une nouvelle mission religieuse en Abyssinie. Nos deux voyageurs traversèrent la Nubie et pénétrèrent en Éthiopie, par la voie du Sennâr (1698). Brévedent mourut avant d'arriver à Gondar, et Poncet fut assez habile pour guérir le Roi de sa maladie. Le 2 mai 1700, ce médecin quitta la cour et se rendit au Caire par la voie de Djedda.

Sur ces entrefaites, la mort enleva à Iassous sa maîtresse favorite; il la regretta si vivement, que son épouse, craignant de voir la couronne passer sur la tête des enfants de sa rivale, engagea Técla-Haimanout, son fils, à se révolter contre son père. Au moment où ils allaient en venir aux mains, Iassous, attaqué par la fièvre, fut forcé de se retirer dans une île du lac de Tana, où il fut lâchement assassiné.

TÉCLA-HAIMANOUT II.

1704—1706. Técla-Haimanout fut regardé, avec raison, comme l'auteur de la mort de son père. Dans l'intention de détrôner le nouveau roi, un jeune prince, nommé Amda-Sion, se mit à la tête de ceux qui avaient vu avec horreur le

meurtre d'Iassous; mais la fortune se déclara en faveur du parricide.

En 1705, Técla reçut la nouvelle de l'arrivée prochaine de M. du Roule, ambassadeur de Louis XIV. Le roi d'Abyssinie fit partir un de ses facteurs pour aller au devant de lui, et engager le roi du Sennâr à traiter convenablement cet envoyé; mais, pendant que le messager était en chemin, M. du Roule, victime d'une infame trahison, mourut assassiné au moment où il se mettait en route pour Gondar.

Les ennemis de Técla-Haimanout engagèrent ce prince à organiser une de ces chasses que les rois ordonnaient alors au commencement de leur règne; il céda à leurs sollicitations, et fut assassiné par ses frères, secondés des anciens serviteurs de son père. Técla-Haimanout ne porta la couronne que deux ans, et pendant ce temps il eut constamment à lutter contre ceux qui avaient juré de le renverser.

TIPHILIS.

1706—1709. Après la mort de Técla-Haimanout, Tiphilis, son oncle, monta sur le trône. Ce prince fit mettre à mort les meurtriers de son frère et de son neveu; mais un des régicides, qui

était Galla d'origine et se nommait Tigi, parvint à s'échapper : soutenu par plusieurs tribus de sa nation, il ravagea Gojam et nomma roi un prince du sang qui se trouvait dans son camp. Tiphilis s'avança contre le rebelle et le vainquit, mais sa victoire lui coûta ses meilleurs officiers. De retour à Gondar, ce roi fut attaqué d'une maladie qui l'enleva dans la quatrième année de son règne.

OUSTAS.

1709—1714. A la mort de Tiphilis, le peuple attendait avec impatience l'arrivée du nouveau roi que, selon la coutume, les grands devaient ramener de la montagne d'Ouechné; mais Oustas, petit-fils d'Iassous par sa mère, qui avait reçu, avec le titre de ras, les gouvernements du Sémén et du Tigré, persuada aux principaux personnages qui s'étaient rendus coupables du meurtre de Técla-Haimanout et d'Iassous qu'un prince de la famille royale ne manquerait pas de les punir de leur crime, et les décida à lui donner la couronne.

Oustas ordonna une grande chasse contre les Changalla; mais, au moment où il arrivait sur le territoire de ces Nègres, il apprit que ceux qui étaient chargés du soin de gouverner pendant son ab-

sence conspiraient contre lui. Oustas retourna promptement sur ses pas, entra secrètement dans son palais et fit emprisonner les conjurés, après leur avoir fait couper le nez et les oreilles. Mais, dans le courant de 1714, le Roi tomba malade et ses ennemis, profitant de sa faiblesse, couronnèrent David, fils d'Iassous. Oustas vécut encore quelques jours et mourut des suites de sa maladie, sans que le titre d'usurpateur lui attirât la moindre injure. Ce Roi était porté en faveur du catholicisme, et il protégea quelques missionnaires qui pénétrèrent en Abyssinie sous son règne : il se rendait quelquefois auprès d'eux, se confessait et entendait la messe, sans que personne osât murmurer, tant le respect qu'il avait su inspirer à ses sujets était grand et profond.

DAVID IV.

1714—1719. Depuis le règne d'Iassous, l'Abyssinie avait joui d'une assez grande tranquillité. Les Galla, souvent repoussés avec perte, n'osaient plus se montrer : ils avaient dirigé tous leurs efforts contre le royaume d'Adal et les autres pays musulmans, et ces anciens ennemis de l'empire abyssinien furent réduits à un tel état de faiblesse, qu'il leur fut impossible de renou-

veler ces guerres sanglantes qui signalèrent le règne du féroce Géragn.

Durant cette paix si nécessaire à cet Empire chancelant, le peuple et le clergé s'occupèrent de religion : les moines se plaignirent amèrement de ce qu'un prince d'Abyssinie supportait dans son royaume la présence de missionnaires étrangers, dont la funeste influence avait plongé l'État dans de si grands malheurs. David, qui avait ignoré jusque-là l'existence des prêtres protégés par Oustas, les livra à un tribunal qui les condamna sans les entendre, et ils furent lapidés, sur la place de Gondar, par une populace furieuse.

Les disputes incessantes des moines troublèrent encore le règne de ce prince, qui fut empoisonné par ceux contre lesquels il se prononça.

BACOUFFA.

1719—1729. Bacouffa succéda à David, son père. Ce prince, qui s'était enfui sous le règne d'Oustas, avait longtemps vécu parmi les Galla ; il était d'un caractère sombre et soupçonneux, et son séjour parmi les peuplades qui lui avaient donné l'hospitalité l'avait rendu cruel : lors de son avènement au trône, il se trouvait entouré d'une foule de grands personnages qu'il ménagea pen-

dant quelque temps; car l'aristocratie, dont l'orgueil était insupportable, avait acquis sous les règnes précédents une importance redoutable: elle intriguait dans les provinces et organisait des révoltes. Dans le cours de son règne, Bacouffa, qui, par son caractère et sa manière de gouverner, offre de grands traits de ressemblance avec notre fameux Louis XI, finit par se débarrasser de ces hommes dangereux, et le sang ne fut pas épargné. La terreur qu'il inspira était telle, que personne ne voulut occuper la place d'historiographe, qui resta vacante même après sa mort. Si la mission de Louis XI a été si longtemps incomprise des Français, il n'est pas étonnant que les Abyssiniens n'aient pas senti la haute portée de l'œuvre de Bacouffa. Nous regrettons vivement que les chroniques du pays ne fournissent que des documents incomplets sur cette époque intéressante.

Ce Roi avait la manie de se déguiser en marchand pour aller visiter ses provinces incognito. Il ramena de ses courses une épouse et un premier ministre, nommé Ouaragna, qui n'était autre chose qu'un jeune paysan galla. Un jour, un moine lui prédit qu'une personne appelée Oualed-Gorghis, étrangère à sa famille, régnerait sur

l'Abyssinie. Le superstitieux Bacouffa, préoccupé sans cesse par cette prophétie, fit assassiner onze princes et tous les personnages importants qui portaient ce nom. On conspira contre sa vie, et, quoiqu'il eût fait mourir les coupables, le Roi craignait toujours de voir son successeur apparaître : pour le forcer à se montrer, il feignit de tomber malade et ordonna de répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle causa une allégresse générale; mais, au milieu des réjouissances, Bacouffa parut en public, et, comme il aurait eu trop de monde à punir, il annonça qu'il avait formé le projet de régner avec plus de clémence. A dater de ce jour, ses terreurs diminuèrent, et il confia le sujet de ses craintes à sa femme, qui le rassura entièrement en lui apprenant que, dès son enfance, elle portait le nom d'Ouelleta-Gorghis, et que cette prophétie semblait lui promettre la régence si elle était destinée à lui survivre.

Bacouffa mourut après un règne de dix ans; mais on douta de sa mort, et le peuple est persuadé même aujourd'hui que ce prince vit encore.

IASSOUS II.

1729—1753. Iassous monta sur le trône sans

opposition apparente; mais il découvrit bientôt une conspiration tramée contre lui, et les coupables furent sévèrement punis. Les partisans des conjurés ne se laissèrent pas décourager, ils firent soulever le Damot et manifestèrent l'intention d'aller prendre un nouveau roi sur la montagne d'Ouechné. Mais Ouaragna, l'ancien favori de Bacouffa, rétablit le calme, et la garde d'Ouechné fut confiée à un homme sûr.

Cependant les conjurés répandirent la nouvelle de la mort d'Iassous; ils se rendirent à Ouechné pour élire son successeur, et le gardien de la montagne, trompé par ce faux-bruit, leur livra le prince Hézéchias. En même temps, Iassous, attaqué dans son palais, dont plusieurs pavillons furent brûlés, était dans une position désespérée, lorsque Ouaragna s'avança vers la capitale avec une nombreuse armée, et les rebelles, effrayés à cette nouvelle, demandèrent une amnistie à la Reine-Mère, qui la leur accorda dans l'unique but de gagner du temps.

Hézéchias, avant que le traité ne fût conclu, se retira dans Ouagara; mais Ouaragna l'y poursuivit et le força à accepter le combat. Le prince donna dans cette bataille des preuves de valeur; mais il fut vaincu et amené devant Iassous, qui,

après l'avoir condamné à mort, se contenta de l'exiler de nouveau sur la montagne d'où les conspirateurs l'avaient retiré.

Iassous se défit, en 1736, d'un nouveau prétendant, qui eut la maladresse de se faire passer pour Bacouffa, dont le nom seul inspirait la terreur; il apaisa une révolte dans le Béghemder, plus tard il fit une invasion sur le territoire des Changalla, et amena plusieurs de ces Nègres prisonniers; enfin il fondit sur les pasteurs arabes du Sennâr, qui, depuis longtemps, ne payaient plus leurs impôts, et il rentra dans sa capitale avec un immense butin.

Après avoir consacré les premières années de son règne à des guerres d'un intérêt secondaire, Iassous voulut tenter la conquête définitive du Sennâr; les relations commerciales qui existaient déjà entre l'Égypte et l'Abyssinie rendaient la possession de ce royaume très importante; mais le Roi ne fut pas heureux dans cette entreprise, il y perdit plus de la moitié de son armée; heureusement, les richesses qu'il enleva aux Arabes, en revenant sur ses pas, servirent à pallier le mauvais effet de la nouvelle de sa défaite.

Sur ces entrefaites, l'abouna Christodoulos étant mort, les prêtres chargés d'aller au Caire pour

ramener son successeur furent maltraités et volés par le Naïb d'Arkéko. En 1745, le nouvel évêque aborda à Massaouah, et le même Naïb le retint prisonnier dans l'espoir de lui extorquer de l'argent; mais l'abouna parvint à s'échapper et se réfugia dans le monastère de Bissan.

Irrité des vexations du roitelet, Iassous, qui se méfiait de Mikaël, gouverneur du Tigré, marcha en personne vers Adoua pour se rendre à la mer. Mikaël sut le détourner de son entreprise et l'engagea à se diriger contre les habitants du Dankali, qui venaient de ravager le territoire d'Abyssinie. Le Roi dévasta tout le littoral de la mer Rouge et reprit le chemin de Gondar, feignant d'avoir oublié le véritable but de son expédition.

A peine arrivé dans sa capitale, Iassous, mécontent de la conduite de Mikaël, lui ordonna de se rendre à la cour; mais, celui-ci redoutant la vengeance de son maître, refusa d'obéir. Le Roi s'avança pour le combattre, et le gouverneur du Tigré se retira sur la montagne de Samayat. A l'abri de ces redoutables fortifications naturelles, Mikaël fit une vigoureuse résistance, mais il fut obligé de capituler. Il parut en suppliant devant le Roi, qui aurait voulu le mettre à mort, mais qui lui conserva la vie par égard pour ceux qui lui de-

mandèrent la grâce du rebelle. Le Naïb, effrayé de la défaite de son allié secret, envoya au Roi des présents considérables pour lui faire oublier ses torts. Mikaël fut condamné à une détention perpétuelle.

Pendant qu'Iassous était victorieux dans le Tigré, le gouverneur du Béghemder soumettait le royaume de Lasta et amenait avec lui les principaux personnages de ce pays, qui prêtèrent serment de fidélité au Roi. Aïo, à qui ce prince devait la conquête de cette contrée, en reçut le commandement, et Mikaël, qu'on fit sortir de sa prison, fut nommé gouverneur du Tigré. Plus tard, lorsqu'Iassous, pour se venger de la défaite qu'il avait essuyée dans le Sennâr, eut ravagé de nouveau le pays occupé par les tribus arabes, il récompensa les services que lui rendit ce général, en lui confiant le soin de le remplacer à Gondar pendant son absence, et à son retour il mit sous ses ordres les provinces d'Enderta, de Siré et presque tout le pays compris entre la mer Rouge et le Tacazé.

En 1753, Iassous, qui ne pouvait vivre en paix, dirigea plusieurs expéditions contre les Arabes pasteurs de l'Atbara, et contre le pays compris entre cette rivière et le Mareb; mais, au milieu de ses triomphes, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 21 juin 1353.

JOAS I.

1753 — 1764. Malgré la haine que les Galla avaient inspirée aux Abyssiniens par leurs fréquentes agressions, plusieurs individus de cette nation étaient en honneur à la cour de Gondar; sous le règne de David IV, une petite troupe de Galla faisait le service du palais. Ouaragna, Galla d'origine, était devenu le favori de Bacouffa; enfin, Iassous II, qui venait de mourir, avait épousé Ouobit, issue de sang galla. A peine arrivée à la cour, elle fut baptisée, et elle accoucha bientôt d'un fils nommé Joas qui, malgré sa minorité, fut couronné, grâce à l'influence du Ras Oualed-Oul et des principaux gouverneurs. Berham-Magas, femme de Bacouffa, qui avait occupé la régence durant la minorité d'Iassous, remplit les mêmes fonctions auprès de Joas; mais cette reine commit la faute d'accumuler les titres et les honneurs sur les membres de sa famille et s'attira ainsi la haine des principales maisons du royaume.

La nomination récente d'Ouaragna au gouvernement du Damot fut le signal de la révolte de Nana-Gorghis, chef des Agous, qui avait voué une haine implacable à tout ce qui portait le nom

de Galla ; mais les troupes du Roi le vainquirent et exterminèrent sa tribu presque toute entière.

Cependant l'influence des Galla augmentait de jour en jour, et la régente, effrayée, résolut de s'opposer au développement de leur puissance en commençant à leur retirer ses faveurs.

Sur ces entrefaites, Oualed-Oul mourut : Etché, alors gouverneur du Damot, qui savait que la Reine-Mère le destinait à remplacer le Ras qui venait de succomber, quitta sa province pour se rendre à Gondar. Ce général venait de battre les Galla établis à la frontière du Damot, et, après avoir ravagé leur territoire, les avait forcés à demander la paix ; mais, au moment où il passait la revue de ses troupes, il fut tué par un Galla, et les soldats nommèrent à sa place Ouaragna-Fasil, fils d'Ouaragna qui était mort depuis quelque temps. Le parti galla ne put contenir sa joie en apprenant cette nouvelle, et le Roi, circonvenu par ses parents, conserva à Ouaragna-Fasil le titre de gouverneur du Damot.

Les Galla avaient encore à redouter l'influence de Mariam-Baréa, fils de la régente ; ils finirent par lui faire enlever le gouvernement du Béghemder, et Breulli, l'oncle du Roi, fut nommé à sa place. Ce chef voulut aller prendre posses-

sion de sa province; mais il périt dans un combat qu'il eut à soutenir contre Mariam-Baréa, qui avait résolu de ne céder qu'à la force des armes. Joas, qui connaissait la valeur de Mariam-Baréa, avait prévu l'issue de la bataille; il jeta les yeux sur Mikaël comme seul capable de lui résister: il le nomma gouverneur du Sémén pour le rapprocher de Gondar, l'éleva à la dignité de Ras et lui ordonna de marcher contre Mariam-Baréa qui occupait toujours le Béghemder.

Mikaël, dont nous avons déjà parlé et que nous allons mieux faire connaître, était un de ces êtres extraordinaires appelés à renverser violemment l'ordre établi pour le reconstituer sur des bases nouvelles. Ces hommes, constamment préoccupés d'une idée fixe qui fait leur vie, en poursuivent la réalisation avec fermeté, et finissent toujours par arriver à leur but. Mikaël avait résolu d'anéantir la puissance des rois; il voulait réduire les souverains issus de la race de Salomon à une absolue nullité, et, comme les maires du palais qui, aux premiers temps de notre monarchie, sous le règne de nos rois fainéants, avaient su s'emparer des rênes du gouvernement, ce chef allait faire passer le pouvoir politique entre les mains des Ras.

Quoique profondément ambitieux, Mikaël se montrait sous des dehors modestes et poussait très loin l'art de la dissimulation; il accueillait tout le monde avec affabilité et parlait les diverses langues de l'Abyssinie avec une extrême pureté. Les charmes de son esprit et la souplesse de son caractère le rendaient très habile dans les intrigues et les négociations. Il était généreux, mais par calcul : en temps de paix, son armée était soumise à une discipline sévère; mais, en campagne, il livrait au pillage tous les pays qu'il traversait et s'attirait ainsi l'amour et l'estime de ses soldats. Il se plaisait souvent à déployer ses forces pour épouvanter le peuple. Si nous ajoutons que Mikaël était un général plein de bravoure et d'habileté, on concevra sans peine que Joas, faible et inexpérimenté, devait être écrasé par ce Tigréen, qui avait juré de s'élever sur les ruines de la monarchie. Le Roi s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise en le revêtant d'un si grand pouvoir; il se vit bientôt obligé de courber la tête, sans oser contrarier le maître qu'il s'était lui-même imposé.

Mikaël se dirigea vers le Béghemder, et une lutte ne tarda pas à s'engager. Mariam-Baréa enfonça l'aile gauche de l'armée royale; mais, mal-

gré les intrépides efforts des montagnards du Lasta, il perdit la bataille, et, entraîné par ses officiers, il alla chercher un refuge chez les Galla, qui le trahirent et le conduisirent au camp des vainqueurs. Ce général, encore couvert de sang, commençait à inspirer de l'intérêt au Roi; mais Lôubo, oncle maternel de Joas, désirant venger la mort de son frère, emmena Baréa dans sa tente, l'égorgea et envoya ses membres sanglants à la tribu de Breulli. Mikaël parut mécontent de la barbare cruauté des Galla. Oisoro-Esther, femme de Mariam-Baréa, craignant de tomber entre les mains de ces étrangers, se réfugia sous la tente de Mikaël; cette princesse lui offrit sa main, et le vieux Ras, sentant l'importance d'une pareille alliance, épousa la belle veuve, en présence de son armée, sans daigner même en avertir le Roi.

Ouaragna-Fasil, qui avait combattu avec acharnement contre Mariam-Baréa, devint le favori du Roi; Oisoro-Esther ne put lui pardonner la mort de son mari. Le Ras, jaloux de la faveur de ce jeune homme, conçut contre lui une haine violente, et, à la première occasion, il lui enleva le commandement de ses provinces. D'après les conseils du Roi, Ouaragna refusa d'obéir à Mikaël,

qui voulut l'y contraindre par les armes. Joas prit secrètement le parti de son favori; mais le Ras battit l'armée de Fasil, et, à son retour à Gondar, il fit assassiner le Roi pour le punir de la protection qu'il avait accordée à son ennemi.

HANNÉS II.

1769. Mikaël était alors tout-puissant; il aurait pu mettre la couronne sur sa tête sans rencontrer d'opposition; mais, comme Charles-Martel, son but était de régner sans porter le titre de roi : il choisit donc pour successeur de Joas le prince Hannés, âgé de plus de soixante-dix ans. Ce vieillard, bigot et valétudinaire, devait faire en tout la volonté du Ras, et celui-ci, pour l'attacher plus sûrement à son parti, lui sacrifia sa petite fille Ouelléta-Sellassé, qui, par sa jeunesse et sa beauté, semblait mériter mieux que ce roi. Ce mariage, qui consacrait l'union des deux êtres les plus antipathiques, ne put être consommé, et le vieux Hannés ne fut époux que de nom.

Cependant Ouaragna-Fasil, quoique vaincu, n'était pas encore soumis. Mikaël, qui s'apprêtait à marcher contre lui, engagea le Roi à le suivre; mais il ne voulut jamais y consentir, et, comme le Ras craignait l'influence des partisans de Fasil

s'il laissait le prince seul à Gondar, il le fit empoisonner.

TÉCLA-HAIMANOUT III.

1769. Mikaël, contrarié dans ses plans par la résistance inerte de l'impuissant Hannés, voulut essayer d'un jeune homme qui, par sa malléabilité, devait être plus propre à servir ses desseins, et il donna la couronne au fils du Roi qu'il venait de faire mourir. Técla-Haimanout, c'est ainsi qu'il s'appelait, était à peine âgé de quinze ans, et il joignait à la beauté du corps l'élévation de l'esprit. Mikaël, suivi du jeune Roi, alla chercher l'armée des rebelles. Les soldats d'Ouaragna-Fasil ne purent soutenir le choc des Tigréens, plusieurs Galla tombèrent au pouvoir du Ras, qui les fit impitoyablement massacrer pour venger la mort de Mariam-Baréa. Ouchéka, cousin de Loubo, fut écorché vivant, et sa peau, remplie de paille, fut portée devant Mikaël, qui avait lui-même ordonné ce barbare supplice. Gucho et Pooussen, tous deux amis d'Ouchéka, avaient demandé sa grâce; mais le Ras l'avait refusée, et il avait même maltraité ces deux généraux, parce qu'ils s'étaient intéressés pour son ennemi.

Mikaël rentra triomphant à Gondar; mais, à

peine arrivé dans cette capitale, il apprit qu'Ouaragna, profitant de la retraite des troupes, avait repris l'offensive et battu les partisans du Roi. Le Ras, accoutumé à attaquer brusquement ses ennemis, donna ordre à Gucho et à Pooussen d'aller lever des troupes dans leurs provinces et de venir le joindre à Gojam; mais ces deux généraux n'avaient pas oublié les mauvais traitements de leur chef, et, au lieu de se trouver au rendez-vous, ils firent une alliance avec Ouaragna et résolurent de résister ensemble à Mikaël. Celui-ci, effrayé des projets de ses ennemis, repassa le Nil avec la plus grande confusion : le lit de ce fleuve avait été gonflé par les pluies qui tombaient depuis quelques jours : Oualed-Iassous, ancien général d'Ouchéka, devait venir attaquer le Ras au moment où son armée serait divisée sur les deux bords du Nil; mais il arriva trop tard, car toutes les troupes du Roi se trouvaient déjà réunies sur la rive opposée.

Lorsque Gucho et Pooussen eurent appris que l'armée royale avait passé le fleuve sans être inquiétée, ils résolurent de retirer leur appui à Ouaragna; celui-ci, irrité de tous ces contre-temps, s'avança vers le camp du Ras avec l'intention de reconnaître le véritable état de ses forces, et re-

fusa le combat que Mikaël lui offrit. L'armée du Roi marchait toujours vers Gondar : chemin faisant, elle fut rejointe par deux cavaliers qui vinrent offrir au Roi la soumission d'Ouaragna : ils annoncèrent aussi que leur général était prêt à marcher contre Gucho et Pooussen après l'époque des pluies. Mikaël, qui n'osait ajouter foi à cette détermination soudaine, accepta néanmoins les propositions d'Ouaragna et lui donna à commander Damot, Gojam et le pays des Agous. A cette nouvelle, Gucho et Pooussen, redoutant la vengeance de celui qu'ils avaient lâchement abandonné, dépêchèrent à leur tour un messager vers le Ras pour s'excuser de leur manque de parole et protester de leur bonne volonté et de leur entier dévouement aux intérêts du Roi; mais leur ambassadeur ne put pas même obtenir une audience de Técla-Haimanout, et il fut renvoyé après avoir été fort mal reçu par Mikaël.

Cependant une ligue formidable se formait contre le Roi. Le Damot et Gojam ne voulurent point reconnaître Ouaragna pour gouverneur. Le Bélessa, l'Ambara, le Lasta et Béghemder étaient dévoués à Gucho et à Pooussen. L'Ouagara, qui avait été ravagé par Mikaël, se déclara contre lui, et le Ras, menacé de toutes parts, résolut de se

rendre dans le Tigré, son pays natal, où il pourrait, à travers ses montagnes qui lui étaient si bien connues, braver tous ses ennemis. Alors, trompant les révoltés par d'habiles manœuvres, il parvint à passer le Tacazé, et il arriva dans le Siré au moment où, dupes de ses stratagèmes, Gucho et Pooussen l'attendaient du côté de Bélessa.

Lorsque ces deux généraux apprirent que Mikaël était arrivé dans le Tigré, ils se rendirent à Gondar et engagèrent la régente à s'emparer du pouvoir; mais celle-ci, qui craignait le vieux Ras et Ouaragna-Fasil, ne voulut pas y consentir. Cependant la Reine se décida plus tard à faire élire un nouveau souverain, et le choix tomba sur Oualed-Gorghis, fils d'Iassous II, auquel on donna le nom de Socinios II.

Sanouda, fils d'Oualed-Oul, et par conséquent neveu de la régente, fut élevé à la dignité de Ras; mais celui-ci, partisan de Mikaël, était resté à la cour pour surveiller les démarches des rebelles et pour tâcher de faire couronner un prince incapable et sans réputation, dans le cas où l'on voudrait donner un successeur à Técla-Haimanout. Sanouda avait parfaitement secondé les plans de Mikaël en contribuant à la nomination

de Socinios. D'un autre côté, le Ras avait fait un traité secret avec Fasil qui devait empêcher qu'il y eût un rapprochement entre la régente et les rebelles. Ce dernier se rendit aussi à Gondar et feignit d'embrasser le parti du nouveau roi, qui le nomma Ras à la place de Sanouda. A peine investi de ces nouvelles fonctions, il confia les places les plus importantes aux ennemis de Socinios, qui refusa d'approuver les mesures de Fasil, et celui-ci, qui avait prévu tout ce qui arrivait, s'applaudissait intérieurement de la confusion qu'il venait de semer dans l'administration du royaume.

Socinios, désespérant d'attirer Ouaragna dans son parti, appela Pooussen à Gondar, pour l'opposer au nouveau Ras. A cette nouvelle, Fasil sortit de la capitale et fit un appel à tous les fidèles serviteurs de Técla-Haïmanout. En même temps, Mikaël s'avançait à la tête d'une armée nombreuse, et, ne pouvant prendre la route du Séménd dont le gouverneur s'était révolté contre lui, il remonta le Tacazé jusqu'au Lasta, et passant par Béghemder, il arriva à Gondar, qui était plongé dans une affreuse consternation. La régente et Socinios s'étaient enfuis, et Ouaragna, qui ne comptait pas trop sur la bonne foi de Mikaël, se

retira à Gojam, où il attendait, disait-il, un renfort de Galla. Plusieurs partisans de Socinios furent pris, et le vieux Ras les fit condamner à mort. D'autres eurent les yeux crevés et furent exposés à un soleil ardent; on priva leurs cadavres de sépulture, et l'odeur qu'ils exhalèrent rendit pendant quelque temps le séjour de la ville insupportable.

Gucho et Pooussen ne négligèrent rien pour augmenter le nombre de leurs partisans : ils avaient réuni les troupes de Gojam, du Béghemder, d'Ambara, du Maïcha, du Fokara, et quelques tribus du Lasta. Lorsque les pluies eurent élevé le niveau du Tacazé, ils s'avancèrent vers Gondar et ravagèrent les campagnes pour engager Mikaël à sortir de la capitale; mais le Ras voulut encore garder ses positions, qu'il n'abandonna que lorsqu'il fut décidé à entrer en campagne.

Les deux armées étaient fortes chacune de 40,000 hommes : si Mikaël avait su vaincre la méfiance d'Ouaragna-Fasil et l'attirer vers lui avec les troupes dont il pouvait disposer, il aurait nécessairement fait pencher la balance en sa faveur, et l'hésitation de ce chef fut cause de la ruine de Mikaël.

Les adversaires ne tardèrent pas à se trouver en présence : la lutte s'engagea à Sébraxos, et quoique la bataille n'eût pas été décisive, elle fut avantageuse aux partisans du Roi, surtout par les divisions qu'elle occasionna parmi les confédérés, qui s'accusaient réciproquement de l'échec qu'ils venaient d'éprouver. Le lendemain, ceux-ci, craignant de ne pouvoir résister, offrirent au Roi leur soumission, à condition que Mikaël se retirerait dans le Tigré; mais le Ras était trop puissant pour que Técla-Haïmanout pût signer un semblable traité de paix.

Mikaël présenta de nouveau le combat à ses ennemis; mais un orage violent sépara les deux armées. Une troisième rencontre eut lieu, et les confédérés, quoique fort maltraités, ne se considérèrent pas comme vaincus et conservèrent leurs positions : ils reçurent de nouveaux renforts, et empêchèrent l'armée royale de communiquer avec Gondar. Le camp du Ras se ressentit bientôt des terribles effets de la disette; les troupes du Roi, affaiblies par leurs pertes successives et fatiguées de combattre pour Mikaël, qui était le seul obstacle à la paix, commencèrent à se débander, et le Ras, menacé de se voir abandonné, fut forcé, malgré sa fierté, de rétrograder

jusqu'à Gondar, avec l'intention secrète de se retirer dans le Tigré; mais ses ennemis, qui se doutèrent de son dessein, le suivirent de près et le bloquèrent dans la capitale.

Le Ras, ainsi investi, perdit un grand nombre de ses partisans et dut renoncer à toute tentative de résistance. Ses troupes furent désarmées et renvoyées dans le Tigré, au milieu des cris de malédiction de la populace. Mikaël fut sensible à cet outrage; mais il demeura calme, et, comme si l'on eût encore redouté son influence, personne ne chercha à le tourmenter, quoique l'on mît à mort les meurtriers de Joas qu'il avait lui-même fait assassiner. Gucho fut nommé Ras. Socinios, qui avait été pris par Pooussen, fut condamné à la peine capitale, et la régente, qui s'était enfuie, se rendit à Gondàr, où elle fut suivie par Ouaragna-Fasil, qui vint faire sa soumission.

Cependant Gucho, abusant de son autorité, insulta cruellement la Reine-Mère, et la priva des revenus considérables d'une province soumise à son commandement; il traita le Roi lui-même avec mépris, et lorsque les gouverneurs des pays environnants venaient porter leurs tributs à Gondar, Gucho s'en emparait sans daigner même

consulter le prince, habitué à céder à ses tyranniques volontés; mais Técla-Haimanout, poussé par quelques uns de ses courtisans, résolut de le faire arrêter : Gucho, qui en fut informé, partit de Gondar, sous prétexte d'aller visiter une église voisine; le Roi le fit poursuivre, mais les soldats envoyés sur ses traces ne purent le ramener, et les plus opiniâtres perdirent la vie. Le Ras, craignant pour sa liberté, s'éloigna rapidement de la capitale, mais il fut pris par un chef de district, qui le ramena à Gondar, où il fut enfermé dans une prison. Bruce, qui se trouvait alors dans cette ville, nous apprend que Gucho n'obtint les regrets de personne.

Pendant quelque temps, le Roi, délivré de la tutelle des Ras, espéra recouvrer une entière indépendance; mais Pooussen, dont l'influence devenait redoutable, parvint à le détrôner et lui laissa la liberté de se retirer à Oualdubba, où il mourut dans la retraite la plus absolue.

V.

SOMMAIRE.

Dernière victoire de Mikaël. — Sa mort. — Iassous meurt de la petite-vérole. — Son successeur est tué d'un coup de lance dans un combat. — Les Galla sont animés par l'espoir de conquérir l'Abyssinie. — Salomon II se retire à Axoum. — Progrès des Galla. Influence du ras Goxa. — Portrait d'Ouelléta-Sellassé, gouverneur du Tigré. Il est sauvé d'un danger par un Anglais. — Raison qui entraîne les Galla vers l'Abyssinie. — Ils sont repoussés par Sellassé. — Voyage de M. Salt dans le Tigré. — Péarce. Ravages de la petite-vérole. — Mort d'Ouelléta-Sellassé. — Guerre civile. — Mort de Goxa. — Tyrannie de Marié. — Il ruine la province de Gojam. — Oubi. — Sabagadis. — Mort de Marié. — Mort de Sabagadis. — Extrait du Journal de M. Gobat. — Régence de Ménén. — Oubi se ligue avec le Ras pour repousser Aligas-Farès. — Oubi s'empare du Tigré. — Son ambition. — Considérations générales. — Portrait d'Aligas-Farès.

CHAPITRE V.

SALOMON I.

De 1777 à 1779, Pooussen n'osa pas s'emparer de la couronne, et il éleva au pouvoir suprême Ato-Salomon, issu de l'ancienne famille royale. Mikaël, retiré dans le Tigré, vécut, pendant quelque temps, comme un simple particulier;

il avait un parti très puissant dans cette contrée, et, lorsqu'il voulut reconquérir le pouvoir, il ne lui fut pas difficile de renverser Kéfla-Iassous, qui, après la disgrace du vieux Ras, avait obtenu le commandement de cette province. Il tomba entre les mains de son adversaire, qui lui imposa une forte amende : il lui fit ensuite crever les yeux ; on lui coupa les pieds et les mains, et il fut exposé à un soleil ardent jusqu'au moment de sa mort.

Salomon n'aurait pas été fâché de voir Mikaël reprendre son ancienne autorité, dans l'espoir d'être délivré de toute tutelle à la mort du Tigréen, qui était arrivé à une extrême vieillesse; mais le Roi mourut lui-même dans la deuxième année de son règne.

TÉCLA-GORGHIS.

1779 — 1783. Técla-Gorghis, fils de Hannés II et, par conséquent, frère de Técla-Haïmanout II, fut élevé sur le trône par le parti de Pooussen, représenté alors par Adam-Coumfou et par Ras-Aïto, gouverneur de Gojam et du Damot. Après un règne de cinq ans, il fut détrôné; il erra dans les diverses provinces de son royaume et se retira à Oualdubba, où son frère

avait passé les dernières années de sa vie. Ce fut sous ce prince, en 1780, que mourut le vieux Mikaël, qui laissa le gouvernement de sa province à son fils Oualed-Samuel.

IASSOUS III.

1783—1786. Técla-Gorghis eut pour successeur Iassous III, qui dut son élévation au Ras-Aïto; mais, après un règne de quatre ans, il mourut à Gondar, de la petite-vérole.

BÉDA-MARIAM II.

1786 — 1787. Le Ras-Aïto venait de faire alliance avec Ouelléta-Gabriel, gouverneur du Tigré; ils devaient réunir leurs forces pour aller combattre les Ejjous-Galla, qui empiétaient tous les jours sur l'Abyssinie et menaçaient d'envahir le Béghemder. Les deux alliés, après avoir donné la couronne à Béda-Mariam, prince de la famille royale, résolurent d'attaquer le gouverneur du Béghemder : ils marchèrent contre lui, on livra bataille et le nouveau Roi fut mortellement blessé d'un coup de lance. Sa mort ne fit aucune sensation : le peuple ne vénérait plus ses souverains.

HAIMANOUT.

1787—1788. Haïmanout succéda à Béda-Mariam : il fut soutenu par les troupes de Gojam et du Tigré ; mais Ras-Ali, gouverneur du Béghemder, ayant formé une alliance avec la tribu des Ejjous-Galla, s'avança vers Gondar et détrôna Haïmanout, qui parvint à s'échapper et se réfugia dans le Sémén, auprès de Ras-Gabriel, gouverneur de cette province.

ISKIAS.

1788—1793. Ras-Ali était alors maître de la plus grande partie du pays d'Amhara, et le gouverneur du Tigré n'était guère disposé à lui faire opposition. Ali profitant de sa puissance éleva sur le trône Iskias, fils d'Iassous III, qui était entièrement dévoué à ses intérêts. En 1791, Ouelléta-Sellassé, qui commandait dans le Tigré, s'efforçait de pacifier ses sujets, qui s'étaient révoltés vers les frontières du Dankali. Pendant qu'il était occupé à guerroyer dans cette partie de ses États, les habitants d'Adet et de Siré se soulevèrent ; mais, grâce à l'activité de ce chef, le calme fut bientôt rétabli. Iskias régna six ans ; et il fut détrôné par le parti du Tigré, véri-

table représentant de la nationalité abyssinienne ouvertement opposée aux ras d'Amhara qui, soutenus par les Galla, nourissaient l'espérance de s'emparer entièrement du pays chrétien.

SALOMON II.

1793—1795. Le gouverneur de Gojam nommé Merrid chercha à s'opposer de toutes ses forces à l'invasion que projetaient les Galla; il se ligua avec le gouverneur du Tigré, Ouelléta-Sellassé, qui rassembla une armée nombreuse, passa le Tacazé et arriva dans le Sémén soumis à Ras-Gabriel, qui était dans ses intérêts : de là il fondit sur le Béghemder et l'Oualkaït qu'il ravagea complètement, et, après avoir fait un traité d'alliance avec le gouverneur du Sémén, il reprit le chemin de sa province avec son armée enrichie des dépouilles des vaincus. Ouelléta et Merrid donnèrent la couronne à Salomon, fils unique de Técla-Haïmanout II; mais, après un règne de deux ans, ce prince, obligé d'abandonner Gondar, vint chercher un refuge auprès d'Ouelléta-Sellassé et se retira dans la ville sacrée d'Axoum, où il vivait encore lors du second voyage de M. Salt en Abyssinie.

JOUNIOS.

1795 — 1796. Isérat, gouverneur du Béghemder, soutenu par les Galla, donna la couronne à un prince du sang royal, nommé Jounios ; mais à peine avait-il régné trois mois, qu'il fut détrôné par Goxa, chef des tribus des Ejjous, qui, s'avançant du sud vers le nord, empiétaient tous les jours sur le territoire des peuplades chrétiennes. Ils avaient établi leur camp entre les provinces d'Angot, d'Amhara et du Béghemder, où ils se sont maintenus jusqu'à ce jour.

Pendant ce temps, Ouelléta-Sellassé, qui avait eu un différend avec le Ras-Gabriel, fit une irruption dans le Séinén. Son ennemi se réfugia sur un pic escarpé et résista longtemps au Tigréen; mais, sur le point d'être forcé dans sa retraite, il l'abandonna et il fut obligé d'accepter les conditions qu'Ouelléta-Sellassé voulut lui imposer.

ADIMO.

1796 — 1798. Goxa avait acquis une grande puissance; il plaça la couronne sur la tête d'Adimo sans rencontrer d'obstacle. Jounios s'échappa de Gondar et se retira heureusement dans

le pays montagneux du Lasta. Son successeur mourut après un règne de deux ans.

GOUALOU.

1798—1816. Goxa disposa de nouveau du trône à sa volonté, et il y fit monter l'impuissant Goualou, qui le laissa gouverner paisiblement durant l'espace de dix-sept ans. Quelques personnes prétendent que Goxa, d'accord avec Ouelléta-Sellassé, avait maintenu Goualou sur le trône pour éviter les querelles engendrées par les changements de souverain.

Ouelléta-Sellassé, de simple choum d'Enderta, était devenu gouverneur de toutes les provinces situées à l'orient du Tacazé; il avait une puissance aussi grande que celle de Mikaël avant sa chute. M. Salt, qui a connu particulièrement ce chef pendant son séjour en Abyssinie, et qui va nous fournir quelques renseignements positifs sur l'histoire de cette époque, s'est assez longuement étendu sur la vie de ce Ras; voici le portrait qu'il nous en a laissé : « Il paraît, » dit le voyageur anglais, « par le tableau que j'ai tracé des affaires » du Tigré, qu'à mon premier voyage j'avais » conçu une fausse idée du caractère du Ras, » que je croyais alors devoir son élévation plus

» à son adresse qu'à son esprit[1]. Je me trompais,
» sans doute ; car Ouelléta-Sellassé ne se dis-
» tingue pas moins par son intrépidité que par la
» politique habile avec laquelle il a constamment
» régi le pays soumis à son gouvernement : il a
» livré avec succès plus de quarante batailles,
» dans lesquelles le seul reproche qu'il y eût à
» lui faire était de pousser trop loin le mépris
» de la vie [2]. »

L'impression laissée par Mikaël sur l'esprit de ses sujets avait été profonde, et ses descendants avaient un parti puissant prêt à les aider de tout son pouvoir.

En 1807, une révolte se manifesta dans le Tigré; elle était conduite par Iskias, fils de Mikaël. Tous les chefs qui avaient trempé dans la conspiration se réunirent à Adoua avec leurs troupes. Cependant les provinces les plus belliqueuses se déclarèrent pour Ouelléta-Sellassé[3], et les rebelles, épouvantés à cette nouvelle, s'enfuirent, sans oser attendre ce gouverneur. Pendant que

[1] *Voyez* la traduction française des *Voyages de lord Valentia*, tom. IV, page 95. (Note du traducteur.)

[2] *Voyez*, pour de plus amples détails, le second voyage de M. Salt en Abyssinie.

[3] C'étaient celles de Temben, Enderta, Giralta, Agami, Haramat, Ouombourta, Désa, Ouogérat, Salaoua, Bora et Avergale.

les deux partis parlementaient, les partisans des révoltés parvinrent à mettre le feu à la demeure du Ras, qui aurait peut-être péri sans le dévouement de M. Péarce, domestique anglais, que M. Salt avait laissé auprès d'Ouelléta-Sellassé, lors de son premier voyage. Le Ras fut sauvé, et plusieurs conjurés formèrent alors le projet de l'assassiner; mais il fut prévenu à temps et se saisit des conspirateurs, qui furent privés de leurs commandements ou emprisonnés; la rébellion s'apaisa, et cette lutte, qui s'annonçait menaçante et terrible, ne coûta la vie qu'à un très petit nombre de personnes.

A peine délivré de ce danger, Ouelléta fut attaqué d'un autre côté. Les Galla situés au sud du Tigré méditaient une expédition contre ses États, et leurs chefs, qui réunissaient sous leurs ordres un grand nombre de tribus, voulaient tenter de s'emparer de l'Abyssinie tout entière. On n'a pas encore fait connaître la cause qui poussait les Galla vers le territoire des chrétiens : deux puissants motifs ont contribué à les répandre en Abyssinie : les tribus nouvellement assises sur les possessions méridionales de cette contrée étaient pressées par les peuplades établies dans les lieux malsains de l'ancien royaume d'Adal, et

qui voulaient à tout prix s'emparer des hautes régions dont la fécondité et le climat les séduisaient. A cette cause venait se joindre le désir qu'éprouvaient les Galla convertis au mahométisme de conquérir le pays chrétien pour y établir leurs croyances ; et les projets conçus par les anciens rois d'Adal, soutenus par les musulmans d'Égypte et d'Arabie, furent alors sur le point d'être exécutés ; et ces tribus qui, après avoir détruit l'ancienne puissance des peuples d'Adal, ont hérité de leur foi et de leur haine pour tout ce qui porte le nom de chrétien parviendront peut-être un jour à réaliser leurs espérances de conquête.

Les ras qui commandaient à l'occident du Tacazé étaient originaires de ces tribus, et quoique chrétiens dans la pratique, leurs intérêts étaient liés à ceux de leurs compatriotes. Ainsi les Galla, se croyant sûrs du succès de ce côté, avaient résolu de se porter en masse sur le Tigré. Vers la fin de l'année 1807, Goji, leur chef, se mit en marche : il s'empara d'abord de quelques provinces du Lasta, et s'avança directement vers l'Enderta. « Goji, » dit M. Salt, « passait pour le » plus grand guerrier de son temps ; il avait, » sur le champ de bataille, toute l'habileté qui

» avait rendu fameux le ras Mikaël, et il le » surpassait même en férocité. »

Cependant, quoique son armée se composât de quarante mille hommes et qu'Ouelléta-Sellassé n'en eût que trente mille à lui opposer, le chef galla fut vaincu. Les troupes abyssiniennes s'avancèrent à sa rencontre; mais, à la nouvelle de leur approche, Goji rentra dans le Lasta avec l'intention d'attirer l'ennemi dans une belle plaine où il pourrait déployer sa cavalerie avec avantage. Après plusieurs escarmouches, il y eut un engagement général, et la victoire se déclara pour les Tigréens : les Galla prirent la fuite, et Ouelléta-Sellassé les poursuivit jusque sur leur propre territoire. Effrayé des conséquences de cette invasion, Goji demanda la paix, que son ennemi lui accorda à condition qu'il ne tenterait plus d'entrer dans le Tigré. Liban, chef puissant de l'une de ces tribus établies à l'ouest des possessions de Goji, se rendit garant du traité.

Ouelléta-Sellassé se retira à Antalo, où il faisait ordinairement sa résidence. En 1809, Sabagadis, qui, depuis, a régné sur tout le Tigré, refusa de reconnaître l'autorité du Ras, qui marcha contre lui; mais il ne put jamais parvenir à le débusquer de ses positions inaccessibles. Il laissa

sur les lieux une armée suffisante pour empêcher la rébellion de s'étendre, et il se porta vers les confins du Samhar, où plusieurs districts refusaient de payer les impôts; il fit une incursion dans Agguéla, et, passant par Séraoué, il s'avança jusqu'aux frontières de Hamacèn; il établit son camp sur les rives du Mareb, et de là revint à Adoua au commencement des pluies. Ce fut vers cette époque que M. Salt arriva chez Ouelléta-Sellassé avec une mission du gouvernement britannique: ce voyageur devait chercher à établir des relations entre l'Angleterre et l'Abyssinie; mais il ne put pénétrer jusqu'à Gondar, et il remit au Ras les présents destinés au roi d'Abyssinie : il retourna dans son pays, avec une lettre de Sellassé pour son souverain; mais les négociations entamées par les Anglais n'ont pas eu de suites [1].

Lorsque M. Salt partit pour l'Angleterre, il laissa en Abyssinie son domestique Péarce, dont nous avons déjà parlé. Celui-ci, d'après la recommandation de son maître [2], a tenu un jour-

[1] *Voyez* la relation que M. Salt a donnée de sa mission. 2 vol. in-8, traduction de M. Henri. Paris, 1816.

[2] Péarce naquit le 14 février 1779, à East-Acton, dans le Middlesex. Sa répugnance pour l'étude engagea son père à le mettre en apprentissage à Londres, chez un charpentier; mais il s'échappa bientôt et s'embarqua à bord d'un bâtiment en qualité de novice. A son retour de Saint-Pétersbourg, son père le plaça chez un

nal exact de ce qui s'est passé dans cette contrée jusqu'en 1819. Sa relation a été imprimée en anglais[1], et un extrait a été traduit en français et consigné dans les *Nouvelles annales des voyages*[2].

Malgré la défaite récente de Goji, les Galla nourrissaient toujours l'espérance de s'emparer du nord de l'Abyssinie. Ras-Goxa, qui commandait à l'ouest du Tacazé, aida ses compatriotes de tout son pouvoir, mais leur nouvelle invasion fut encore repoussée par Ouelléta-Sellassé. Aux ravages de la guerre vinrent se joindre ceux de la petite-vérole, qui fit un grand nombre de victimes dans le Tigré, vers la fin de l'an-

marchand de cuirs, et il ne tarda pas à s'embarquer de nouveau sur une corvette qui allait croiser sur les mers du Nord. Le bâtiment fut pris par les Français, et Péarce, prisonnier de guerre, fut envoyé à Quimper, d'où il parvint encore à s'échapper. Il passa dans la Chine, et voulut aller offrir ses services aux Indiens : il vint à Bombay, à Madras et au cap de Bonne-Espérance, où il fit naufrage ; il parcourut ensuite les mers d'Amérique, arriva à Moka avec l'*Antilope*, d'où il s'enfuit pour se faire musulman ; il rentra de nouveau sur ce bâtiment, grâce à la bonté de lord Valentia, et se rendit en Abyssinie ; il prit une part active à toutes les guerres de ce pays, et repartit avec sa femme en 1818. Il mourut en 1820, à Alexandrie, au moment où il allait revenir en Angleterre avec une mission de M. Salt, son protecteur.

[1] The life and adventures of Nathaniel Pearce : written by hymself during a residence in Abyssinia from the year 1810 to 1819. Together wish M. Coffin's account of his visit to Gondar. Edited by J.-F. Hales. esq. 2 vol. in-8. — London, 1831.

[2] Voyez les *Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences géographiques*, publiées par MM. Eyriès, de Larenaudière et Klaproth, tom. 1er, de l'année 1832, pag. 157 et suiv. — 331 et suiv.

née 1811 : elle continua à sévir avec la même force jusqu'en 1812. Oisoro-Mantaub, femme du vieux Ras [1], mourut des suites de cette maladie, le 16 février 1812. Dans le cours de cette année, une troupe de Galla qui avaient l'intention de piller la caravane du sel fut mise en déroute par les troupes du Tigré. Le roi Goualou mourut bientôt après cet évènement.

JOAS II.

1816—1820. Goualou, sentant sa fin approcher, choisit un prince nommé Joas pour successeur. Au commencement de 1814, Ouelléta-Sellassé, fatigué des agressions réitérées des Galla qui tenaient continuellement le pays en alarme, dirigea une expédition contre Goxa, qui était lié d'intérêt avec eux. Son armée arriva victorieuse devant Gondar, et il retourna dans le Tigré, faisant preuve, sur son passage, d'une modération et d'une douceur peu communes aux chefs abyssiniens.

Ouelléta-Sellassé finit sa carrière au mois de mai de l'année 1816 : à sa mort, une foule de chefs de province aspirèrent à le remplacer, et la guerre civile désola tout le Tigré. Enfin Sabagadis, que

[1] A cette époque, Ouelléta-Sellassé avait environ 70 ans.

nous avons vu se révolter contre l'autorité du vieux Ras, se fit reconnaître pour son successeur.

Après un règne de quatre ans, Joas fut détrôné par Heila-Mariam.

BÉDA-MARIAM II.

1818. Heila-Mariam était fils de Ras-Gabriel, qui commandait avant lui dans le Sémén. A l'abri des formidables positions de son pays, Heila jouissait d'une certaine indépendance, et il avait même joint l'Oualkaït aux possessions que son père lui avait laissées; il se crut assez fort pour mettre Béda-Mariam sur le trône, mais il ne put l'y maintenir que pendant quelques jours.

GUIGAR.

1818—1830. Goxa éleva sur le trône le prince Guigar, et ce fut un des derniers actes importants de sa vie; il mourut bientôt après et laissa le commandement de ses provinces et son titre à son fils Iman, que sa douceur et sa bonté rendirent cher au peuple. Malheureusement, il mourut bientôt après son avènement au pouvoir, et fut remplacé par Ras-Marié, son frère, célèbre en Abyssinie par ses cruautés et sa tyrannie.

Marié résidait à Dévra-Tabour : peu soucieux de s'attirer l'amour de son peuple, il ne chercha qu'à s'attacher l'armée, afin de pouvoir gouverner ses sujets en despote. Les paysans étaient dépouillés de leur bien, sans pouvoir obtenir justice, et, dans leurs propres foyers, les troupes agissaient comme en pays conquis. C'est Marié qui a ruiné Gojam, l'une des plus belles provinces de l'Abyssinie.

Pendant que ce chef exerçait son affreux despotisme, Oubi, fils de Heila-Mariam, succéda à son père dans le commandement du Sémén, au détriment de son frère aîné, qui était absent lors de la mort de Heila. Celui-ci chercha dans la suite à renverser Oubi, qui, pour le forcer à l'inaction, lui fit crever les deux yeux. Pendant ce temps, Sabagadis régnait sur le Tigré, et, protégée par ce chef puissant, cette vaste province travailla ardemment à se relever de ses désastres. Marié, Oubi et Sabagadis gouvernaient à eux trois l'Abyssinie tout entière.

Sabagadis se montrait le digne successeur d'Ouelléta-Sellassé; il joignait à l'intrépidité du soldat la sagacité d'un homme d'État, et il comprenait mieux qu'aucun de ses prédécesseurs tous

les avantages que l'Abyssinie pourrait retirer d'une alliance avec les Européens : il avait formé le projet d'entrer en relation avec eux ; mais il sentait aussi que son pays ne jouirait de quelque importance que lorsqu'on aurait reconstitué son ancienne unité. Pour arriver à ce but, il fallait d'abord anéantir la puissance galla, représentée par Marié, et il se ligua dans cette intention avec Oubi, déjà connu par sa valeur. Sabagadis donna sa fille en mariage au jeune gouverneur, dont il épousa lui-même la sœur.

En 1830, Oubi déclara la guerre à Marié : Sabagadis devait envoyer des troupes au secours de son gendre, et Marié, qui en fut informé, manda un homme de confiance vers Sabagadis pour lui demander la paix, qui fut refusée. Alors il tomba sur l'armée d'Oubi, sans donner aux troupes de Sabagadis le temps de la rejoindre : le gouverneur du Sémén fut vaincu, et, voyant son pays dévasté, il demanda la paix à son tour et l'obtint. Oubi accusa son beau-père de sa défaite, et, pour se venger, il résolut de se liguer avec Marié et de déclarer la guerre au Tigré.

Sabagadis, informé de ce qui se passait, se disposa à marcher contre ses ennemis, et il partit d'Adoua dans le mois d'octobre 1830.

Les deux armées se rencontrèrent sur les rives du Tacazé. Oubi avait réellement amené ses troupes au secours de Marié, et il commandait l'avant-garde. Le 13 janvier 1831, les soldats de Marié passèrent le Tacazé ; le 14, la bataille s'engagea, les Tigréens furent vaincus et mis en fuite. Marié ne jouit pas de son triomphe, car il perdit la vie dans le combat. Sabagadis fut fait prisonnier.

Mais laissons raconter la suite de cette histoire à M. Gobat, qui a vécu dans l'intimité de Sabagadis et qui, à cette époque, se trouvait en Abyssinie : « Le 18 janvier, » dit ce missionnaire, « quand je me levai, je fus tout surpris de voir tous les chefs tristes et quelques soldats continuer la route de la veille [1]. Un moment après, Walda-Mikaël me fit appeler en secret et me dit qu'il était arrivé un messager pendant la nuit qui lui avait apporté une affligeante nouvelle, mais que je ne devais pas paraître triste, de peur de causer des soupçons : c'est que son père (Sabagadis) était mort. Je pus à peine m'empêcher de pleurer toute la journée. Pauvre Sabagadis ! il fut fait prisonnier le 14, et le 15 on lui coupa la tête. Avant de le faire mourir, les Galla lui permirent

[1] M. Gobat était alors éloigné du théâtre de la guerre.

de parler à un de ses officiers, prisonnier comme lui, mais qui devait être renvoyé. Il fit son testament et ordonna, entre autres, à ses enfants de regarder son fils Walda-Mikaël comme leur père et de lui être soumis et fidèles. Il chargea Walda-Mikaël de faire du bien à ses amis anglais[1] aussi longtemps qu'il en aurait le pouvoir. En entrant dans la tente où il devait perdre la vie, il dit à ses ennemis : « Je n'ai combattu dans cette guerre que pour défendre le pays dont j'étais le père et que vous vouliez ruiner sans cause. Vous pouvez tuer mon corps; mais mon ame est entre les mains de Dieu. Frappez seulement, je ne crains rien. » En prononçant ces mots, il mit la main sur ses yeux pour recevoir le coup mortel[2]. »

On nous a appris dans le pays que la majorité des ennemis était disposée à conserver la vie à Sabagadis; mais les parents de Marié voulurent absolument venger la mort de ce chef en faisant mourir leur prisonnier. On eut de la peine à trouver un homme qui voulût se charger de la sanglante exécution; mais un Galla, pour quelques pains et un breulli d'hydromel, consentit à remplir le rôle de bourreau. Après cet événement,

[1] Les missionnaires.
[2] *Voy.* Gobat, pag. 386.

les Tigréens composèrent un chant en l'honneur de leur malheureux prince ; il est d'une simplicité touchante : on le trouvera traduit dans le journal de M. Gobat[1].

Après la mort de Marié, Dori, son frère, prit le commandement de l'armée et s'avança jusqu'à la ville d'Axoum qu'il respecta ; mais tous les autres lieux furent impitoyablement ravagés. Ce chef, étant tombé malade, repassa le Tacazé et mourut au mois de mai 1831. Alors tous les chefs de province vinrent faire leur soumission au jeune Ras-Ali, petit-fils de Goxa, que nous avons trouvé à Dévra-Tabour ; et sa mère, Oisoro-Ménén, se chargea de la régence pendant la minorité de son fils. Un des premiers soins de l'Oisoro fut de renverser le roi Guigar et d'en élever un nouveau plus disposé à favoriser ses desseins.

JOAS II.

1831. Oisoro-Ménén fit donner la couronne à un prince nommé Joas, qui résida à Gondar comme ses prédécesseurs. Après le départ de Dori pour le pays d'Amhara, Oubi, qui avait reçu le commandement du Tigré, vint établir son camp auprès d'Adoua, où la plupart des

[1] Pag. 401.

chefs s'empressèrent de venir reconnaître son autorité. Oubi nomma un gouverneur pour le remplacer pendant son absence, et il se retira dans le Séménn.

Solé-Anguéda prétendait avoir des droits au gouvernement des provinces soumises à Oubi ; ce dernier le poursuivit jusqu'à Antalo, où il s'était réfugié, et revint à Enchetcab, après l'avoir fait prisonnier. Lorsque les chefs du Tigré avaient appris l'arrivée d'Oubi à Antalo, ils s'étaient réunis pour lui résister, persuadés qu'ils allaient être attaqués; mais, après le départ de ce prince, tous les chefs se divisèrent et se déchirèrent entre eux, tandis qu'Oubi, qui se tenait à l'écart, s'applaudissait de leurs sanglantes querelles, dont il espérait profiter.

Sur ces entrefaites, Aligas-Farès, issu d'une famille galla, qui avait embrassé le christianisme et s'était affermi dans le Lasta, s'apprêtait à faire la guerre au jeune Ras-Ali. Oisoro-Ménén appela Oubi à son secours, et au moment où le gouverneur du Sémén allait partir pour le Tigré, il fut obligé de prendre le chemin du Béghemder : il combina ses forces avec celles du Ras, et battit Aligas-Farès, qui se réfugia sur les hautes montagnes de son pays; le combat eut lieu à la fin

d'octobre 1831. Aligas-Farès avait entrepris cette guerre afin de donner le temps aux fils de Sabagadis de s'affermir dans le Tigré pendant qu'il occuperait leurs ennemis. L'ancien roi Guigar accusa Joas d'avoir poussé Aligas-Farès à cette démarche, et le Ras-Ali lui enleva la couronne.

GUÉBRA-CHRISTOS.

Ali plaça sur le trône un prince nommé Guébra-Christos.

Oualda-Mikaël, loin d'être secondé par ses frères, ne trouva en eux que des ennemis qu'il fut obligé de combattre; il remporta quelques avantages aux environs d'Antalo, dans le mois de décembre 1831, et revint vers Adoua pour tâcher de soumettre le lieutenant d'Oubi. A cette nouvelle, le prince du Sémén passa le Tacazé et s'avança vers Agami pour s'emparer des redoutables positions de cette province; mais les fils de Sabagadis, qui s'étaient réunis, à l'exception d'un seul nommé Cahsaï, rebroussèrent chemin et déconcertèrent les projets d'Oubi, qui se retira, à son tour, dans la province montueuse de Temben, d'où il sortit pour ravager les pays environnants; et au lieu de retourner dans le Sémén, selon son habitude, il passa la saison des pluies dans le Tigré. Les fils

de Sabagadis obtinrent d'abord quelques légers succès, mais ils ne purent lasser leur ennemi, qui devait finir par l'emporter.

Pendant ce temps, Aligas-Farès, après avoir rassemblé une armée, avait complètement battu Déjaj-Amédé et Déjaj-Béchir, chefs des Ejjous-Galla et oncles de Ras-Ali. A cette nouvelle, Oubi feignit de repasser le Tacazé pour voler au secours du Ras : les fils de Sabagadis, trompés par cette démonstration, abandonnèrent leurs positions pour aller soumettre quelques districts voisins ; leur ennemi retourna rapidement sur ses pas et s'empara d'Agami. Les fils de Sabagadis voulurent reprendre leur province et livrèrent un combat à Oubi, le 3 novembre 1832; mais ils furent vaincus et obligés de faire leur soumission au chef du Sémén, qui leur restitua la moitié de l'héritage de leur père.

Guébra-Christos fut empoisonné par l'ancien roi Guigar : depuis ce temps Oubi est revenu tous les ans dans le Tigré pour combattre les fils de Sabagadis, qui se sont révoltés plusieurs fois et qui résistaient encore pendant que nous nous trouvions dans Agami. Dans ces derniers temps, la puissance d'Oubi s'est considérablement accrue, et pour lutter avec succès contre le jeune

Ali, dont il ambitionne le titre, il a accueilli un prince de l'ancienne dynastie, nommé Técla-Gorghis, qu'il se propose de placer sur le trône, afin de régner lui-même sans concurrent.

Toutes les provinces comprises dans notre division géographique composaient le vieil empire d'Abyssinie, qui se trouve aujourd'hui démembré : ces vastes régions, dont une grande partie a été envahie par les Galla, sont gouvernées par quatre princes indépendants par le fait, mais qui se disent tous soumis au descendant des anciens empereurs. Le rejeton de cette dynastie surannée occupe à Gondar un simulacre de trône et habite un palais délabré comme sa royauté. Ras-Ali est le premier lieutenant de ce fantôme de souverain : il voit sous sa domination le Béghemder, Bèlessa, Fokara, une partie d'Ouagara, Gondar, Tchelga, Ras-el-Fil, Dembéa, les Agous, le Maïcha, Gojam et le Damot. Déjaj-Oubi tient sous sa puissance le Sémén, Oaldubba, Oualkaït, une grande partie d'Ouagara, Menna et presque tout le Tigré : Déjaj-Aligas-Farès règne sur le Lasta, qui comprend le Bora, le Salaoua, les Gualiou-Agous et les Tchéra-Agous : il a soumis depuis peu un chef des Ejjous, nommé Ali-Marié, qu'il a rendu son tributaire; enfin le royaume de Choa est gouverné par Sahlé-Sellassi,

qui n'a aucun rapport politique avec les trois autres. Le Dankali est aujourd'hui indépendant, et les diverses contrées dont nous n'avons pas parlé dans ce recensement général ont été conquises par les Galla, à l'exception de celles de Hururgué et des Somouli, qui ont résisté au débordement de ces Barbares.

A l'exemple de Sahlé-Sellassi, qui prend ses ébats sur les tribus galla qui l'environnent, les chefs puissants d'Abyssinie se choisissent pour victime un ennemi plus faible qu'eux, qu'ils ne laissent jamais en repos : chaque année, après l'époque des pluies, ils envahissent son territoire, et leur armée trouve, au moyen du pillage, une subsistance facile. C'est ainsi qu'Oubi descend des hauteurs du Sémén pour aller ravager le Tigré, tandis que le Ras s'empresse de se porter sur les domaines d'Aligas-Farès, qui, livré à ses propres forces, n'est pas capable de lui résister de front.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître Oubi, Ras-Ali, Sahlé-Sellassi; nous terminerons notre résumé historique par le portait du roi de Lasta.

Aligas-Farès est un homme de petite taille, et, malgré son état valétudinaire, il est actif, audacieux : il harcèle continuellement son ennemi,

l'attaque en détail, évite de se rencontrer avec lui en bataille rangée; mais, comme ses forces sont trop inférieures, il ne peut empêcher le Ras de s'établir dans son pays et de le livrer au pillage; alors Farès se retire sur la montagne de *Chara*, où il est impossible de l'atteindre. Son épouse réside ordinairement à Lalibéla, qui est un asile inviolable. Les habitants du royaume de Lasta, ruinés par des guerres continuelles, abandonnent leur malheureux pays, et se portent par milliers vers la province de Dembéa, où ils cultivent les terrains voisins du lac de Tana.

On croit qu'il existe entre Oubi et Farès un traité secret d'alliance, et qu'ils ont l'intention de fondre sur Ras-Ali quand ils jugeront le moment favorable : l'occasion se serait probablement déjà présentée depuis longtemps si les deux parties intéressées ne redoutaient pas leur ambition mutuelle.

Telle est aujourd'hui l'Abyssinie, inquiète, malheureuse, bouleversée : au milieu des sauvages tribus africaines qui, par leur civilisation, leurs mœurs et leur caractère, semblent appartenir à une création différente de la nôtre, la belle population d'Abyssinie, au milieu de ses champs si fertiles, avec sa nature si malléable et en même temps si forte, nous paraît destinée à relier

entre elles les diverses tribus qui l'environnent, et qui toutes ont tenté, mais en vain, de s'emparer de cette intéressante contrée, qui doit au contraire, nous le croyons, les soumettre un jour à son empire. Chaque peuple est jeté sur la terre avec une mission spéciale, providentielle; tous ont une œuvre à accomplir, un but à atteindre, l'association.

Les Abyssiniens, qui professaient d'abord les doctrines du fétichisme et du polythéisme liées avec le sabéisme, abandonnèrent leur religion du temps de Makéda, et crurent au Dieu unique révélé par Moïse; le judaïsme se répandit au sein de cette nation, sans effusion de sang; on n'éleva pas des bûchers et l'on n'inventa pas des supplices: ceux de ses enfants qui n'étaient pas encore préparés pour accepter les nouvelles croyances restèrent entièrement libres dans l'exercice de leur religion, et ces peuplades, que nous sommes habitués à considérer comme Barbares, donnèrent, à une époque si reculée, un admirable exemple de douceur et de tolérance que l'Europe aurait dû imiter.

Lorsque la loi de Moïse devint insuffisante, nous avons vu les Abyssiniens accueillir la révélation chrétienne, qui s'intronisa parmi eux sans

troubles et sans agitations. En butte à la haine des musulmans à cause de leurs nouvelles croyances, ils résistèrent à ces hardis convertisseurs qui voulaient remplacer l'Évangile par le Koran et les églises du Christ par les mosquées : plus tard, il est vrai, des querelles religieuses firent verser du sang en Abyssinie, mais elles furent provoquées par les jésuites, et le calme fut rétabli dès qu'on les eut expulsés.

L'Abyssinie est donc essentiellement tolérante, essentiellement liante; elle s'attire l'affection des peuples qu'elle soumet par la force des armes et sait les associer à ses destinées : l'Abyssinie, nous n'en doutons pas, doit jouer un rôle important parmi les races noires, lorsqu'arrivera le moment de leur régénération.

Nous allons parler maintenant de l'église et du clergé abyssiniens.

VI.

SOMMAIRE.

Version de quelques auteurs relative à la conversion des Abyssiniens au christianisme. — Le schisme d'Orient s'introduit en Abyssinie. — Longs jeûnes. — Cérémonie du baptême. — Sacrement de l'Eucharistie. — Mariage. — Sépulture. — Vénération des Abyssiniens pour Marie. — Raison de leur tolérance en matière religieuse. — Année abyssinienne. — Églises. — Ornements. — Peintures grossières. — Ressemblance du tabernacle des anciens Égyptiens et de l'arche des Éthiopiens. — Importance des asiles inviolables. — Les cimetières.

CHAPITRE VI.

Plusieurs auteurs attribuent la conversion des Abyssiniens au christianisme à l'apôtre Philippe, d'autres à saint Matthieu, ou à saint Barthélemy, et quelques uns à l'eunuque de la reine Candace, baptisé par saint Philippe; Baronius et Scaliger prétendent que ces peuples ne furent initiés à la

religion de Jésus que dans la quinzième année du règne de Justinien. La tradition et les chroniques éthiopiennes assurent que la foi leur fut apportée par Frumentius sous l'épiscopat de saint Athanase. Socrate, dans son *Histoire ecclésiastique*[1], et Théodore, dans un ouvrage qui porte le même titre[2], viennent confirmer la vérité des annales du pays.

Ces peuples reçurent donc la religion du Christ sous sa forme primitive, mais ils l'ont tellement dénaturée depuis par l'introduction de pratiques juives ou sabéennes, qu'il serait bien difficile de dire à quelle secte ils appartiennent : ils constituent une Église à part, quoiqu'ils adoptent théoriquement les croyances de l'Église cophte d'Alexandrie, dont le patriarche, qui réside au Caire, leur envoie, depuis leur conversion, le métropolitain chargé de leur direction spirituelle.

Lors de la conversion des Abyssiniens, la doctrine de Nestorius agitait l'Église. On sait que les opinions de cet évêque, qui n'admettait pas que Marie fût la mère du Christ considéré comme Dieu, furent condamnées par un concile. Les Abyssiniens, dans leur enthousiasme religieux,

[1] Livre 1er, chap. 10.
[2] *Idem*, chap. 25.

rejetèrent l'hérésie de Nestorius et conçurent alors pour Marie, qu'ils appellent quelquefois *mundi creatrix*, un amour et un respect exagérés.

En 1438, plusieurs prêtres abyssiniens envoyés par Zara-Jacob, leur roi, vinrent assister au concile de Florence et suivirent la bannière des Grecs qui, à l'exception de Marc, évêque d'Éphèse, déclarèrent qu'ils étaient prêts à s'unir aux Latins. Mais, à l'époque de la prise de Constantinople par Mahomet II, les fidèles partisans de l'Église grecque qui avaient réprouvé la conduite de leurs représentants au concile se séparèrent de Rome pour toujours [1].

Le schisme des Églises d'Orient passa bientôt d'Alexandrie en Abyssinie, où il subsiste encore. L'observaance du jeûne est, chez ces peuples, une grande preuve de religiosité [2]. Leur carême, qui

[1] Les premières querelles des Grecs et des Latins datent du pontificat de Nicolas Ier, qui déposa Photius du siége de Constantinople. Celui-ci assembla un concile, protesta contre l'autorité du pape, et il adressa aux Églises d'Orient une lettre dans laquelle il accusait les Latins de plusieurs erreurs.

En 1053, Michel Cerularius renouvela les mêmes attaques contre les Romains : il fut excommunié par des légats de Léon IX, qui séparèrent adroitement la cause de ce patriarche de celle de l'Église grecque.

En 1245, les Grecs assistèrent au concile de Lyon ; mais, craignant de tomber au pouvoir des Turcs, ils feignirent de renoncer aux doctrines de Photius.

[2] L'Église grecque était divisée d'opinions avec celle des Latins,

commence avant celui des Romains, dure cinquante-six jours, parce que le samedi et le dimanche ne sont jamais consacrés à l'abstinence : outre les jeûnes des mercredi et vendredi de chaque semaine, ils ont un petit carême de seize jours au mois d'août, dans l'intervalle compris entre la mort et l'assomption de Marie ; enfin ils vivent encore dans l'abstinence quarante jours avant la Noël.

Ainsi, chez les Abyssiniens, les trois quarts de l'année à peu près sont remplis par des jeûnes, mais peu d'entre eux les observent ; les moines sont peut-être les seuls qui s'y soumettent strictement : les grands et les prêtres enfreignent quelquefois le précepte que la masse du peuple ne respecte plus.

Pendant les jours de jeûne, l'Église abyssinienne défend l'usage de la viande, des œufs, du beurre et du lait, mais elle permet celui du poisson : en carême, on peut manger dès les huit heures du matin le samedi et le dimanche, pourvu qu'on ne fasse pas gras ; pendant les autres jours, on ne doit prendre de nourriture qu'à trois heures du

sur le jeûne, le célibat des prêtres, la réserve de la confirmation aux évêques seuls, et sur l'addition du *filioque* ou symbole de Constantinople.

soir. Comme les Abyssiniens n'ont ni montres ni horloges, ils divisent le temps en se basant sur le soleil.

Lorsque les enfants naissent avec une faible constitution, on s'empresse de les baptiser; mais, lorsqu'ils paraissent bien portants, on ne leur administre ce sacrement qu'après quatre-vingts jours si ce sont des filles et quarante jours si ce sont des garçons [1]. L'enfant, qu'on porte devant l'église, est dépouillé de ses vêtements; on le lave depuis les pieds jusqu'à la tête avec de l'eau bénite dans laquelle on a versé quelques gouttes de *meiroum* [2]; le prêtre plonge sa main dans l'eau et fait une croix sur le front de l'enfant en disant : « Il est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit [3]. » Il met ensuite un cordon de soie bleue au cou du nouveau chrétien, et lui donne la communion et la confirmation [4]. Après cette cérémonie, on revêt l'enfant d'une simple

[1] Les Abyssiniens ne donnent le baptême, après ce laps de temps, que parce qu'ils croient qu'Adam ne fut introduit dans le paradis terrestre et ne reçut le Saint-Esprit que quarante jours après la création, et Ève quarante jours après lui.

[2] Le meiroum n'est autre chose que le saint chrême.

[3] On sait que c'est la formule grecque : il est baptisé, au lieu de je te baptise.

[4] Dans les premiers temps du christianisme, on administrait ces sacrements après le baptême.

toile blanche, et le parrain le prend alors dans ses bras.

Les théologiens d'Abyssinie ne sont pas d'accord entre eux sur la destinée des enfants qui meurent sans avoir reçu le baptême : les uns croient qu'ils sont damnés, d'autres qu'ils sont sauvés, et il en est qui les condamnent à un état d'éternelle apathie. Quelques prêtres pensent qu'après un certain temps d'expiation l'archange saint Michel vient les retirer des limbes pour les introduire dans le ciel. Ils pensent généralement que, dès que le fœtus est formé, il reçoit une ame parfaite qui a conscience du bien et du mal même avant que l'enfant puisse éprouver des sensations; et, quand un avorton meurt, ils affirment que c'est une punition que Dieu a infligée à l'ame qui s'est souillée de quelque péché.

Les Abyssiniens communient sous les deux espèces : lorsqu'ils n'ont pas de vin, ils emploient une liqueur faite avec de l'eau et des raisins secs. Le pain doit toujours être préparé par un homme et non par une femme, parce que celle-ci pourrait se trouver dans un état qui la fait considérer comme impure par les prêtres. La grosseur du pain varie selon l'importance des communiants[1].

[1] « J'ai vu des gens de qualité qui ouvraient la bouche tant

Les prêtres, comme nous l'avons dit, donnent l'eucharistie aux enfants dès l'âge le plus tendre [1] jusqu'à leur puberté; mais à cette époque, ils les éloignent de la sainte table à cause de leurs déréglements. Les hommes et les femmes qui ont contracté plus de trois mariages en sont exclus, et ils ne peuvent y être admis qu'en se faisant moines et en renonçant à toute relation avec les personnes d'un autre sexe, sacrifice que bien peu d'Abyssiniens sont disposés à s'imposer.

On ne donne pas la communion aux polygames : aux époques d'abstinence, les prêtres administrent l'eucharistie après trois heures du soir, et, dans les temps ordinaires, au point du jour; ceux même qui croient à la transsubstantiation craindraient de rompre le jeûne en se nourrissant du corps et du sang de Jésus-Christ. Les Tigréens admettent la présence réelle, mais les habitants d'Amhara ne partagent pas leur foi. Un prêtre qui donne la communion doit être

» qu'ils pouvaient, et à qui le prêtre, pour prouver son respect, » enfonçait de si gros morceaux de pain, que les larmes leur en venaient aux yeux.» Bruce, pag. 381.

[1] « Et c'est une merveilleuse et épouvantable chose à voir le » grand mal et péril qu'endurent ces petits enfants, auxquels ils » font engloutir la communion à toute force, leur versant de l'eau » dans la gueule, tant parce que l'hostie est de grosse pâte, comme » pour leur âge tendre et leurs gémissements continuels.» Pag. 393.

assisté de quatre diacres, et, d'après les rites grecs, sept officiants sont réunis pour administrer l'extrême-onction.

L'Église d'Abyssinie abdique complètement sa mission religieuse pour la célébration du mariage. Lorsque deux personnes ont résolu de se marier *légalement* et qu'elles ont convoqué à un repas les parents et les amis, elles invitent le pasteur du lieu qui, pour la forme, adresse une courte allocution aux futurs; mais il est fort rare qu'on ait recours au ministère des prêtres, qui, du reste, sont les premiers à conseiller aux fidèles de se marier sans eux.

Lorsqu'un homme meurt, les prêtres, plus ou moins nombreux, selon l'importance du défunt, le portent à l'église, où ils récitent l'office des morts, et l'inhument dans le cimetière, qui est toujours dans l'enceinte sacrée du temple. Après la cérémonie, les prêtres vont à la maison du défunt et prennent part au repas funèbre; dans cette circonstance, les gens riches immolent ordinairement plusieurs bœufs et distribuent des aumônes aux pauvres. Lorsqu'un homme meurt sans se confesser, les prêtres refusent quelquefois de l'enterrer.

Les Abyssiniens n'admettent pas le purgatoire

des catholiques; ils croient que les pécheurs seront précipités dans l'enfer, mais ils ne pensent pas que leur châtiment soit éternel : ils sont persuadés qu'après un certain temps nécessaire à l'expiation de leurs fautes, les damnés sont introduits dans le séjour des bienheureux. On croit aussi généralement que les bonnes œuvres des vivants peuvent hâter le moment de la délivrance des morts.

Nous avons déjà parlé de la vénération que ces peuples ont pour Marie : plusieurs Abyssiniens croient que le monde a été créé par elle et pour elle; néanmoins quelques prêtres ont avoué à M. Gobat qu'elle commit une faute lorsqu'elle laissa Jésus dans le temple à Jérusalem [1].

Les Abyssiniens honorent les saints et les invoquent dans le malheur, afin qu'ils intercèdent auprès de Dieu en leur faveur; ils ont une grande confiance en saint Michel et en saint George : c'est en leur nom que les pauvres demandent l'aumône, en leur nom qu'ils s'adressent aux grands pour en obtenir quelque bienfait. Outre les saints qui leur sont communs avec l'Église latine ou grecque, ils ont canonisé des Abyssi-

[1] Évangile selon saint Luc, chap. II, v. 43 et 44.

niens renommés par leur sagesse[1]. On trouve aussi dans leurs calendriers des personnages de l'*Ancien-Testament* : saint Salomon, saint Roboam, saint Balaam et son ânesse. Ils croient que nos ames émanent de celle d'Adam. D'après eux, le premier homme serait mort quand même il n'aurait pas mangé du fruit défendu ; ils attendent la résurrection générale et un jugement dernier.

Un grand nombre d'Abyssiniens pensent que les races diverses qui peuplent le globe descendent chacune d'une souche particulière ; plusieurs croient aussi que toutes les religions viennent de Dieu, et que chacun peut opérer son salut dans la foi que lui ont transmise ses parents. Cette croyance est la raison de la tolérance dont ces peuples ont si souvent fait preuve, tandis que des querelles de religion ensanglantaient l'Europe ; elle explique leur peu d'empressement à attirer dans le giron de leur église les juifs ou les païens qui les entourent. Néanmoins, si les Abyssiniens croient que toutes les religions sont bonnes, ils sont persuadés que les chrétiens doivent occuper au ciel une place réservée.

[1] Depuis le XII[e] siècle, les papes se sont réservé le droit de canoniser les saints : il s'étendait auparavant jusqu'aux évêques.

Quoique, dans le fond, les Abyssiniens soient tous monophysistes, ils disputent depuis longtemps et avec acharnement sur la nature du Christ sans pouvoir s'accorder. Ces controverses ont divisé le clergé en trois partis bien distincts, qui ont tous cherché à approfondir cette matière, et s'ils n'ont pas enfanté des in-folio, c'est que l'imprimerie leur a manqué.

La première secte prétend que, lorsque l'Écriture dit que le Christ a été oint du Saint-Esprit, elle veut nous apprendre que le Saint-Esprit a opéré en lui la réunion de la nature divine et de la nature humaine.

L'autre soutient que le Saint-Esprit n'a point opéré la réunion des deux natures divine et humaine, mais que lui-même était la nature divine qui est venue se joindre à la nature humaine de Jésus.

Et la dernière affirme que, lorsque le Christ est né, il était Dieu et homme, et que, lorsque le Saint-Esprit est venu à lui, l'homme seul l'a reçu.

La première opinion est très répandue dans l'Amhara; la seconde, dans le Tigré, et la troisième dans le royaume de Choa.

La supputation des temps, en Abyssinie, ap-

partient exclusivement au clergé; car, dans cette contrée, on ne tient compte des jours et des années que pour déterminer avec précision l'époque des fêtes religieuses. L'année abyssinienne se compose de trois cent soixante-cinq jours, et les mois, au nombre de douze, sont tous de trente jours; à la fin de l'année, on ajoute cinq jours complémentaires et six pour les années bissextiles. L'année commence le 29 août, après le crépuscule du soir. Bruce a évidemment commis une erreur lorsqu'il a assimilé la manière dont les prêtres abyssiniens mesurent le temps à celle des anciens Égyptiens. Il est très probable que, dans l'antiquité, ces deux peuples avaient le même calendrier; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi.

D'après le témoignage de Censorinus, de Géminus et de quelques autres auteurs, les Égyptiens avaient une année vague de trois cent soixante-cinq jours; les années bissextiles leur étaient inconnues, ce qui fait, avec l'année solaire, une différence d'un an, en 1460 ans, et à cette époque le 1er du mois de thot coïncidait avec le lever héliaque du grand chien.

Le calendrier dont se servent actuellement les Abyssiniens leur a été apporté par les métropo-

litains venus d'Alexandrie : ils n'ont pas eu de peine à l'accepter, parce qu'à l'exception des années bissextiles, il est exactement semblable à celui qu'ils avaient autrefois. On voit qu'à l'exemple des Russes et des Églises grecques, les Abyssiniens ont conservé le calendrier Julien, sans avoir égard à la réforme introduite par Grégoire XIII.

La plupart des églises d'Abyssinie ont été fondées par des hommes puissants, qui espéraient, par ce moyen, se racheter des crimes de leur vie passée ; les rois faisaient aussi construire de ces asiles sacrés en mémoire de quelque grande victoire ; il en est peu qui doivent leur origine à une piété vraie et désintéressée.

Ces églises, plus spacieuses que les maisons, ont néanmoins la même forme ; elles sont toutes entourées d'une galerie extérieure formée par des piliers en maçonnerie qui supportent l'extrémité de la toiture. Le parquet est couvert de nattes confectionnées sur les lieux mêmes. C'est là que les dévots Abyssiniens viennent faire leur prière lorsque les portes de l'église sont fermées. En arrivant, ils se prosternent la face contre terre, baisent les nattes à plusieurs reprises, se relèvent, et debout, le long des piliers, ils de-

meurent quelquefois des heures entières plongés dans une extatique contemplation.

Les murs extérieurs sont souvent couverts de fresques ; les peintres y représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ; saint George, saint Michel, la Vierge et le Christ figurent presque partout. Saint George est monté sur un cheval harnaché à l'abyssinienne, et, comme les soldats du pays, il est armé d'une lance, d'un bouclier, et porte un sabre au côté droit. Les teintes de leurs couleurs sont brusquement tranchées et sans nuance transitoire : l'œil des personnages est toujours d'une dimension démesurée.

A l'intérieur, on remarque une nouvelle galerie circulaire, et vers le centre se trouve un sanctuaire carré dont les murs s'élèvent jusqu'à la toiture : c'est là qu'on place l'arche sainte, qui renferme le pain et le vin destinés à la communion. Les murs sont encore ornés de peintures qui, à l'abri de l'intempérie des saisons, conservent longtemps leur fraîcheur. Le parquet est quelquefois couvert de tapis de Perse que les musulmans apportent de Massaouah et vendent chèrement aux chrétiens. Des rideaux d'indienne ou de mousseline, des papiers peints et dorés, des

pièces de drap ou de velours recouvrent souvent des fresques ridicules. Le sanctuaire est l'objet de la plus grande vénération ; il est ordinairement très étroit, et les prêtres seuls ont le droit d'y entrer. Dans quelques occasions, le clergé transporte l'arche hors du temple, comme nous le verrons plus tard.

Il est à remarquer que, sous certains rapports, il existe une ressemblance frappante entre les temples d'Éthiopie et ceux qui nous ont été laissés par les anciens Égyptiens. Leur nef contenait aussi les objets sacrés et un tabernacle portatif qui correspond au *tabot*[1] des Abyssiniens; il était, comme celui de ces derniers, enveloppé de rideaux mobiles, et l'on ne négligeait rien pour le parer dignement.

Diodore nous apprend que le tabernacle dont Sésostris fit présent au temple de Thèbes, dédié à Jupiter Ammon, était en bois de cèdre doré en dehors et recouvert de lames d'argent à l'intérieur ; on y voyait l'image du Dieu entourée de pierreries. Les Abyssiniens renferment dans l'arche leur mystique divinité.

Les prêtres égyptiens portaient aussi cette nef processionnellement à certaines époques. Dans

[1] Tabot, en langue abyssinienne, signifie *arche*.

les monuments nubiens, on remarque des tabernacles peints au fond du sanctuaire; les uns sont apparents et d'autres sont voilés; nous en avons observé dans les temples de Dyre, de Thèbes, de Philæ et d'Éléphantine.

Les églises d'Abyssinie, misérables demeures recouvertes de chaume, qui, par leur pauvreté, vous rappellent sans cesse l'étable où naquit le divin révélateur, sont si mesquines sous le rapport de l'architecture; qu'il est inutile de dire que ce n'est pas sous ce point de vue que nous avons cherché à établir une identité avec les créations égyptiennes.

Nous avons parlé de l'asile que les églises offraient aux personnes, nous devons ajouter que le même privilége s'étend jusqu'aux choses, et l'on peut y déposer sans crainte les objets les plus précieux; dans les temps de guerres, les églises présentent toujours l'aspect d'un bazar. Un auteur recommandable[1] a démontré que les ruines de Méroé, d'Axoum, d'Azab et d'Adulis étaient jadis des temples qui servaient de stations aux caravanes. Les marchands, protégés dans ces sanctuaires, donnaient un plus grand essor à leur

[1] Héeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, tome 5, section 2, chap. 3, pag. 178 et suiv.

commerce, et ils fournissaient à l'Égypte l'or, l'ivoire, les esclaves et les aromates dont on embaumait les momies.

Comme le bois de construction est rare en Abyssinie, les charpentes des temples n'ont aucune hardiesse, et les pièces dont on se sert, ajustées les unes aux autres, sont appuyées contre les murs du sanctuaire et du péristyle. Quoique la toiture soit en chaume, la pluie pénètre difficilement à l'intérieur; en général, le plafond est orné de roseaux peints. Ce travail est exécuté avec goût par les Juifs, qui jouissent d'une juste réputation d'habileté. Au faîte, s'élève une croix en fer, dont les nombreuses branches sont ordinairement surmontées d'œufs d'autruche, surtout dans les provinces du sud. Toutes les églises sont précédées d'une cour ombragée ou plutôt d'un cimetière entouré d'une muraille; on ne remarque sur les tombes ni monuments ni inscriptions. Les personnes renommées par leur piété sont inhumées sous le parquet du temple.

VII.

SOMMAIRE.

Du clergé séculier.—L'abouna est pris dans les couvents du Caire. — Actes immoraux.—Manière dont l'évêque Kérulos ordonnait les prêtres. — Costumes des diacres. — Leur pélérinage. — Leurs ruses et leur paresse.—Ils distribuent des amulettes.—Les prêtres. — Leur ignorance. — Fonctions des alacas. — Croyance aux sorciers.—Livres saints.—Lecture des Évangiles.—Confession. — La plupart des prêtres sont difformes. — Ils sont usuriers. — Les Rois redoutent leur influence. — Mariage des prêtres.—Du clergé régulier.—Les nonnes.—Accusation portée contre les moines. — Manière de vivre de ces religieux. — Leur division sur le dogme. — Résidence du chef à Gondar. — Conduite infame de quelques pélerins.—Les vrais croyants.—Le deuil en Abyssinie. —Circoncision des hommes et des femmes. —Fêtes.

CHAPITRE VII.

Le clergé séculier d'Abyssinie est dirigé par un évêque venu du Caire, auquel on donne le nom d'abouna [1]. La dépense pour aller en Égypte demander un de ces métropolitains et pour le ramener en Abyssinie s'élève à 20,000 fr.:

[1] Ce mot est arabe et signifie *notre père*.

cette somme est énorme pour ce pays, et l'on est étonné qu'il y ait toujours eu des rois disposés à faire un pareil sacrifice.

Cet abouna est ordinairement pris dans les couvents de moines établis au Caire : le titre d'évêque d'Abyssinie n'est envié par personne; car celui qui en est investi se trouve, par cela même, condamné à un exil à perpétuité : il n'en est pas un seul d'entre eux qui soit retourné en Égypte pour y finir ses jours.

On ne brise pas facilement les liens qui attachent à la patrie, pour aller s'ensevelir au milieu d'une nation à demi barbare dont on ne comprend pas même la langue : l'exaltation religieuse pouvait seule inspirer un semblable dévouement; mais on sait que, depuis longtemps, la foi s'est éteinte dans les églises d'Orient, et il est arrivé quelquefois que le patriarche du Caire s'est vu forcé d'employer la violence contre celui qu'il élevait à l'épiscopat.

Pour se rendre en Abyssinie, l'abouna prend le chemin de l'Arabie ou du Sennâr : il était soumis jadis à de fortes contributions, de la part des Arabes [1]; mais, une fois arrivé au milieu des chrétiens, les ovations succédaient aux dures hu-

[1] A Djedda, on le forçait à payer 800 talaris, et à Arkéko 400.

miliations que les musulmans venaient de lui faire subir; les Abyssiniens qui se destinaient à l'état ecclésiastique accouraient en foule des points les plus éloignés du royaume, et les ermites et les moines quittaient leurs grottes et leurs couvents pour venir se prosterner sur son passage.

Parvenu dans la capitale, l'abouna se présente devant le Roi, qui a toujours pour lui la plus grande considération; mais son influence politique a presque toujours été nulle, car l'ignorance de la langue du pays est un puissant motif pour l'empêcher de se mêler des intrigues de cour. Néanmoins, lorsque les missionnaires voulurent superposer le catholicisme à la religion grecque, on les a vus excommunier des rois et exciter les sujets à la révolte.

Les revenus immenses dont jouissaient autrefois ces évêques ont été diminués de beaucoup; mais leur rétribution est augmentée par les petites sommes qu'ils exigent de tous ceux qui veulent recevoir les ordres; cette coutume d'imposer les diacres fait généralement accuser l'abouna de simonie.

Souvent ces évêques, dépourvus de toute instruction, s'adonnent à des vices honteux in-

connus aux Abyssiniens. Élevés en Égypte, au milieu d'une population qui pratique la sodomie, ils n'ont pas rougi de l'importer en Éthiopie; mais heureusement, les naturels qui ont ce vice en horreur l'ont toujours repoussé [1].

D'autres ont pris des femmes avec lesquelles ils ont vécu publiquement, quoique l'église grecque défendît aux évêques de se marier; certains ont eu des harems, et quelques uns ont exposé, aux bêtes féroces, des enfants dont ils voulaient cacher la naissance [2]; plusieurs ont fait un usage immodéré des boissons; enfin d'autres achetaient des esclaves sur le marché et les tuaient pour des fautes légères [3]. L'abouna Kérulos, qui est mort quelques années avant notre entrée en Abyssinie, faisait de l'ordination des prêtres un objet de plaisanterie; en imposant les mains aux diacres, il répétait, au lieu d'une prière, cette phrase très usitée parmi les Arabes, et que ses ouailles ne comprenaient pas : « *Allah inalac enté ou jinsac, Kelb ibn el Kelb*, c'est à dire Dieu te mau-

[1] L'abouna Mareos, convaincu de ce crime, fut dégradé et exilé par Socinios, dans une île du lac de Tana.

[2] L'abouna Simon fit exposer son propre enfant.

[3] Kérulos, dernier évêque d'Abyssinie, tua un de ses esclaves d'un coup de bâton sur la tête. Voyez M. Gobat, *journal d'un Voyage en Abyssinie*.

disse toi et ta race, chien fils de chien ; *enté cassis*, tu es prêtre. »

Nous allons voir bientôt quelle est la conduite du clergé abyssinien sous la direction de semblables chefs.

Les jeunes gens qui aspirent à la prêtrise sont ordinairement sans fortune et vivent d'aumônes ; ils ont pour tout vêtement une cape en peau de mouton noire ; ils laissent la laine en dehors, et lorsqu'ils sont accroupis sous ce costume bizarre, ils ont l'air de bêtes sauvages : plusieurs d'entre eux servent de domestiques aux prêtres les plus importants.

Les diacres portent aussi une cape, mais la peau en est tannée et teinte en jaune, elle est fermée par deux agrafes fixées au milieu de rosaces formées de lanières de cuir de diverses couleurs ; un caleçon à l'albanaise, retombant sur les genoux, complète le costume.

Lorsqu'un diacre a appris à lire la langue sacrée, qu'ordinairement il ne comprend pas, il doit, pour faire preuve de dévotion, abandonner son village et entreprendre un pélerinage : il se rend à Lalibéla, Axoum, Dévra-Libanos, et, s'il est intrépide, il arrive jusqu'à Jérusalem ; mais il en est peu qui osent tenter ce grand voyage.

Les pélerins, après s'être munis d'un bâton et d'une besace, se joignent aux caravanes de marchands et font route avec elles : arrivés à la station, ils vont de porte en porte réciter quelques oraisons ; les villageois leur donnent du maïs, du blé ou de l'orge qu'ils font bouillir et qu'ils mangent sans assaisonnement. Pendant la belle saison, ils couchent dans la cour des maisons avec les bestiaux, et, si le temps est froid, on leur fait place au foyer.

S'ils arrivent dans un village au moment d'un enterrement, ils sont invités au repas funèbre donné par la famille du défunt, et pour découvrir les cadavres on dirait qu'ils ont l'instinct du corbeau. Lorsqu'ils sont à table, ils préféreraient mourir d'indigestion que de rien laisser devant eux ; ils avalent des morceaux énormes et disent qu'il n'y a que les mendiants et les voleurs qui font de petites bouchées.

En se présentant à la porte de l'habitation d'un grand, les pélerins implorent son assistance au nomde tous les saints, et, si on leur refuse l'aumône, ils invoquent le patron du maître de la maison, dont ils ont su adroitement le nom de baptême ; il est rare alors qu'ils n'obtiennent quelque secours, car les Abyssiniens ont un saint

de prédilection, et, de peur de se brouiller avec lui, ils n'osent pas toujours refuser ce qu'on leur demande en son nom.

Le métier de mendiant a ses ruses, et les diacres voyageurs les connaissent à fond. Lorsque la chaleur les incommode et qu'ils aperçoivent un village de belle apparence, ils se cachent dans les environs pour attendre le coucher du soleil, parce qu'ils savent que les voyageurs qui s'arrêtent de bonne heure sont accusés de fainéantise et ne reçoivent que difficilement l'hospitalité. Aux approches de la nuit, ils couvrent leurs habits de poussière, et, feignant d'être harassés de fatigue, ils se présentent devant les villageois, qui ne sont pas toujours dupes de leur stratagème.

Leur principale ressource est celle des amulettes : ils portent dans leur besace du bois des arbres frappés de la foudre, qui, d'après eux, a la propriété de guérir et de préserver de toutes sortes de maladies; des dents d'hyène ou quelques morceaux de leur peau, qui mettent à l'abri des sortiléges et des enchantements. Ils excommunient les voleurs et vendent des philtres aux femmes qui veulent inspirer de l'amour.

Lorsqu'ils ont reçu l'ordination, leur destinée s'améliore, et leur costume est alors plus riche.

Ainsi que nous l'avons observé plus haut, ils portent une toile de coton comme tous les Abyssiniens aisés, laissent croître leur barbe, rasent leur chevelure et entourent leur tête d'un immense turban qui leur donne une tournure tout à fait grotesque. Ils chaussent des sandales et revêtent une chemise qui descend jusqu'aux pieds.

Ils ont à la main un chasse-mouches en poil de girafe, et une ombrelle en osier les garantit des rayons du soleil : quelques uns portent une petite croix qu'ils font baiser aux dévots qui se trouvent sur leur passage; les plus importants et les plus vieux s'appuient sur une espèce de crosse surmontée d'une croix en fer.

Pour arriver à la prêtrise, on n'est pas obligé d'avoir été pélerin; dès qu'un homme sait réciter quelques prières et lire un chapitre des Évangiles, il va se présenter à l'abouna, qui, sans lui faire subir d'examen, sans même s'informer de sa moralité, lui impose les mains et lui transmet le pouvoir de lier et de délier.

On trouve même des individus qui ne savent pas lire et qui ont eu l'habileté de se faire ordonner prêtres : ils avaient appris par cœur des passages de saint Marc ou de saint Luc, et, un livre à la main, ils les avaient récités devant leur évêque,

en feignant de lire : celui-ci, peu scrupuleux, parce qu'on le payait, recevait dans le sein de l'Église des hommes de la dernière ignorance. Du reste, nous devons ajouter que, si l'on ne voulait élever aux fonctions du sacerdoce que des hommes capables, les temples d'Abyssinie se trouveraient bientôt privés de desservants.

Les prêtres sont payés par des *alacas*, dont la fonction consiste à percevoir les revenus affectés aux églises. Ceux-ci sont ordinairement laïques et dirigent la culture des terres qui appartiennent au clergé : ils paient assez bien les ministres les plus importants, mais les inférieurs sont mal rétribués. Quelques prêtres s'attachent aux grands personnages et leur servent d'aumôniers : ce sont ordinairement les plus heureux ; mais leur carrière se trouve alors bornée.

Les dons des fidèles sont, en général, très minimes ; car, en Éthiopie, la foi est tiède ; mais, comme les pélerins, les prêtres profitent de la superstition des Abyssiniens relative aux amulettes : ils tracent des versets de l'Évangile sur des bandes de parchemin larges de deux pouces environ et dont la longueur varie d'un à trois et quatre pieds ; ils se servent de caractères éthiopiques, et dessinent des images de saints ou de la

Vierge sur les amulettes de valeur, que les grands personnages renferment dans de petits étuis en maroquin rouge auxquels on donne la forme d'un cylindre; ils en réunissent plusieurs ensemble et font des colliers qui pèsent quelquefois plusieurs livres. Les amulettes ne sont pas seulement réservées aux hommes ou aux femmes, et il n'est guère de baudets, de mules ou de chevaux qui n'aient les leurs. Il est bon de faire observer que les prêtres ont foi en la vertu merveilleuse des parchemins qu'ils distribuent.

Nous avons vu beaucoup de prêtres, nous avons souvent conversé avec eux, et leur ignorance nous a presque toujours choqués. Ils croient tous que les démons peuvent se loger dans le corps d'un homme et lui faire subir d'affreuses tortures; ils sont persuadés qu'un individu qui serait votre ennemi pourrait jeter sur vous un charme fatal, vous sucer le sang à une grande distance et vous faire mourir, et ils attribuent encore aux sorciers le pouvoir de métamorphoser les victimes de leur haine en toutes sortes d'animaux, comme les prophètes de la Judée qui envoyaient les rois errer dans les forêts avec les loups et les ours.

Tous les livres d'Abyssinie sont écrits en caractères éthiopiens : en général, le clergé sait lire,

mais rarement il comprend ce qu'il lit, parce que la langue écrite n'est plus parlée par personne. Une Bible complète coûte jusqu'à 500 francs, et il est peu de prêtres qui puissent disposer d'une semblable somme : ils n'ont pas d'imprimerie, et ils possèdent les Écritures saintes manuscrites. La plupart des alacas comprennent la langue religieuse; ils réunissent quelquefois des diacres dans leurs maisons, ils leur expliquent les textes des livres saints et leur donnent, à leur manière, des leçons de théologie.

Les prêtres ne font jamais de sermon; lorsque les fidèles sont réunis dans les églises, on se borne à psalmodier des hymnes ou des cantiques. Tous les dimanches, on lit plusieurs passages de l'un des Évangiles : trois mois sont consacrés à celui de saint Jean, trois mois à celui de saint Luc, et ainsi de suite. Lorsqu'on demande à un prêtre l'époque d'un évènement accompli, il désigne d'abord l'année, et ajoute ensuite : « C'était du temps de l'Évangile de saint Marc ou de saint Matthieu. »

Lorsque les fidèles vont se confesser, les prêtres leur imposent de longs jeûnes; si le pénitent trouve son directeur trop rigoureux, il lui donne de l'argent, et celui-ci se charge alors de jeûner pour le

pécheur. Alvarez[1] a tort d'accuser les confesseurs abyssiniens d'indiscrétion : on en a vu néanmoins d'assez immoraux pour menacer des femmes qui s'accusaient d'adultère de révéler leur conduite à leurs maris si elles refusaient de se soumettre à leurs infames désirs.

Si, chez les catholiques romains, un défaut physique quelconque exclut de la prêtrise, il n'en est pas de même en Abyssinie : dans cette contrée, la plupart des prêtres sont laids et contrefaits de corps; tous les hommes disgraciés par la nature et que le monde repousse se réfugient dans le sein de l'Église. Avec leur costume grotesque, leur turban ridicule et quelquefois pyramidal, avec leurs défauts physiques, ces ministres du Seigneur ont l'air de véritables caricatures.

Si le peuple abyssinien exerce religieusement l'hospitalité, ses prêtres ouvrent rarement leurs portes aux voyageurs fatigués; à Gojam, néanmoins, nous avons presque toujours été accueillis par des gens d'Église. Le clergé est accusé d'usure, et quelques marchands de Gondar nous ont assuré qu'ils avaient connu des prêtres qui prêtaient leur argent à vingt pour cent par mois.

Malgré tous leurs vices, ces ecclésiastiques par-

[1] Page 417.

viennent à se faire respecter; lorsqu'ils traversent les rues, les fidèles les saluent profondément, et s'ils paraissent dans une société quelconque, tout le monde se lève et chacun s'empresse de venir leur baiser les mains.

Les rois ont toujours à leur suite quelques prêtres qui jouissent d'une grande considération et dont l'influence politique est immense : si un prince entreprenait une guerre contre l'assentiment des prêtres, l'armée refuserait de marcher ou se battrait mal. On a prétendu que Sabagadis ne fut vaincu par Ras-Marié que parce que le découragement s'était emparé de ses soldats, lorsqu'ils avaient appris que les prêtres n'approuvaient pas la bataille qui se livra sur les bords du Tacazé, et l'on assure qu'Oubi n'attend pour attaquer le Ras que le consentement des prêtres qui s'y opposent, parce qu'ils croient que le moment n'est pas encore favorable pour entreprendre cette expédition avec succès.

Un prêtre peut se marier lorsqu'il reçoit l'imposition des mains; mais, si sa femme meurt, il ne peut en prendre une nouvelle sans renoncer au sacerdoce; en sorte que ceux qui contractent un second mariage rentrent dans la classe des laïques sans scandale, car le caractère de prêtre

n'est pas ineffaçable en Abyssinie. A Choa, un prêtre doit épouser une vierge : tant que sa femme est vivante, il peut avoir des concubines; mais, si elle meurt, il n'a plus ni le droit de se remarier, ni d'avoir commerce avec des femmes étrangères. La *prêtresse* s'impose les mêmes devoirs. Le survivant des époux se revêt d'une calotte jaune qui indique qu'il s'est entièrement voué au célibat; il en est peu qui observent la règle dans toute sa rigueur.

Beaucoup de soldats se font moines sur leurs vieux ans, et l'on voit aussi plusieurs prêtres suivre les camps et prendre part aux batailles : avant le combat, ils donnent la bénédiction à l'armée pour lui inspirer du courage, et quelquefois, après une victoire, ils la bénissent encore comme pour la récompenser de s'être bien battue. Bruce[1] a été lui-même témoin de cette cérémonie. L'évêque seul peut ordonner un prêtre; mais les prêtres ont le droit de conférer tous les ordres inférieurs.

[1] Je vis une fois toutes les troupes du Béghemder recevoir le diaconat, au retour d'une bataille où elles avaient mis dix mille hommes sur le carreau. L'abouna se tenait debout devant l'église de Saint-Raphaël, et l'armée était rangée en ordre à un quart de mille de lui, dans la plaine d'Ailo-Meidan. Il y avait en outre, dans cette armée, au moins mille femmes qui, sous l'influence des signes de croix et du souffle de l'abouna, furent faites toutes aussi bonnes diaconesses que les hommes bons diacres. Bruce, t. 3, p. 362.

L'etchéguéest le chef du clergé régulier, comme l'abouna est le chef du clergé séculier. Pour être moine, il n'est pas même nécessaire de savoir lire. Les hommes qui aspirent à l'état monastique vont trouver l'évêque qui fait quelques signes avec une croix et souffle sur eux en leur disant : «Soyez moines.» Ils retournent alors chez eux et se réfugient dans un couvent ou dans quelque grotte solitaire ; mais, depuis quelque temps, ils préfèrent vivre en société, et ils abandonnent tous leurs sauvages retraites pour venir habiter dans les monastères.

Les femmes, pour devenir nonnes, pratiquent les mêmes cérémonies que les hommes, et la religion les condamne comme ceux-ci à un célibat sévère. Les époux qui veulent entrer dans un couvent sont obligés de divorcer : ils peuvent néanmoins se reprendre et contracter même de nouveaux liens, mais alors ils doivent rentrer dans le monde et abandonner les monastères, où le spectacle d'une union conjugale scandaliserait, dit-on, les célibataires ; mais ces semblants de vertu n'éblouissent personne, car les moines en général, et principalement ceux d'Oaldubba, sont accusés de sodomie, peut-être injustement.

Les moines et les nonnes ont la tête rasée et

portent une calotte jaune. Nous avons quelquefois rencontré des religieuses chargées d'énormes livres renfermés dans des sacs en cuir, et qui, par extraordinaire, savaient lire. En Abyssinie, les femmes ne reçoivent jamais aucune espèce d'éducation. Les nonnes ne peuvent pas être admises dans tous les couvents, ceux de Dévra-Damô et de Dévra-Libanos, par exemple, ne sont composés que d'hommes. Saint Aragoï et Técla-Haïmanout ont interdit aux femmes l'entrée de ces monastères dont ils étaient les fondateurs, pour éviter les désordres qu'elles occasionnaient dans les lieux d'où elles n'étaient pas exclues.

Les moines ne vivent pas en commun ; ils sont répandus autour d'une église, et chacun d'eux a pour lui une petite maison qui lui sert de cellule et un champ qu'il cultive lui-même : les propriétés de ces religieux sont respectées par les soldats. Les plus paresseux mendient dans les villages leur pain de chaque jour, et l'on en voit quelques uns occupés à creuser leur tombeau dans le roc. Certains d'entre eux se privent, durant toute leur vie, de pain et de viande, et, en véritables anachorètes, ne vivent que de légumes et de racines : il en est qui cherchent à persuader à la multitude qu'ils ont été dix et vingt ans sans prendre aucun

aliment. Le nombre des monastères, autrefois très considérable, diminue tous les jours.

Comme les prêtres, les moines sont divisés en deux sectes, et ils soutiennent mutuellement leurs croyances avec acharnement; à l'arrivée d'un évêque, ils abandonnent leurs retraites et se rendent en foule auprès de lui pour connaître son opinion sur le point qui les divise.

L'etchégué demeure ordinairement à Gondar, et le quartier qu'il habite est un asile inviolable: néanmoins, dans ces derniers temps, il fut pillé par les soldats de Ras-Marié, comme Axoum l'a été par ceux de Déjaj-Oubi.

Les prêtres qui entreprennent encore le pèlerinage de Jérusalem et qui ont assez de bonheur pour retourner sains et saufs dans leur pays sont en vénération auprès de leurs compatriotes; mais l'argent leur manque ordinairement pour exécuter ce long voyage, et, pour s'en procurer, quelques uns ont recours à un moyen infame: ils séduisent quelques jeunes gens qu'ils amènent avec eux, et arrivés à Massaouah, ils les vendent comme esclaves. MM. Gobat et Isemberg étaient servis par deux Abyssiniens qui avaient été victimes de la mauvaise foi de ces prêtres-pélerins.

Mais s'il est des individus qui embrassent l'état ecclésiastique par spéculation et qui parviennent, à force d'hypocrisie, à usurper une réputation de sainteté, on trouve aussi de vrais croyants qui, pour mériter la vie éternelle, se retirent dans des lieux humides et malsains, mortifient leur corps qu'ils chargent quelquefois de lourdes chaînes, et vivent dans une continence absolue.

Nous avons exposé rapidement les croyances dogmatiques de l'Abyssinie, nous avons fait connaître le clergé régulier et séculier de cette contrée; nous allons parler maintenant de quelques coutumes particulières aux habitants.

Les Abyssiniens, hommes et femmes, portent le deuil de leurs parents : les gens riches, après s'être rasé la tête, se revêtent de toiles teintes dans le pays; elles sont d'un noir pâle. Les pauvres, qui ne peuvent changer de costume à volonté, se rasent aussi la tête et se déchirent le visage et le corps avec leurs ongles; ils se blessent quelquefois gravement, et ils conservent toujours les marques de leurs violentes égratignures; la peau qui recouvre les cicatrices a une couleur plus foncée que celle du reste du corps : le sacrifice de leur chevelure, ordinairement si gracieuse, est d'autant plus grand, qu'elle repousse très len-

tement. Les femmes, plus sensibles que les hommes ou plus esclaves de l'usage et de la mode, se défigurent quelquefois à la mort d'une amie.

Quoique le dévouement des Abyssiniennes soit loin d'égaler celui de la veuve indienne qui se précipite vivante sur le bûcher qui doit consumer le cadavre de son époux, néanmoins la femme qui sacrifie sa beauté est, sans contredit, bien méritante. Bruce s'est trompé lorsqu'il a prétendu que les Abyssiniennes laissaient croître leurs ongles, afin de pouvoir se déchirer dans les circonstances malheureuses : ces dames, qui sont d'une insouciance rare, ne poussent pas si loin la prévoyance. Dans notre voyage, nous n'avons jamais vu que certains Fallachas qui, pour pratiquer la circoncision aux nouveau-nés, gardaient toujours leurs ongles. Lorsque les Abyssiniennes sont malheureuses, elles expriment leur douleur en chantant et en pleurant en même temps.

La circoncision est encore en vigueur en Abyssinie, et elle est pratiquée par les chrétiens, les juifs et les musulmans qui habitent ce pays. Cette coutume est établie, de temps immémorial, chez ces peuples, qui prétendent l'avoir reçue d'Abraham ou d'Ismaël, et Philon le Juif et Hérodote ont écrit que cet usage était très ancien chez les

Égyptiens et chez les Éthiopiens : le témoignage de ces deux historiens prouve que les Abyssiniens se faisaient circoncire avant l'introduction du judaïsme parmi eux.

On a discuté pour savoir si la circoncision était, chez ces peuples, une pratique religieuse où une simple coutume : il est évident qu'elle était inhérente à la religion, lorsque les Abyssiniens adoptèrent les croyances juives; mais, après la conversion de ces peuplades au christianisme, on ne la conserva que par habitude. Lorsque les Portugais tentèrent d'introniser la religion romaine en Éthiopie, plusieurs missionnaires s'élevèrent avec violence contre la pratique de la circoncision; mais quelques uns consentirent à la tolérer : lors de leur expulsion, les prêtres grecs ordonnèrent une circoncision générale. Les femmes elles-mêmes sont soumises à cet usage, on leur retranche le clitoris, qui prendrait, sans cette opération, un développement excessif. Bruce était mal informé lorsqu'il a prétendu que les Galla étaient circoncis : à l'exception des Ouello et des tribus qui professent, comme ceux-ci, la religion de Mahomet, cette coutume est inconnue de ce peuple, qui occupe un espace immense de territoire. Les femmes sont chargées de cette opéra-

tion et se servent d'un couteau tranchant. On circoncit les enfants entre le troisième et le huitième jour de leur naissance.

L'Église abyssinienne célèbre l'Épiphanie avec une grande pompe ; nous parlerons plus en détail de cette fête solennelle dont nous avons été nous-mêmes témoins dans la province de Gojam que nous allons bientôt traverser.

Les missionnaires portugais étaient dans l'erreur lorsqu'ils ont prétendu que les Abyssiniens croyaient être baptisés tous les ans en célébrant l'Épiphanie; il suffira, pour en convaincre nos lecteurs, de reproduire ici l'opinion d'un empereur de cette contrée, relative à cette fête; voici ce qu'il disait un jour à l'un de ces religieux: « Les cérémonies qui ont lieu à l'époque de l'Épiphanie ont été consacrées par un de nos ancêtres pour les populations qui, après avoir renié la foi chrétienne lors de l'invasion musulmane, voulaient rentrer dans le sein de l'Église. »

A certaines époques de l'année, et notamment le jour de la fête de Técla-Haïmanout, plus de cent personnes se réunissent chez les grands-prêtres ou dans les églises et assistent à des repas qui rappellent les agapes des premiers chrétiens.

Nous allons maintenant poursuivre notre route; car nos lecteurs doivent être aussi impatients que nous de s'éloigner d'Ankober.

VIII.

SOMMAIRE.

Notre joie au moment du départ.—Arrivée à Mottadit.—Diverses routes qui conduisent en Arabie.—Dangers qu'elles présentent. —Nous prenons la résolution d'aller visiter les Galla-Boréna.— Belles prairies de Gouna-Gounet.—Province de Tégoulet.—Enlèvement d'un chevreau par un vautour. — Dépouille virile à la porte du choum de Sassit.—Tombeaux musulmans.—La rivière de Zaro sert de repaire aux voleurs.—Une hyène.—Coutume bizarre.—Superstition de notre guide.—Rives de l'Addabaï.—Arrivée à Mara-Étié.—Description du plateau.—Aspect du pays. —Grande réunion de rivières.

CHAPITRE VIII.

Nous ne chercherons pas à faire connaître les sentiments divers dont nous fûmes agités lorsqu'il nous fut permis de partir; nous ne dirons pas quelle fut notre joie, les exilés pourraient seuls la comprendre. Au milieu d'un vaste horizon de sable, la France, comme une oasis, venait de nous ap-

paraître dans le lointain, et, quoique le sentier à peine tracé fût rude et semé de dangers, nous brûlions de le parcourir; chaque pas nous rapprochait désormais d'un but désiré, et lorsque notre ardeur se ralentissait, cette pensée nous donnait de nouvelles forces, et nous pressions notre marche.

Pour la dernière fois, nous promenâmes nos regards sur l'immense panorama dont la riche variété nous avait si souvent charmés durant notre captivité; nous contemplâmes encore le palais du Roi autour duquel se groupaient les maisons d'Ankober, comme les poussins sous les ailes de leur mère; le Haouach, qui se déployait largement et resplendissait au soleil; l'ombre opaque des forêts de sabines et les montagnes d'Adal cachées, en partie, par les vapeurs capricieuses qui émanaient de la rivière; et, malgré notre empressement à nous éloigner de ces lieux, nous fûmes saisis de ce malaise que l'on éprouve lorsqu'on dit un dernier adieu à une personne chérie qu'on ne doit plus revoir; mais ce vague sentiment de regrets payés comme un tribut à la terre de Choa s'éteignit à la seule pensée des joies qui nous attendaient dans notre patrie.

Après avoir congédié la foule qui nous avait

accompagnés jusqu'au ruisseau d'Aérara, que nous côtoyâmes quelque temps, nous gravîmes, pendant une heure et demie, la montagne aux flancs abruptes que nous avions déjà descendue en venant d'Angolala à Ankober; nous découvrions çà et là quelques groupes de maisons de chétive apparence, et de grands et vigoureux cossos déployaient leurs branches au dessus de nos têtes. Quand nous parvînmes sur le plateau, le soleil se coucha, et nous fûmes obligés de venir chercher un refuge au village de *Mottadit.*

Quatre routes, toutes fréquentées, pouvaient nous conduire d'Ankober en Arabie : l'une, dont nous avons déjà parlé, conduit à Moka, par le pays de Somouli et Zeyla; une seconde, au nord, et qui est plus directe, traverse les propriétés de Bourrou, celles d'Ali-Marié et le royaume de Lasta, d'où l'on se dirige vers les villes d'Adoua ou d'Antalo, pour se rendre jusqu'à Massaouah.

Malgré les difficultés que l'on rencontre sur la première de ces routes, nous n'aurions pas hésité à la suivre si nous avions pu partir sur-le-champ; mais, pour tenter ce dangereux voyage, il fallait attendre le départ d'une caravane d'Alio-Amba, et nous n'étions nullement disposés à prolonger

notre séjour à Choa. En passant par les possessions de Bourrou et de Marié, nous n'aurions rencontré que des Galla musulmans et des Tigréens, qui nous étaient suffisamment connus; d'ailleurs, le Lasta et les provinces du Tigré, que nous aurions traversés, avaient été complètement dévastés par Ras-Ali et Déjaj-Oubi, et leurs ravages avaient amené la famine dans ces malheureuses contrées.

Un troisième chemin conduisait chez les tribus des Galla-Ouello, que nous avions visitées et que nous n'étions pas tentés de revoir; restait la route qui mène à Gojam, et qui se subdivise en deux branches : la première passe par *Dévra-Véra*, *Argani-Ouéra*, *Choa-Méda*, *Déi*, *Iolo*, *Ensaro* et Dévra-Libanos, célèbre par son monastère qui renferme 3,000 moines, dont les deux tiers, jadis soldats, sont retournés eunuques de leurs expéditions contre les Galla.

Nous résolûmes de suivre la seconde, afin de nous rendre directement chez les Galla-Boréna, dont les tribus, sans culte et sans religion, ont conservé dans leur pureté les traditions de la terre natale. Ces deux voies présentaient encore de graves inconvénients : plusieurs rivières profondément encaissées et quelques vallées soli-

taires que nous avions à traverser étaient fréquentées par des bandes de voleurs qui pillaient les marchands et les voyageurs; et, malgré sa vigilance et son activité, Sahlé-Sellassi n'avait pu détruire ces brigands.

Ainsi c'étaient des dangers de toutes parts : peuplades barbares, animaux féroces, famine, maladies, voleurs, telle était la perspective qui s'offrait devant nous; les routes n'étaient point rassurantes : nous étions là comme un navire embarrassé dans un réseau d'écueils, d'où il est obligé de se dégager sous peine de périr.

Le choum de Mottadit ne paraissait pas d'abord disposé à nous bien accueillir, car les habitants de Choa, nous l'avons dit, ne sont pas très hospitaliers; mais, dès que notre guide eut annoncé que nous étions les protégés du Roi son maître, on nous logea dans une assez belle chaumière, on amena un mouton, et les femmes nous apportèrent plusieurs vases remplis de lait. Il plut beaucoup pendant la nuit, et, à notre réveil, nous nous aperçûmes que nos habits, placés sous une gouttière, étaient trempés.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche d'assez bonne heure; l'orage n'était pas entièrement dissipé, le soleil était voilé et l'air humide, la

route était glissante, et nous étions exposés à des chutes fréquentes. Après quatre heures de marche à travers un terrain fertile, mais peu boisé, nous arrivâmes à *Gouna-Gounet*, arrosé par le ruisseau de *Carra-Tandé*.

Ce village est la propriété de Sahlé-Sellassi, qui y relègue ses innombrables troupeaux; on y voit toujours plusieurs milliers de bœufs. Des prairies d'une immense étendue sont arrosées par le Carra-Tandé, qui, au lieu d'être encaissé comme la plupart des cours d'eau de ce pays, coule à la surface d'une plaine et semble un canal d'irrigation au milieu des beaux pâturages qu'il rafraîchit.

Ces troupeaux de bœufs labourent les champs environnants qui se couvrent de magnifiques moissons. Le choum de Gouna-Gounet, qui a la direction des terres et des bestiaux, est un des plus importants personnages du royaume, et ses fonctions sont fort recherchées; elles n'exemptent pas de la guerre ceux qui en sont investis, car l'Abyssinie est constituée militairement.

Nous nous éloignâmes lentement de ce site délicieux de fraîcheur, et, quelque temps après, nous passâmes devant le beau village de *Leggada*, dont les revenus appartiennent aux prêtres. Aux alentours, le terrain est cultivé avec soin et l'on

y récolte beaucoup de céréales; nous remarquâmes un canal creusé de main d'homme, qui arrosait quelques prairies; nous croisâmes alors la route de Salla-Denghia à Angolala, et, après une heure et demie de marche, nous arrivâmes au village de *Moutti* : ce village est compris dans la province de Tégoulet, que les rois d'Abyssinie vinrent habiter lorsque leurs domaines furent réduits au petit royaume de Choa. Il n'existe aucune trace de leurs anciennes habitations, qui étaient sans doute en chaume comme celles d'aujourd'hui. Cette province produit beaucoup de toumbac, qu'on envoie dans les contrées voisines : on y trouve des bois de construction de moyenne dimension, dont on se sert pour la charpente des églises. Les goîtres sont communs à Tégoulet.

Jusqu'à Moutti, la route fut assez facile; nous apercevions devant nous de hautes montagnes séparées par de profonds escarpements, et le village était situé au pied des collines, dont les sommets décharnés offraient l'aspect d'une colonnade ruinée.

Lorsque nous arrivâmes, les paysans retournaient de leurs champs : c'était l'époque de la récolte; les gerbes, déjà coupées, étaient foulées

par des bœufs, et, après avoir emporté le grain, on laissait la paille entassée sur les lieux. On avait donné pour notre souper des ordres magnifiques; mais on ne nous apporta que du pain, au grand mécontentement du choum, qui pensait que la conduite peu généreuse des villageois à notre égard devait nous donner une triste idée de son autorité.

Le lendemain, nous partîmes de Moutti, et, après deux heures de marche, nous arrivâmes au village de *Nas*, entouré de coll-quals couverts de petits fruits rouges de la grosseur d'une noix : de là nous aperçûmes distinctement le pays que nous avions à parcourir; il paraissait aride et brûlé : de toutes parts c'étaient d'immenses plateaux qui dominaient des vallées profondément encaissées; le versant de chaque chaîne avait un ou plusieurs gradins et offrait l'aspect d'un amphithéâtre colossal. Quelquefois, à la faveur de larges découpures, nous apercevions les nappes d'eau des rivières tortueuses qui s'étaient frayé une route à travers ces gorges abandonnées, et nous étions tristes en présence de cette nature sévère et désolée.

Après une heure et demie de descente assez pénible, nous arrivâmes sur les bords de la ri-

vière de *Gadau*, qui prend sa source au dessus de Tégoulet, non loin des montagnes d'Ankober. Au lieu où nous la traversâmes, elle avait de sept à huit mètres de largeur et coulait dans la direction du sud-ouest. Un jeune enfant gardait un troupeau de chèvres sur les flancs de la chaîne que nous commencions à gravir.

Tout à coup un énorme vautour, qui planait au dessus de nos têtes, s'abattit sur un chevreau avec une incroyable rapidité et l'enleva, malgré les coups de pierres du malheureux berger qui se désespérait : la victime poussait des cris plaintifs, et les chèvres, effrayées, se pressaient les unes contre les autres. Le vol du vautour était lent et difficile ; il approcha de la rivière et plongea dans les profondeurs de la vallée : le chevreau, qui se débattait, s'échappa de ses serres et vint se briser sans doute contre les rochers ; l'oiseau de proie le suivit de près.

Bientôt après, nous arrivâmes dans le village de *Sassit*, qui se trouve encore dans la province de Tégoulet. Le choum ne voulut pas d'abord nous recevoir et chercha à nous éloigner ; mais il pleuvait, et nous lui dîmes que, s'il ne consentait pas à nous donner un asile dans sa maison, nous en sortirions, mais que nous ne quitterions

pas le village : lorsqu'il nous vit ainsi déterminés, il devint plus poli et surtout plus hospitalier. On voyait suspendu devant sa porte un membre viril que sa jeune femme et sa sœur s'empressèrent de nous montrer. Nous étions au 24 décembre et nous avions craint un moment de passer froidement la nuit de Noël.

Le lendemain 25, nous nous éloignâmes de Sassit ; nous cheminâmes longtemps sur un magnifique plateau, mais il nous fallut ensuite descendre par un sentier abominable ; nous laissâmes à notre droite le village d'*Ouguer*, et nous suivîmes alors les flancs d'une montagne dont le sommet appartenait à la province de Choa proprement dite : le versant était occupé par des musulmans, et nous remarquâmes sur notre route quelques bosquets touffus qui ombrageaient des tombeaux. Les habitants recueillent du tèf, mais surtout du doura et du maïs ; les singes dévastent les récoltes. La température de cette province était beaucoup plus élevée que celle d'Ankober.

Ce jour-là, nous vînmes coucher à *Zaro*, en dehors de la province de Tégoulet. Le choum de ce village voulut nous effrayer par le récit des brigandages qui, disait-il, se commettaient fréquemment dans le dangereux passage de la ri-

vière qui coulait au dessous de nous : il espérait que nous lui demanderions une escorte qu'il nous aurait, sans doute, fait payer chèrement ; mais nous feignîmes de ne pas faire attention à ses paroles. Cet homme avait l'air d'un véritable brigand, et nous fûmes persuadés qu'il devait profiter des larcins qu'il aurait dû prévenir.

Le jour suivant, nous quittâmes Zaro, non sans quelque appréhension ; le pays que nous parcourions alors avait pris le nom de *Moret*. Au bout de trois quarts d'heure, nous parvînmes à la rivière d'Addabaï au passage redouté ; les ruisseaux de Mofer, d'*Aïout* et de *Guérit*, qui ont leurs sources à Anna-Mariam, Igam et Ankober, venaient se perdre dans ses eaux. Cette rivière, qui descend de la province de Choa, se grossit du Gadau et de tous les courants qui descendent de Tégoulet. Son lit, formé de cailloux, est couvert d'asclépias : il recèle de nombreux crocodiles. La vallée est plus large et moins encaissée que celle du Tacazé.

Nous suivîmes, pendant une demi-heure, le cours de l'Addabaï sans mésaventure, et nous nous éloignâmes paisiblement de la rivière en nous élevant ; nous traversâmes les trois villes musulmanes appelées *Zegghi*, *Débeb* et *Jal*. Ces

villes, dans lesquelles on confectionne des tissus de coton et qui possèdent de nombreuses tanneries, quoique enclavées dans les domaines de Sahlé-Sellassi, ne relèvent pas directement de lui, mais elles sont sous la dépendance d'Arghi, chef de Choa-Méda, qui reconnaît l'autorité du Roi. Cependant les choums ne sont pas obligés de nourrir, à leur passage, les troupes de Sahlé; et, comme notre guide ne pouvait nous être d'aucune utilité auprès d'eux, nous résolûmes de venir coucher à *Arech*, dont le choum était sous la dépendance de Bézabbé, vers lequel nous nous dirigions. Nous franchîmes une immense vallée et nous nous trouvâmes devant la maison du chef de village, au soleil couchant. Peu de temps avant d'arriver, une hyène, cachée sous un épais taillis, s'était sauvée à notre approche : l'une de nos mules, effrayée, prit le mors aux dents et renversa son cavalier, qui, dans sa chute, se blessa gravement. Nous avions besoin de repos; malheureusement, le choum était malade, et nous n'obtînmes l'hospitalité qu'après une longue attente.

A peine fûmes-nous installés, que nous vîmes arriver quelques hommes conduisant une chèvre par les cornes; elle allait être immolée en expia-

tion, par un prêtre, afin d'obtenir du ciel la guérison du choum. Le ministre du Seigneur entra bientôt dans la maison du malade, accompagné de quelques diacres, qui saisirent la victime et la firent tourner trois fois autour du lit du patient, pendant que le prêtre récitait dévotement une longue prière d'usage dans ces sortes de cérémonies. Dès qu'il eut terminé son oraison, il s'arma d'un grand couteau, égorgea l'animal et laissa couler le sang autour du sarir. Le lendemain, le malade se trouva mieux; il avait eu foi au remède.

Le célèbre voyageur Burckhardt a remarqué une coutume à peu près semblable établie dans l'Arabie : pendant son séjour à Iambo, la peste exerçait de grands ravages dans cette ville; les habitants couvrirent une chamelle de riches ornements, et l'égorgèrent ainsi parée, espérant que le fléau passerait dans le corps de la victime et cesserait de désoler le pays[1]. Une pareille cérémonie eut lieu à Rome sous le pontificat d'Adrien.

Le 27, notre guide vint nous éveiller avant le jour en nous disant que nous avions encore à traverser l'Addabaï, et qu'il était prudent d'y

[1] Burckhardt, *Biblioth. génér. des voyages*, tome XXXII, p. 357.

arriver de grand matin pour éviter les esprits malins qui se tiennent cachés sous les eaux pour noyer les passants : « Ils ne sont dangereux, » ajouta-t-il, « que lorsque le soleil est ardent; ainsi, maîtres, hâtons-nous. » On sait, en effet, que les crocodiles sont principalement redoutables aux heures des fortes chaleurs, et nous rîmes de la superstition d'Abbaïou, qui transformait ces animaux en mauvais génies.

Une descente assez douce nous conduisit de nouveau sur les bords de l'Addabaï, ombragés par quelques arbres verdoyants : le lit de la rivière était ici plus large qu'au lieu où nous l'avions passée d'abord, mais sa profondeur était peu considérable; elle avait à peine deux pieds d'eau. Les gens du pays assurent qu'elle est peuplée d'hippopotames.

L'Addabaï sépare le district de Moret de celui de Mara-Étié, dans lequel nous venions d'entrer. La demeure de Bézabbé se trouvait sur un plateau élevé que nous apercevions devant nous, et, après une montée rude et difficile, nous arrivâmes au village de *Garda* un jour de marché; de là, nous longeâmes le plateau en marchant sur un large gradin de la montagne, et nous parvînmes enfin au sommet par un passage étroit et escarpé

comme celui de Dhèr; il était fermé par le village de *Tamo*, habité par les soldats chargés de défendre l'abord du plateau.

Nous suivîmes le chemin tracé dans la plaine, et nous arrivâmes à *Ouari*, résidence du frère de Bézabbé, qui nous reçut dans son manoir fortifié comme ceux des Galla-Ouello. Le lendemain, il voulut nous accompagner chez son frère, et après avoir livré nos mules à notre guide, nous suivîmes avec lui un sentier fréquenté seulement par les piétons.

Mais le plateau que nous parcourions se resserra brusquement, et nous descendîmes pendant quelques instants par une pente assez raide; lorsqu'il fallut remonter, nous nous trouvâmes en face d'un rocher à pic, que nous gravîmes par un escalier vertical pratiqué dans les flancs de cette montagne dure et compacte; bientôt après nous arrivâmes à l'extrémité opposée du plateau, et nous entrâmes dans le village de *Zouma*, où nous allions trouver Bézabbé.

Du haut de cette position, nous contemplions les larges chaînes de Choa-Méda, de Tégoulet, et celle de Derra, habitée par les Galla-Boréna; elles étaient toutes au même niveau et offraient ensemble l'aspect d'une plaine admirable, mal-

heureusement coupée par de profondes vallées. Tous ces plateaux sont composés de prismes semblables à ceux de Guéché et appartiennent évidemment à la même formation. Leurs flancs présentent d'immenses gradins, et sur les marches inférieures, qui sont encore couvertes de terre végétale, apparaissent quelques villages de peu d'importance. Les principales villes habitées par les Galla de Choa-Méda sont *Imma*, *Chéma*, *Ghénamécha* et *Ao*.

Le plateau de Zouma ou de Mara-Étié est beaucoup plus considérable que celui de Dhér. Sa longueur est de plusieurs lieues, et sa largeur varie de dix à deux mille mètres. Il renferme les trois villages de Tamo, Ouari et Zouma; il possède une église entourée d'arbres magnifiques; les pâturages y sont beaux et l'eau abondante; il n'a que deux passages, fortifiés par la nature, comme celui de Dhér.

Au nord, Mara-Étié s'élève au dessus de la rivière Ouanchet, grossie des eaux d'Ouahet, qui descend de Guéché, où elle reçoit le Cachini; au sud, il domine la vallée de l'Addabaï, qui le sépare de la province de Choa; à l'ouest, on aperçoit, dans le lointain, les hautes montagnes du Damot, dont le Nil-Bleu baigne la base, et les

terrains bas et arides de la contrée de Derra. Dans cette même direction, apparaît Iarso, célèbre, dans ces pays, par le grand nombre de rivières qui s'y réunissent avant de se jeter dans le Nil, et auquel les Abyssiniens ont donné le nom d'*Arba-arat-ouaha* (quarante-quatre eaux).

Iarso est à sept lieues de distance de Zouma; c'est le rendez-vous général de toutes les eaux qui s'écoulent de Choa, Tégoulet, Igam, Anna-Mariam, Guéché, et de la plupart de celles qui descendent du territoire des Ouello et des Boréna; les rivières les plus remarquables sont l'Addabaï, Ouanchet et Zégaamel qui arrive de Dévra-Libanos. A l'époque des pluies, d'innombrables cascades, qui se précipitent du haut du plateau, viennent grossir leur cours. A Zouma, les goîtres sont encore plus communs qu'à Tégoulet.

IX.

SOMMAIRE.

Bon accueil de Bézabbé. — Arrivée à Coussaï. — Considérations générales sur les Galla-Boréna. — Départ de Coussaï. — Description du paysage. — Arrivée à Derra. — Simplicité d'Odatgé, chef galla. — Costume des Galla-Boréna. — Un procès chez Odatgé. — Arrivée à Anco. — Questions naïves d'Abbayé, gouverneur d'Anco. — Il a peur de nous. — Le besoin d'une religion se fait vivement sentir chez les Galla. — Leur législation. — Leurs mœurs. — Une aventure bizarre. — Séjour forcé à Anco. — Arrivée chez Tourri. — Passage de la rivière d'Oualaka. — Rencontre de trois pèlerins. — Passage du Nil-Bleu. — Accidents. — Vallée du fleuve. — Montée pénible. — Un site délicieux. — Arrivée à Goumamit. — Complaisance du choum de ce village.

CHAPITRE IX.

Les principaux chefs de Choa ont le sentiment de leur dignité; ils sont généreux, magnifiques, et si la population de ce pays ne se montrait guère hospitalière envers nous, en revanche les gouverneurs nous recevaient tous avec la plus grande bienveillance. Dès que Bézabbé fut informé de

notre arrivée, il nous fit introduire, et nous assistâmes à son repas du matin, qui nous rappela ceux de Sammou-Nougous, quoiqu'il y eût moins de luxe et d'apparat. Abbaïou revint alors à Ankober et fut remplacé par un homme du gouverneur.

Après avoir pris congé de Bézabbé, nous descendîmes vers le hameau d'*Ombaroch-Amba*, précédés de notre nouveau guide, que son maître avait chargé de provisions pour la route : nous nous engageâmes dans un défilé tellement étroit, que nos coudes se meurtrissaient contre les rochers; la montagne était entr'ouverte, et nous cheminions entre deux murailles épaisses qui se rapprochaient en s'élevant : le jour ne parvenait qu'avec beaucoup de difficulté dans cet étrange souterrain, et un homme que nous rencontrâmes monté sur sa mule fut obligé de rebrousser chemin pendant plus d'un quart d'heure pour nous laisser le passage libre.

Nous parvînmes bientôt à Ombaroch-Amba, où nous reçûmes une généreuse hospitalité : les femmes nous lavèrent les pieds et nous témoignèrent une bonté toute particulière; néanmoins le chef du hameau ne nous inspirait aucune confiance, et nous nous félicitions d'être les protégés du Roi, dont notre hôte paraissait redouter

le pouvoir : il nous interrogea longuement sur les Galla-Ouello, et l'on eût dit, à ses questions, qu'il avait été informé de nos mésaventures; mais nous n'eûmes garde de lui apprendre nous-mêmes que nous avions été dépouillés par ces Barbares, nous n'avions pas oublié que l'imprudence commise à Machella nous avait été funeste.

Le lendemain 29 décembre, nous nous éloignâmes du hameau : la route était belle et le soleil ardent; nous passâmes devant le village de *Fétra*, paré d'arbres touffus : au milieu d'un paysage triste et dépouillé, Fétra réjouissait comme un bouquet en hiver. Si les habitants de Choa ne nous avaient témoigné que de l'indifférence, les gens de ce village s'empressèrent autour de nous, dès qu'ils nous aperçurent, en manifestant une vive curiosité et un grand étonnement. Quelque temps après, nous traversâmes *Coussaï*, qui luttait de gentillesse avec Fétra et qui était plus important; nous descendîmes dans la maison du chef, qui était Galla comme ses vassaux, et nous y passâmes la nuit. Dans tous ces pays chauds, les enfants vont nus, et nous remarquâmes à Coussaï qu'ils n'étaient pas circoncis.

Les tribus des Boréna diffèrent essentiellement de celles des Ouello; nous n'étions plus au milieu

de ces Galla musulmans que nous avons déjà vus si redoutables avec leurs cheikhs fanatiques, leurs chefs stupides et leur sotte emphase lorsqu'ils peuvent s'écrier : Nous sommes mahométans! Les Boréna, qu'on dit être idolâtres, n'ont aucune notion religieuse; ils ne doutent de rien, parce qu'ils ne croient en rien qu'à ce qui les environne, qu'à ce qu'ils touchent : leur esprit simple et naïf ne s'élève pas au dessus des choses de la terre; sans pensée d'avenir, leur vie s'écoule avec les peines et les plaisirs du moment : leur physionomie est empreinte de sauvagerie; leur regard est vague, incertain, mystérieux, et on les voit s'ébahir en contemplant le spectacle du monde : on dirait que, fraîchement conviés à la vie humaine, à cette vie de progrès et d'amour, ils s'étonnent de l'éclat, de la pompe de la fête, et s'effraient de leur petitesse en présence de tant de magnificence.

Les Galla-Boréna sont simples et naïfs; la première impulsion de leur cœur est toujours bonne; malheureusement pour les voyageurs, ils sont faciles à influencer; ils ont toujours auprès d'eux quelque intrigant qui les dirige ou du moins les conseille, et ils accueillent aussi promptement une bonne inspiration qu'une mauvaise : ils n'ont

aucune religion, aucun culte, ils n'ont ni prêtres ni autels; néanmoins, lorsqu'ils éprouvent de fortes émotions, dans la joie ou dans la douleur, ils lèvent les yeux vers le firmament et poussent le cri *Ouac*, qu'ils traduisent par Sghiar (Dieu) lorsqu'ils parlent la langue amharique.

Malgré les craintes qu'on avait cherché à nous inspirer pour nous empêcher de visiter ces peuples, nous éprouvâmes un sentiment de joie en nous trouvant au milieu d'eux : il nous était doux de nous être rapprochés de ces Galla que nous avions vus dès nos premiers pas sur la terre d'Orient, et qui, dans leur esclavage, nous avaient paru si intéressants : dans le cours de nos voyages au Sennâr, et dans l'Arabie, c'étaient eux surtout que nous avions recherchés, admirés, eux que nous avions désiré voir dans leur liberté, sur leur terre natale, à l'ombre de leurs bois; et maintenant, en les voyant passer près de nous, nous aimions à les contempler dans leur costume sauvage comme eux, avec leurs parures si originales et si bien assorties.

A Coussaï, nous fûmes accueillis par la femme du choum, qui nous traita avec cette bonté qui caractérise son sexe. Le lendemain, à l'aurore,

nous nous éloignâmes du village; le pays avait un aspect attrayant, virginal : après avoir traversé un grand bois de cassiers, nous parvînmes, par une descente affreuse, à la rivière *Ouanchet :* les arbres multipliés nous barraient le passage, et les pierres roulaient sous nos pieds nus; nous fîmes plusieurs chutes, les longues épines des mimosas nous déchirèrent le visage et la poitrine, et nous arrivâmes sanglants sur les bords de la rivière grossie des eaux d'Ouahet. La fraîcheur de la vallée, les grands arbres qui l'ombrageaient, le luxe de la végétation nous rappelèrent ces beaux sites que nous avions si souvent admirés en entrant en Abyssinie. Le bois se prolongeait sur le versant opposé de Coussaï; nous nous élevâmes avec difficulté, et, parvenus au sommet, nous remarquâmes çà et là d'immenses daros qui couvraient de leurs longues branches un espace de terrain considérable. Nous nous trouvions alors dans la province de Derra, et nous nous arrêtâmes dans un village du même nom, environ trois heures après notre départ de Coussaï.

Nous arrivâmes à Derra un mardi, jour de marché; nous aperçûmes *Odatgé,* le chef du district, assis à l'ombre d'un grand cassier avec les principaux personnages de sa suite : il était occupé

à prélever lui-même les impôts que chaque commerçant venait lui payer. Dès que nous parûmes, on nous donna une maison, et lorsqu'Odatgé eut terminé ses affaires, il nous fit appeler. Nous le trouvâmes assis sur un sarir; il était au milieu de ses mules et de ses chevaux ; quelques hommes se tenaient debout autour de lui, et plusieurs femmes étaient nonchalamment couchées sur un lit placé à côté du sien. Il fit étendre une grande peau de bœuf et nous engagea à nous asseoir ; on nous servit de l'hydromel et nous bûmes longtemps. Odatgé nous adressa, sur notre pays, des questions très ingénues, et nous supplia de passer huit jours auprès de lui ; mais nous ne voulûmes pas y consentir. Pendant que nous étions encore chez lui, il fut surpris, comme Oubi dans son camp, par un léger besoin, qu'il satisfit en présence de tout le monde; et, moins pudique que le roi du Sémén, il n'attendit pas que ses hommes l'eussent enveloppé d'une toile.

Le costume des Galla-Boréna ne diffère en rien de celui des Abyssiniens ; on retrouve parmi eux la gracieuse peau de mouton que les habitants de Choa remplacent par les dépouilles des tigres ou des lions. Les femmes ne portent pas de toile, elles n'ont qu'une chemise et une peau; plusieurs

ne revêtent qu'un grand pagne à couleurs variées, et alors elles ont les seins nus : elles tressent leurs cheveux et se parent de boucles d'oreilles qui s'allongent en forme de cylindre et retombent gracieusement jusque sur leurs épaules.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le vaste plateau occupé par Bézabbé est d'une formation pareille à celle de Dhèr, et comme Guéché, il est limité par la rivière Ouahet : lorsqu'on traverse ce cours d'eau en venant de Derra, on arrive sur de nouveaux plateaux composés de couches compactes de roche rousse et tendre; elles sont parallèles et horizontales, et leur largeur varie de deux à vingt pieds. Les rives d'Oualaka et celles du Nil, que nous verrons bientôt, ont partout cette forme; cependant le plateau qui sert de résidence à Abbayé, et que nous allons rencontrer sur notre route, ressemble encore à celui de Dhèr.

Nous étions sur le point de quitter le roitelet lorsqu'entra une femme qui venait se plaindre d'un vol. Odatgé l'écouta avec bonté, et lorsqu'elle eut terminé sa plaidoierie, le juge, après un instant de réflexion, regarda ceux qui l'environnaient, et, avec un air de bonhomie toute particulière : « Il me semble, » leur dit-il, « que cette

femme a raison ; et, sans attendre la réponse : « Mon ami, » ajouta-t-il en s'adressant à l'accusé qui avait suivi la plaignante, « ce que tu as fait n'est pas bien, ta conduite est blâmable ; je ne veux pas qu'on se comporte ainsi chez moi, et tu vas rendre à cette femme ce que tu lui as dérobé, ou bien je me fâcherai. «Suis-le, mon enfant, » poursuivit-il en s'adressant à la victime, « il va te restituer ton bien, et s'il refusait d'être juste, reviens et je te promets de te venger. » On voit que ce chef agissait avec ses vassaux d'une manière toute paternelle.

Dès que nous fûmes rentrés chez nous, Odatgé nous envoya une chèvre, du pain et de l'hydromel ; le lendemain matin, il voulut encore nous voir, et il renouvela ses instances pour nous engager à séjourner à Derra ; mais ses prières furent vaines ; nous lui fîmes nos adieux, et peu de temps après nous étions en marche.

Le sentier était toujours tracé sur le plateau : on remarquait partout une négligence pleine d'originalité ; chaque groupe d'arbres était dominé par un gigantesque daro, qui s'élevait comme un roi au milieu de sa sauvage tribu. Les récoltes consistaient principalement en doura et en coton. Nous gravîmes une colline pour arriver au village

d'*Adéré;* des mimosas et des oliviers ombrageaient la montée, et, sur le sommet, les champs étaient couverts de têf. Après une demi-heure de marche dans une belle plaine, nous parvînmes au village d'*Anco* par une ouverture pratiquée dans les flancs de roche du grand tertre qu'il domine. Depuis Coussaï, le pays était redevenu boisé, et, avec l'ombre et la fraîcheur, nous avions retrouvé ces admirables oiseaux qui embellissent les paysages d'Abyssinie. L'homme de Bézabbé était retourné à Zouma, et le chef de Derra nous avait donné un guide qui nous avait accompagnés jusque sur les propriétés du gouverneur voisin.

Le nouveau roitelet galla se nommait *Abba-Oussel*; mais, comme il était déjà vieux, il avait abdiqué en faveur de son fils aîné, comme le père de Hassan-Doullo, à Gouël, et Abbayé était alors le véritable chef d'Anco.

Quand nous parûmes devant lui, il nous reçut assez froidement, et sa physionomie nous déplut. Sans nous rien dire, il nous fit donner une maison, et peu de temps après nous reçûmes sa visite, que nous n'attendions pas. On nous apporta de sa part toutes sortes de provisions : nous préparâmes notre repas et nous l'engageâmes à le partager;

mais il prétendit que notre nourriture était mauvaise, parce que nous avions ménagé le poivre, et il refusa de manger avec nous. Il se tenait, à notre égard, dans une réserve que nous ne comprenions pas; nous étions loin de soupçonner que nous lui faisions peur, par la seule raison que nous étions blancs.

Néanmoins la conversation, qui ne tarda pas à s'engager, dissipa promptement les légères craintes qu'Abbayé nous avait d'abord inspirées : nous vivions dans un continuel malaise, et il nous était pénible d'agir comme si nous avions été toujours en présence d'ennemis : nos appréhensions étaient d'autant plus cruelles à Anco, que nous apercevions à une journée de distance les montagnes de Bousso et de Gouël, au dessus desquelles planait pour nous un effrayant et solennel souvenir; mais, comme nous venons de le dire, dès les premières paroles que nous échangeâmes, nous comprîmes que nous étions en sûreté chez Abbayé, qui était incapable de nous faire aucun mal, du moins par lui-même.

Ce bon gouverneur commença par nous avouer qu'il avait peur de nous. « Je n'avais jamais vu, » nous dit-il, « des hommes de votre espèce, et je vous remercie d'être venus parmi nous.

J'avais ouï dire qu'il existait sur la terre une race blanche, je désirais vivement la connaître, et aujourd'hui mes vœux sont exaucés. » (Il est bon de faire observer qu'Abbayé, dont les possessions n'étaient pas éloignées du Nil, avait eu de fréquentes relations avec les Abyssiniens, et comme il était avide de savoir, il avait interrogé, pour s'instruire, tous ceux qu'il avait supposés doués de quelque intelligence, et parmi les siens il pouvait passer pour un érudit.)

Il nous examina avec une vive curiosité, puis il reprit ainsi : « Il est impossible, ô blancs, que vous soyez engendrés comme nous; une femme ne vous porte pas, sans doute, dans son sein, et vous arrivez au monde d'une manière plus extraordinaire, votre couleur est trop belle, et il est impossible que vous soyez sujets aux infirmités de la vie, comme nous tous, misérables esclaves que nous sommes! Vous descendez d'en haut, grands et forts, et quand vous êtes fatigués de nous voir, vous remontez vers les lieux que vous avez abandonnés, tandis que la terre nous dévore. »

Après nous avoir ainsi exprimé son opinion sur la nature et la supériorité des hommes blancs, il voulut nous interroger sur l'existence de Dieu

et sur la vie future : « J'ai souvent entendu dire, » poursuivit le roitelet, « qu'il y avait un Dieu, un être invisible, grand par dessus tous, qui régissait les hommes et l'univers; si ce puissant monarque existe réellement, personne ne doit mieux le savoir que vous, puisque vous descendez directement de lui; » et il nous regarda, et s'écria : « Oh! vous êtes bien heureux! »

Lorsque nous eûmes répondu à la première question, il continua : « On ajoute que ce Dieu, ce maître absolu de toutes choses, récompense les bons et punit les méchants. » Nous tâchâmes alors de mettre à sa portée la théorie des deux principes qui se disputent le monde, et, en nous écoutant, cet homme simple et naïf éprouvait une joie indéfinissable, il souriait, son regard s'animait, et il paraissait accueillir avec la plus vive reconnaissance une croyance qui le relevait à ses propres yeux en lui promettant un avenir éternel. Nous parlâmes longtemps, et tous les grands de la suite d'Abbayé se pressaient autour de nous, ils prêtaient une oreille attentive et semblaient disposés à accepter avec empressement des idées qui leur donnaient de grandes espérances. Il serait difficile de peindre l'étonnement de ces hommes dont la

plupart entendaient prononcer pour la première fois le nom de Dieu et les mots de vie future.

D'après ce qui précède, on voit que ces peuplades, isolées et abandonnées à elles-mêmes, sont avides d'une religion ; nous sommes persuadés que des missionnaires habiles, qui oseraient s'aventurer chez ces tribus sauvages, mais hospitalières et bonnes, parviendraient facilement à les réunir sous une même loi; tous ces Galla, qui vivent aujourd'hui sans croyance et sans lien, formeraient alors une grande nation, la nation la plus belle, la plus intéressante de l'Afrique.

Il est inutile de faire observer que, chez les Boréna, le mariage ne reçoit jamais de sanction religieuse, puisqu'ils n'ont ni prêtres ni autels : les couples se réunissent sans formalités; chaque homme ne garde qu'une seule femme chez lui, mais il en a d'autres ailleurs, au su de son épouse, qui n'a pas le droit de s'en plaindre. Quant à la femme, elle ne peut jamais avoir qu'un mari.

Voici ce qu'Abbayé nous apprit touchant l'adultère : « Lorsqu'un homme, » nous dit-il, « surprend son épouse en flagrant délit, il a le droit de tuer l'amant ; mais il doit épargner la femme, qui se trouve à l'abri de tout châtiment, parce que l'homme, » ajouta-t-il, « est ordinai-

rement le provocateur. » Nous fûmes frappés du bon sens de ces peuplades. Leurs lois relatives au meurtre sont les mêmes que celles du Tigré et du pays d'Amhara. Pendant qu'il était question de mœurs et de femmes, le frère du gouverneur, *Chamani,* paraissait effarouché de notre conversation un peu libre ; il nous écoutait avec une pudeur de femme, il cachait sa figure dans sa toile, et plusieurs de ses compagnons, aussi ingénus que lui, laissaient percer, à travers leur peau noire, cette rougeur si expressive qui colore le front de nos enfants dans de pareilles circonstances.

Nos causeries se prolongèrent jusqu'au coucher du soleil ; et, en se retirant, Abbayé nous demanda si nous aimions les femmes galla : « Notre couleur, » ajouta-t-il, « doit avoir peu d'attraits pour vous, et il me semble que, si j'étais blanc, nos filles les plus belles ne me tenteraient pas.

—Nous sommes moins difficiles que toi, » lui répondîmes-nous ; « et, quant aux formes matérielles, vos femmes, à notre avis, ne le cèdent pas aux nôtres.

— Ainsi, » reprit-il, « vous ne dédaigneriez pas nos jeunes vierges, et si je vous en envoyais deux ce soir, vous ne les chasseriez pas ?

— Tu as mauvaise opinion de nous, Abbayé, tu as tort. »

Le roitelet sourit et s'éloigna. Peu de temps après, on nous apporta de sa part un gombo d'hydromel.

L'air était froid; nous avions allumé un grand feu, et nous étions encore entourés d'un cercle assez nombreux, lorsque nous vîmes paraître le maître de la chaumière que nous occupions : il était accompagné de deux personnes qui attendirent à la porte; après quelques signes d'intelligence auxquels nous ne comprîmes rien, il s'approcha de nous, et, au nom d'Abbayé, son maître, il ordonna à tout le monde de se retirer.

Dès que nous fûmes seuls, il fit entrer deux femmes voilées de la tête aux pieds, qui s'avancèrent timidement et vinrent s'asseoir à nos côtés; elles étaient tremblantes et n'osaient pas même nous regarder. Le maître de la maison demeura quelque temps avec nous; mais, enfin, l'on nous laissa seuls. Après avoir fermé notre porte, nous rallumâmes notre feu presque éteint, et nous priâmes nos mystérieuses Galla, qui ne s'étaient pas encore dévoilées, de vouloir bien nous montrer leur visage. A voir leur répugnance à se rendre à nos désirs, nous dûmes croire qu'elles

étaient vieilles ou laides, et nous fûmes bien agréablement surpris lorsqu'elles découvrirent les deux plus jolies têtes que nous eussions vues à Anco. Elles nous considéraient avec une sorte de frayeur religieuse et semblaient écouter avec anxiété notre langage inconnu pour elles; nous parvînmes néanmoins à les rassurer, et nous apprîmes que l'une d'elles avait été mariée, depuis peu de temps, à un vieux Galla qui, ce jour-là, se trouvait absent : sa compagne était encore vierge. Elles nous dirent qu'elles avaient été envoyées par Abbayé, et, entièrement revenues de leurs craintes, elles ajoutèrent qu'elles s'estimaient heureuses d'avoir été choisies entre toutes les jeunes filles du village. Nous étions à la veille du premier jour de l'an, et le roitelet avait voulu nous donner ses étrennes.

Dès le matin du jour suivant, nous étions prêts à partir; nous nous rendîmes chez Abbayé au lever du soleil, tant pour lui faire nos adieux que pour reprendre nos mules qui se trouvaient dans ses écuries; on refusa de nous les livrer, mais on nous assura que nous partirions dès le lendemain. Nous rentrâmes chez nous mécontents, et la matinée s'écoula dans une pénible incertitude. Vers midi, le gouverneur nous envoya

une nouvelle cruche d'hydromel, et nous reçûmes la visite de Chamani, dont l'excessive bonté dissipa nos inquiétudes; le malheur nous avait rendus méfiants. Nous voulûmes savoir pourquoi on nous retenait ainsi malgré nous, et le frère du roitelet nous dit que *Tourri*, le dernier chef galla dont nous eussions à traverser les possessions avant d'entrer dans le territoire de Gojam, s'était rendu à Anco pour échanger un fusil contre un cheval, qu'il devait partir dès le jour suivant, et que nous nous mettrions en route avec lui. Nous sûmes plus tard qu'Abbayé, qui n'était pas connaisseur en armes à feu, avait voulu nous faire juger de la bonté du fusil pour lequel il sacrifiait un superbe cheval.

Pour nous distraire, nous fîmes plusieurs fois le tour du village dans lequel nous remarquâmes quelques tisserands; nous arrivâmes jusqu'à l'extrémité du plateau et nous nous assîmes à l'ombre d'un cassier pour contempler les montagnes de Gojam qui s'élevaient devant nous et que nous brûlions d'atteindre. En rentrant au village, nous trouvâmes à notre porte le vieux Galla dont le gouverneur nous avait envoyé la femme; il avait été informé de sa mésaventure, et il était venu pour demander à être *indemnisé*; mais nous lui

apprîmes et chacun lui répéta que sa femme n'avait fait qu'obéir au roitelet en se rendant auprès de nous, et l'excellent mari se retira satisfait, en disant que, puisque c'était son maître qui l'avait ainsi voulu, il n'avait rien à répliquer.

Peu de temps après, le chef galla nous fit appeler : son père désirait nous voir, et nous suivîmes aussitôt l'envoyé. Abbayé et Chamani ressemblaient d'une manière frappante à Abba-Oussel ; nous voulûmes le leur dire, mais les deux fils se récrièrent à la fois et prétendirent que le vieillard était bien plus beau qu'eux, et qu'ils se garderaient bien de se comparer à leur père. Il fallut montrer à Abba-Oussel nos bras nus et nos cheveux qui plurent beaucoup au vieillard. Comme Odatgé, il nous pria, mais vainement, de passer plusieurs jours à Anco ; il nous demanda si nous ne pourrions pas lui faire des bouteilles, et, pour nous séduire, il nous promit un bœuf. Quand nous fûmes rentrés chez nous, il nous envoya une belle chèvre, qui fut immolée immédiatement. Nous avions rencontré sur notre passage une troupe de jeunes filles qui, à notre aspect, s'enfuirent épouvantées.

Le lendemain, nous étions libres de partir ; nous suivîmes, pendant quelque temps, une route

tracée au dessus de deux précipices profonds ; nous cheminions avec Tourri, qui rentrait dans son village ; il était accompagné de quelques domestiques qui portaient son armure et conduisaient devant lui le cheval qu'Abbayé lui avait donné pour son long fusil à mèche.

Ancaté servait de résidence à Tourri ; arrivés de bonne heure dans ce hameau, nous manifestâmes le désir de poursuivre notre route, et le nouveau roitelet nous fit aussitôt donner un homme chargé de nous conduire au village de *Bonéia*, où, grâce aux recommandations de Tourri, nous reçûmes une hospitalité aussi complète qu'à Anco. Ce village était bâti sur le versant de la chaîne qui voit couler l'Oualaka à ses pieds, et, dans le voisinage, on eût dit que les flancs de la montagne avaient été sculptés. Nous trouvâmes à Bonéia trois pèlerins qui venaient, comme nous, d'Ankober et qui avaient, disaient-ils, l'intention de se rendre à Jérusalem. Ils mendiaient de porte en porte, en récitant de longues oraisons, et recevaient les modiques aumônes de quelques villageois. Ils nous demandèrent la permission de nous suivre jusqu'au passage du Nil, et il fut convenu que, dès le lendemain, nous voyagerions en compagnie. Ils nous interrogèrent longtemps sur la Palestine

et sur la route qu'ils avaient à parcourir, et lorsqu'ils eurent appris qu'il fallait sillonner une mer avant d'arriver au but et qu'ils avaient à traverser des populations musulmanes et moins hospitalières que celles d'Abyssinie, leur détermination fut ébranlée, et ils résolurent alors d'aller faire un pélerinage à Axoum et de retourner ensuite dans leur pays.

Le 3 janvier 1836, nous nous éloignâmes de Bonéia avec les trois diacres et un jeune Galla qui devait nous servir de guide jusqu'à Gojam ; nous descendîmes longtemps et péniblement. A mesure que nous approchions de la rivière, le paysage devenait plus frais et plus riant, la végétation était vigoureuse, et d'abondantes rigoles qui sillonnaient notre route répandaient leurs eaux claires au milieu des pâturages naturels qui couvraient les champs incultes.

La pente de la montagne était devenue plus raide, et, après de rudes fatigues, nous arrivâmes en courant sur les bords de la rivière d'Oualaka que nous avions déjà traversée une fois entre Bousso et Gouël : elle était, ici, profondément encaissée; son onde coulait pure et limpide, et elle allait un peu plus bas se perdre dans le Nil. La vallée était tapissée de verdure, et de grands

arbres touffus balançaient leur ombrage à la brise du matin. La rivière coulait dans la direction de l'est à l'ouest.

Nous nous élevâmes bientôt vers le village de *Béia*; il y avait un marché dans le voisinage, et la plupart des maisons se trouvaient abandonnées. Un parent du choum nous accueillit dans sa chaumière, et nous traita avec les plus grands égards. Le soir, nous fûmes l'objet d'une curiosité générale, et plusieurs personnes nous renouvelèrent les questions naïves du choum d'Anco. Depuis le village d'Ancaté, nous avions remarqué qu'un grand nombre de Galla portaient à leur cou des cordons en soie bleue comme les chrétiens d'Abyssinie. Le besoin d'un culte quelconque leur avait fait adopter avec empressement cette marque extérieure du christianisme, parce qu'elle était pour eux l'expression d'une idée religieuse, d'une idée d'association.

Le lendemain, nous quittâmes le village avec un grand nombre de personnes qui s'acheminaient vers Gojam : elles revenaient du marché de Béia. Les trois pélerins, qui ne nous avaient pas abandonnés, nous suivirent encore, et nous nous dirigeâmes enfin vers le Nil par une descente extrêmement rapide. Nous fûmes obligés plu-

sieurs fois, pour éviter des escarpements, de prendre des détours, et nous perdîmes beaucoup de temps. Nous arrivâmes fatigués sur les bords de la rivière, et, après quelques instants de repos, nous la traversâmes à la nage. Les hommes et les femmes qui se trouvaient avec nous se dépouillèrent alors de leurs vêtements, les enfermèrent dans des outres qu'ils attachèrent sous leur ventre et arrivèrent ainsi sur la rive opposée, avec le secours de quelques Galla qui, par extraordinaire, savaient nager. Avant de s'engager dans la rivière, on avait eu grand soin de jeter des pierres dans l'eau et de pousser de grands cris, afin d'effrayer les crocodiles et les hippopotames qu'on voyait quelquefois apparaître à la surface. Un Galla d'un certain âge, qui, soutenu par son outre, s'efforçait de gagner l'autre bord, fut entraîné par le courant; nous le perdîmes de vue à un détour du fleuve, et on l'attendit vainement. L'un des pélerins, témoin du malheur de cet homme, n'osait pas s'aventurer seul dans la rivière, et personne ne paraissait disposé à aller à son secours : ses confrères avaient emporté ses habits, et il se trouvait entièrement nu sur la rive que nous venions d'abandonner : nous crûmes un instant qu'il serait obligé de s'en re-

tourner ainsi dans le village de Béia ; mais, heureusement pour lui, ses compagnons proposèrent deux sels à l'un des nageurs, qui, à ce prix, consentit à repasser la rivière pour prêter son assistance au pèlerin, qu'il amena tremblant auprès de ses amis.

Restait encore notre jeune guide qui s'était retardé en chemin et qui arriva tout essouflé sur les bords du fleuve, en implorant le secours de ses compatriotes : on feignit de ne pas l'entendre ; mais, comme il nageait passablement, il attacha aussitôt une outre sous son ventre et se précipita dans le Nil. Il avait fait à peu près la moitié du trajet, lorsqu'un crocodile monstrueux s'élança hors de l'eau non loin du nageur ; nous crûmes que ce malheureux allait être dévoré, et, pour tâcher d'éloigner l'animal, les Abyssiniens poussèrent des cris affreux, et nous lançâmes tous de gros cailloux dans la rivière : le crocodile fut sans doute épouvanté, car il ne reparut pas, et l'intrépide jeune homme, qui ne s'était pas découragé, parvint sain et sauf sur la rive.

Le Nil coulait du nord au sud; son lit était large : ses bords, majestueusement ombragés, avaient un aspect de sauvagerie attrayante, et les plus brillants oiseaux de l'Abyssinie s'étaient réunis dans

cette gorge profonde. La vallée était resserrée ; le fleuve, encaissé entre de grandes chaînes de montagnes, roulait silencieusement son onde limpide destinée à féconder d'autres pays. Le Nil, qui se déploie si librement dans les riches plaines de la Nubie et de l'Égypte, se trouvait captif en Abyssinie, où il aurait vainement tenté de franchir ses insurmontables barrières.

Après avoir fait sécher nos habits autour d'un grand feu, nous commençâmes à escalader la chaîne immense qui se dressait devant nous. Quoique nous fussions alors dans la province de Gojam, nous n'étions pas encore dans les possessions de Ras-Ali, et le versant de la montagne, jusqu'au delà de *Goumamit* que nous allons bientôt rencontrer, appartenait encore aux Galla-Boréna. La rivière était déjà loin de nous, et la végétation avait perdu de sa fraîcheur ; néanmoins, sur le flanc de la montagne, nous trouvâmes un site délicieux qui nous apparut brusquement comme une oasis dans le désert ; une abondante source arrosait de verts pâturages, et de gras troupeaux paissaient à l'ombre d'un groupe d'arbres gigantesques. Les alentours étaient arides, et la route était couverte de chétives mimosas dépouillées de leurs feuilles.

Trois quarts d'heure après, nous nous étions arrêtés à Goumamit, qui se trouve encore compris dans les domaines de Tourri. Notre guide, qui ne nous avait pas quittés, annonça dans le village que nous étions sous la protection de son maître, et, après avoir pris congé de nous, il retourna à Bonéia. Nous reçûmes, de la part du choum, un accueil des plus gracieux; il nous logea dans sa maison, et, lorsqu'on servit le souper, nous l'engageâmes vainement à le partager avec nous; il refusa de prendre aucune nourriture avant de nous avoir vus rassasiés, et il mangea ensuite nos restes. Sa femme avait voulu nous laver les pieds, et, pendant le repas, elle nous préparait elle-même les bouchées, et sa main nous servait de fourchette. Lorsque arriva l'heure du repos, notre bon hôte, prétendant que la maison n'était pas assez vaste pour que nous pussions tous y coucher à notre aise, nous dit qu'il irait passer la nuit chez le voisin avec ses domestiques, et il nous demanda la permission de laisser sa femme avec nous. On voit qu'en Abyssinie les maris sont moins susceptibles et moins jaloux que ceux de nos pays.

X.

SOMMAIRE.

Départ de Goumamit. — Une aventure nocturne. — On nous avait pris pour des Galla. — Nous arrivons sur le plateau de Gojam. — Grand concours de commerçants. — On nous entoure et l'on s'étonne de notre apparition. — Arrivée à Bichana. — Tradition du pays. — Les Ras sont détestés à Gojam. — Marché de Bichana. — Départ. — Monastère de Dima. — Rencontre de trois nouveaux pèlerins. — Arrivée à Dévra-Ouerk. — Célébration de l'Épiphanie. — Nous excitons de vives sympathies. — Description de la ville et de l'église.

CHAPITRE X.

Le lendemain, nous étions prêts à partir longtemps avant le jour : après avoir exprimé notre reconnaissance au choum hospitalier, nous suivîmes plusieurs commerçants qui se rendaient au marché de *Bichana*, la première ville que nous devions rencontrer sur notre route. En traversant

un hameau, nos compagnons de voyage voulurent s'arrêter pour attendre quelques uns de leurs amis qui avaient promis, la veille, de se joindre à notre petite caravane : pour nous, impatients d'arriver sur les plateaux de Gojam, nous continuâmes seuls à gravir la montagne, dont le sommet n'était pas alors très élevé.

Nous suivions la route tracée; le jour ne paraissait pas encore, et les bêtes féroces, qui, pendant la nuit, rôdent autour des villages, passaient autour de nous comme des ombres et s'éloignaient lentement. Depuis quelque temps le sentier s'était effacé, et, sans guide pour nous diriger, nous cheminions à l'aventure sur un terrain inculte où nulle trace n'était empreinte; nous regardions le sommet, qui commençait à peine à se dorer, et nous avancions avec confiance, quand tout à coup nous nous trouvâmes en face de plusieurs Abyssiniens, armés de gros bâtons, qui saisirent les brides de nos montures en nous ordonnant de les suivre.

Nous n'avions que nos cravaches pour nous défendre, et néanmoins, comme nous étions disposés à résister à ces hommes que nous considérions naturellement comme des ennemis, nous déchargeâmes de rudes coups sur les bras de

ceux qui arrêtaient nos mules; mais, sans lâcher prise, nos antagonistes irrités levèrent leurs bâtons, et cependant ils n'osèrent pas nous frapper.

Nous sautâmes légèrement à terre et nous les repoussâmes vigoureusement; quelques uns furent violemment renversés, et, craignant sans doute d'être les plus faibles, malgré leur nombre, ils poussèrent de grands cris qui furent entendus jusque dans les hameaux voisins. Les habitants, attirés par le bruit, accoururent en foule; mais heureusement pour nous, les marchands qui se trouvaient alors près du lieu où se passait cette scène arrivèrent de leur côté, et, après nous avoir reconnus, ils nous délivrèrent des mains de nos adversaires, qui furent très étonnés d'apprendre que nous étions Européens.

Ces hommes, qui habitaient dans le voisinage, nous avaient pris pour des Galla : en nous apercevant hors de la route à une heure indue, ils avaient supposé que nous avions passé le Nil dans de mauvaises intentions, et d'après les ordres qu'ils avaient reçus, depuis peu, du gouverneur de leur province, ils avaient jugé convenable de nous arrêter, afin de nous conduire à leur chef. Ils se retirèrent confus, après nous avoir demandé

pardon de leur erreur, qui seule, disaient-ils, les avait rendus coupables envers nous.

Il est bon de faire observer ici que, chaque fois que nous avons été obligés d'entrer en lutte ouverte avec des Abyssiniens, ils ont toujours craint de nous frapper, et ils se contentaient de se tenir sur la défensive : on eût dit qu'en nous attaquant ils redoutaient de commettre un sacrilége. Cette sorte de respect que notre couleur leur imprimait explique assez nos avantages dans les diverses rixes que nous avons eues à soutenir durant le cours de notre voyage.

Bientôt nous parvînmes en compagnie sur le magnifique plateau de Gojam : le soleil se montrait alors à l'horizon et le ciel était radieux. Nous voulûmes profiter de la fraîcheur du matin, et nous poursuivîmes rapidement notre route. Une infinité de sentiers se croisaient dans une plaine immense : ils étaient couverts d'hommes et de femmes qui se rendaient en foule au marché de Bichana. Le pays peu boisé était bien cultivé et riche en pâturages. Nous remarquâmes des nuées d'oiseaux d'une grosseur prodigieuse. Les extrémités du plateau, taillées à pic, étaient sillonnées de torrents; on apercevait çà et là quelques villages d'assez belle apparence.

Le nombre des personnes qui se dirigeaient vers Bichana augmentait à mesure que nous avancions, et l'on se pressait autour de nous. A notre vue, des exclamations d'étonnement et même d'admiration étaient répétées par toutes les bouches; elles arrivaient à nos oreilles comme une douce musique, et nos ames commençaient à se livrer à l'espérance.

Comme on a pu le voir, nous n'avions généralement inspiré qu'un faible intérêt aux populations de Choa. Dans ce royaume, notre couleur et notre qualité d'étrangers n'auraient pas suffi pour nous faire donner une seule fois l'hospitalité, et il n'avait fallu rien moins qu'un homme du Roi pour nous faire trouver, chaque soir, un asile et du pain; les habitants de Gojam devaient se montrer meilleurs à notre égard.

Parmi les nombreuses personnes qui nous environnaient et nous servaient d'escorte, se trouvait un individu de bonne mine qui semblait vouloir pénétrer le motif de notre apparition dans Gojam. « Pauvres enfants, » disait-il en nous regardant, mais sans oser nous adresser directement la parole, « la récolte aura été mauvaise dans leur pays, et ils sont venus parmi nous pour ne pas souffrir de la disette : ils retourneront sans doute

parmi les leurs à la moisson prochaine; » mais un murmure d'incrédulité accueillit ses paroles.

« Non, » disait son voisin, « vous vous trompez: ces blancs auront probablement entendu parler des mines d'or qui se trouvent sur notre territoire et que nous autres ignorants nous ne savons pas exploiter, et je suis persuadé qu'ils sont venus à Gojam dans l'espoir de s'enrichir; » et tout le monde se moqua de lui.

Nous arrivâmes à Bichana vers midi, et, après avoir traversé la place du marché, nous vînmes nous asseoir sous un grand arbre à l'extrémité du village: on se précipita en foule sur nos pas; les commerçants ne songèrent plus à s'occuper de leurs affaires; les prêtres, les principaux personnages du lieu et les femmes arrivèrent en même temps: le marché fut entièrement abandonné; on nous entourait, on nous pressait à nous suffoquer; tout le monde voulait nous voir à la fois, et, de tous côtés, on laissait échapper ces paroles: « Le Roi est arrivé (*Negous Matta*). »

Nous ne comprenions pas d'abord le véritable sens de ces paroles; mais, à force de les entendre répéter, le souvenir d'une tradition abyssinienne, qui prétend qu'un blanc doit un jour régner en Abyssinie, nous vint à la mémoire et nous donna

l'explication de notre royauté improvisée. Cette croyance, qui pourrait être si favorable à une race blanche qui tenterait de s'emparer de ce pays, est encore plus répandue à Gojam que parmi les courtisans de Sahlé-Sellassi; mais, à Choa, cette tradition n'est guère accréditée que chez les grands, qui s'en effraient, tandis qu'en deçà du Nil elle est incarnée chez le peuple, qui ne croit plus avoir de souverain depuis l'avènement des ras qui exploitent leurs domaines en véritables fermiers et font regretter les anciens maîtres en ruinant leurs sujets qui vivent misérables sous leur domination [1].

Plusieurs personnages importants cherchaient vainement à écarter la multitude; nous avions toujours gardé le silence et nous avions même

[1] Il y aurait beaucoup à dire sur ces prophéties répandues parmi les divers peuples du globe et qui promettent l'empire aux races européennes; mais l'examen philosophique de cette grande question, dont nous nous occuperons ailleurs, n'entre pas dans le cadre de notre ouvrage. La tradition abyssinienne dont nous venons de parler est fort ancienne; lorsque Siqueira aborda dans le port de Massaouah, les envoyés du gouverneur d'Arkéko lui apportèrent une lettre écrite en arabe de la part du roi d'Abyssinie: ce prince lui disait « qu'il était heureux de voir enfin l'accomplis-
» sement des anciennes prédictions qui annonçaient que des chré-
» tiens, d'un puissant royaume d'occident, viendraient un jour sur
» leurs terres, pour s'unir d'amitié et d'intérêts avec eux, comme
» ils l'étaient déjà par leur religion. » Les premiers historiens espagnols qui ont écrit sur l'Amérique nous apprennent que les habitants de cette belle partie du monde croyaient universellement

refusé de répondre aux questions qu'on nous avait adressées dans la crainte d'être trop importunés, et tout le monde s'était imaginé que nous ne comprenions pas le langage du pays; mais, voyant qu'il nous était impossible de jouir de quelque repos au milieu de cette foule d'hommes et de femmes qui étaient avides de nous voir, nous demandâmes une maison, et la surprise de ces braves gens fut à son comble lorsqu'on nous entendit parler en amharique. Tous les étrangers voulaient nous amener dans leur village; mais nous étions dans l'intention de passer la nuit à Bichana, et nous acceptâmes la chaumière qu'un prêtre du lieu vint nous offrir. Après avoir traversé les rues désertes du village, nous entrâmes dans une cour assez spacieuse entourée d'une muraille de boue, et nous pûmes enfin jouir de quelque tranquillité.

Notre prêtre nous demanda la permission de nous laver les pieds, quoique, disait-il, il se crût indigne de cette faveur. Après avoir secoué la poussière qui couvrait nos toiles et nos longs cheveux, nous nous rendîmes au marché pour faire

que des conquérants redoutables, venus de l'est, dévasteraient leur pays et s'empareraient de l'autorité suprême. Les Abyssiniens sont-ils destinés à subir, d'une manière plus ou moins directe, l'influence d'une puissance étrangère? nous le croyons.

quelques emplettes. Les commerçants s'étaient réunis de nouveau sur la place, qu'ils avaient abandonnée à notre arrivée. Ce jour-là, les plus jolies femmes de Gojam semblaient s'être donné rendez-vous à Bichana; nous n'avions jamais vu, en Abyssinie, une réunion de femmes aussi généralement belles, et nous pûmes alors nous convaincre par nous-mêmes que, sous le rapport du sexe, Gojam méritait la haute réputation dont il jouit depuis Choa jusqu'aux dernières limites du Tigré.

Le marché de Bichana, qui a lieu tous les lundis, est très considérable : on y vend des chevaux et des troupeaux de gros et de menu bétail à un prix très modéré; on y trouve des armes, des selles, des toiles, des céréales et la plupart des denrées que produit le pays. Il y a, en outre, des boucheries pour les chrétiens et pour les musulmans.

Le lendemain, 6 janvier, nous partîmes de Bichana avec un grand nombre de marchands qui étaient obligés de voyager en caravane, afin de pouvoir se défendre contre les bandes de pillards qui désolent ce pays. La route, moins facile que celle de la veille, était mieux boisée. Après avoir traversé le ruisseau de Guéd, qui se jette dans le Nil, nous nous trouvâmes en face de *Dima*,

dont l'église est inviolable. Dans tous les temps, cette ville a servi de refuge aux grands personnages révoltés que la fortune n'avait pas favorisés, et pendant que nous parcourions ce pays, elle était occupée par Déjaj-Haïlo, qui avait voulu s'affranchir du joug de Ras-Ali. Il s'était fait de nombreux partisans; mais, battu par Déjaj-Desta, beau-frère du Ras et gouverneur de Gojam, il s'était retranché à Dima comme l'aigle dans son aire; il épiait les mouvements de son ennemi, tombait à l'improviste sur les détachements isolés de son armée, et revenait promptement dans son fort, où Desta, à cause de la sainteté du lieu, ne pouvait le poursuivre.

Les maisons de Dima sont bien bâties; elles sont rapprochées les unes des autres et groupées autour d'une belle église consacrée à saint George. Un grand nombre de prêtres réunis dans cette ville ont établi un séminaire célèbre, où l'on instruit les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise. La position de Dima est admirable; cette ville renferme 2,500 habitants qui, grâce à l'inviolabilité de leur église, jouissent du repos et de l'abondance, au milieu d'un pays livré au désordre et à l'anarchie.

Les pélerins que nous avions rencontrés chez

Tourri ne nous avaient suivis que jusqu'à Goumamit. En sortant de Bichana, nous fûmes accostés par trois nouveaux lévites de Choa, qui allaient dans le Tigré pour se faire ordonner prêtres par l'évêque d'Alexandrie qu'ils espéraient trouver chez Oubi. Ils nous prièrent de les prendre sous notre protection, et offrirent, en revanche, de nous servir comme domestiques, et ils nous suivirent. L'un d'eux, sorti pour la première fois de son pays natal, avait conservé cette candeur qu'on ne rencontre plus aujourd'hui que chez les enfants. Ce jeune homme était fils d'un prêtre de Tégoulet; pendant qu'il nous racontait les évènements qui l'avaient forcé à quitter sa famille, nous arrivâmes à *Dévra-Ouerk*, un jour de marché.

Nous nous dirigeâmes vers l'église; le chef des prêtres, à qui on venait de nous annoncer, nous fit donner une maison dans l'enceinte sacrée, et, le soir, les comestibles et les diverses boissons du pays affluèrent dans notre demeure. Notre arrivée n'était pas encore connue dans le village, et nous eûmes, ce jour-là, peu de visiteurs. La chaumière que nous habitions était entourée de tombeaux et renfermait elle-même le corps nouvellement inhumé de l'un des

prêtres attachés au collége de Dévra-Ouërk.

On devait célébrer dans la nuit la fête de l'Épiphanie, et nous résolûmes de veiller pour être témoins des cérémonies religieuses des Abyssiniens. Quelque temps après le coucher du soleil, les prêtres, les diacres et les clercs arrivèrent en foule dans l'église et chantèrent jusqu'à minuit des cantiques en langue éthiopique. A cette heure, les portes s'ouvrirent à deux battants, et le cortége, réuni dans le saint lieu, commença à défiler dans la cour. Les prêtres, qui occupaient le premier rang, portaient avec respect le *tabot* (l'arche), pour lequel les Abyssiniens ont une profonde vénération. Quelques uns d'entre eux tenaient à la main de petites croix en fer, et tous étaient revêtus de leurs habits sacerdotaux, qui leur donnaient une tournure fort grotesque.

Parvenue à l'extrémité de la cour, la procession sortit par la grande porte pratiquée dans le mur d'enceinte, et suivit le sentier difficile et raide qui conduit à la place du marché : de là on arriva, par une pente plus douce, sur les bords du ruisseau de *Ttaza*, dont on avait rehaussé le niveau au moyen d'une digue. Les deux rives étaient occupées par une multitude d'hommes et

de femmes séparés en deux groupes; et, au milieu des pâturages arrosés par le ruisseau, paissaient un grand nombre d'animaux domestiques qui devaient aussi participer à la fête.

Les prêtres avançaient toujours en chantant. Ceux qui portaient l'arche sainte s'arrêtèrent sur une élévation et furent entourés par les diacres, qui portaient les croix et les autres objets nécessaires à la cérémonie. Le supérieur se détacha du cortége et vint se placer sous un dôme de verdure: les personnages les plus influents de Dévra-Ouerk, parmi lesquels on distinguait quelques militaires, se rangèrent autour de lui et gardèrent un religieux silence.

Alors les principaux officiants, après avoir quitté leurs habits sacerdotaux, entrèrent dans le Ttaza, qu'ils bénirent : ils avaient apporté un grand calice, qui fut immédiatement rempli d'eau, et présenté au supérieur, qui en but une partie et le céda à ses voisins. Pendant ce temps-là, l'un des prêtres aspergeait toute la troupe qui se trouvait rassemblée sur les bords du ruisseau. Peu d'instants après, le cortége se retira en bon ordre, et aussitôt les diacres et les clercs se précipitèrent dans le Ttaza en poussant de grands cris; les petits garçons se livraient à toutes sortes d'es-

piègleries, et le ruisseau n'était plus qu'un bourbier.

Bientôt les bergers firent baigner leurs troupeaux, tandis que les soldats, les paysans et les femmes trempaient dans cette eau bénite les sabres, les fusils, les instruments aratoires et les ustensiles de cuisine qui avaient servi à des musulmans. Les enfants continuèrent à barboter dans le ruisseau jusqu'au moment où un homme, envoyé par le chef des prêtres, rompit la digue qui retenait l'eau prisonnière.

Les Abyssiniens célèbrent cette fête depuis l'établissement du christianisme dans leur pays, en commémoration du baptême de Jésus dans le Jourdain. Ce peuple superstitieux croit que l'eau bénite a la propriété de les préserver ou même de les délivrer d'un grand nombre de maladies. Au mois de septembre, une cérémonie à peu près semblable a lieu à l'occasion de l'anniversaire de la mort de saint Jean-Baptiste; les hommes et les femmes se baignent pêle-mêle et presque nus, sans que personne ait l'idée de crier au scandale.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsque nous rentrâmes dans notre demeure : les habitants, qui nous avaient aperçus malgré les pré-

cautions que nous avions prises pour nous dérober à leurs regards, nous suivirent en foule et se pressèrent autour de nous, en répétant comme à Bichana : « Le Roi est arrivé. » Comme la maison n'était pas assez vaste pour contenir tant de monde, ceux qui étaient restés à la porte suppliaient les personnes qui se trouvaient dedans de leur céder la place, afin que chacun pût nous voir à son tour, et quelques individus ajoutaient, avec une bonhomie à faire mourir de rire, que, s'il fallait payer pour entrer, ils ne s'y refusaient pas; de jeunes filles innocentes et belles nous baisaient les pieds et les mains avec des frémissements, et de grosses larmes s'échappaient de leurs yeux. Nous ne jouissions d'un peu de repos qu'à l'heure de nos repas, car les habitants de Gojam, qui sont d'une discrétion remarquable, nous laissaient toujours seuls dans ces moments-là; mais, dès qu'ils étaient certains que nous pouvions les recevoir, ils assiégeaient de nouveau notre porte et demandaient à être introduits, avec de si vives instances et de si douces prières, qu'il était impossible de résister. Dans cette ville, des femmes de condition vinrent encore solliciter l'*insigne faveur* de nous laver les pieds : comme toutes prétendaient avoir des droits à cet *honneur*,

elles auraient disputé si nous n'étions intervenus, et pour les contenter toutes nous fûmes obligés de nous faire laver les pieds plusieurs fois[1]. Durant notre séjour, on ne cessa de nous manifester le plus vif intérêt.

L'église de Dévra-Ouerk fut brûlée, au XVI[e] siècle, par les mahométans, qui arrivèrent sous la conduite du fameux Géragn; celle qui existe aujourd'hui fut construite par Claudius, en l'an 1558, et elle commence à tomber en ruine. Elle est bâtie sur de grandes dimensions; sa toiture, couverte en chaume, a été très maltraitée par le temps; les arbres qui l'entourent sont clairsemés : leurs branches sont peuplées de tourterelles respectées par les habitants. Les hyènes viennent parfois, durant la nuit, déterrer les cadavres dans la cour de cette église, dont les abords sont mal fermés.

Dévra-Ouerk est célèbre, en Abyssinie, par son séminaire, que la renommée place bien au dessus de celui de Dima. Quoiqu'il soit vrai de dire que

[1] Alvarez nous apprend que les Abyssiniens boivent quelquefois l'eau qui a servi à laver les pieds des personnes arrivées de la Terre-Sainte : « Durant deux jours..., les religieuses vinrent, toutes les » nuits, nous laver les pieds; ce qu'ayant fait, elles buvaient l'eau » qui en était restée et d'icelle se lavaient encore le visage, disant » que nous étions saints chrétiens de Jérusalem. » P. 180-181.



le clergé de Gojam est moins ignorant que celui des autres provinces de cette contrée, néanmoins les sujets les plus distingués qui sortent de ses deux colléges, et avec lesquels nous avons eu de longues conversations, nous ont paru extrêmement faibles, et pourtant nous n'avons jamais fait d'études spéciales en théologie.

La ville est bâtie sur un monticule qui semble avoir été arrondi tout exprès pour servir d'emplacement à ces maisons, qui ont toutes un premier étage et s'élèvent en amphithéâtre jusque sur le sommet. Le marché de Dévra-Ouerk a lieu tous les mardis.

XI.

SOMMAIRE.

Départ de Dévra-Ouerk. — Magnifiques pâturages. — Solitude. — Effroi de nos mules. — Quatre léopards. — On nous offre l'hospitalité. — Arrivée d'une troupe de soldats. — Ils veulent nous enlever nos mules. — Départ de Corchi. — État malheureux des habitants de Gojam. — Arrivée à Kérano. — La ville de Mouta. — Son église. — Sou marché. — Arrivée au Nil. — Description de la cataracte d'Alata par Bruce. — Passage du fleuve. — Diverses descriptions des sources du Nil-Bleu. — Les habitants de Gojam sont accusés de sorcellerie. — Émigration d'une armée égyptienne vers les hautes régions du Nil.

CHAPITRE XI.

Le 9 janvier, nous partîmes de Dévra-Ouerk, au grand regret des habitants, qui auraient voulu nous retenir encore. Après avoir traversé le Ttaza, dont les bords étaient couverts de boue, nous parcourûmes des paysages traversés de nombreux cours d'eau, et, quoique montés sur nos mules,

nous disparaissions souvent au milieu de beaux pâturages qui nous enveloppaient de toutes parts.

La province de Gojam est généralement plate. On aperçoit trois chaînes de montagnes célèbres, dans l'histoire d'Abyssinie, par les nombreux combats qui se sont livrés aux alentours. A chaque instant, nous découvrions des bosquets touffus qui protégeaient autrefois des églises entourées de nombreux villages; mais la plupart des habitants ont été obligés d'abandonner leur pays livré à l'anarchie; églises et villages ont aujourd'hui disparu, et les sabines et les oliviers n'ombragent plus que des ruines.

Nous cheminions à travers d'immenses prairies, lorsque nos mules effrayées refusèrent d'avancer; elles redressaient leurs oreilles et paraissaient mal assurées sur leurs jambes; nous fûmes forcés de mettre pied à terre et de les conduire par la bride : nous apercevions, à cent pas de distance seulement, quelques animaux qui, depuis plus d'une demi-heure, nous suivaient parallèlement, sans avoir la hardiesse de venir nous attaquer. Les grandes herbes qui s'élevaient sur la route nous avaient empêchés de reconnaître ces dangereux ennemis; mais, en traversant un ruisseau, nous pûmes distinguer aisément quatre

léopards qui s'éloignèrent en se voyant découverts, et disparurent sous un taillis de jeunes mimosas. Nos mules, que nous avions laissées libres, refusèrent de boire, et les verts pâturages de Gojam ne les tentèrent pas. Les lieux que nous parcourions étaient silencieux et solitaires; les hommes avaient cédé la place aux bêtes féroces: comme on le sait, nous étions sans armes, et néanmoins nous ne courûmes jamais de graves dangers. Nous pûmes nous convaincre par nous-mêmes que les tigres et les lions sont moins redoutables qu'on ne le croit généralement en Europe; ils n'attaquent jamais les voyageurs pendant le jour.

En partant de Dévra-Ouerk, nous avions l'intention de nous rendre dans le bourg d'*Aoughia*, qui se trouve sur le passage des caravanes qui se rendent de Béghemder à Bichana; mais, sans nous en douter, nous le laissâmes à l'ouest de notre route, et nous ne reconnûmes notre erreur qu'en arrivant au hameau de *Corchi*. Nous résolûmes d'avancer jusqu'à *Kérano*; mais on nous assura qu'il nous était impossible d'y parvenir avant la nuit, et nous acceptâmes la maison qu'un paysan nous offrit, au nom de sa maîtresse établie à Corchi.

Nous fûmes introduits dans la vaste chaumière du choum, qui était alors absent; il était allé se joindre à Ras-Ali, au moment où ce prince allait diriger son expédition périodique contre le roi de Lasta. Les trois jeunes filles du chef de Corchi, dont l'aînée gouvernait en l'absence du père, nous accueillirent avec des transports de joie et nous firent jouir de tous les priviléges de l'hospitalité abyssinienne.

Malheureusement, la tranquillité du hameau fut troublée, vers le soir, par l'arrivée d'une troupe de soldats vagabonds. Tous les habitants, que la curiosité avait réunis autour de nous, se levèrent instantanément, se rendirent dans leurs demeures et transportèrent tout ce qu'ils avaient de précieux dans la maison du choum, comme dans un asile, afin de se préserver de la rapacité des soldats ou des voleurs, car ces deux mots sont synonymes en Abyssinie, et surtout à Gojam.

La petite troupe, qui s'était répandue dans le hameau, s'avança vers notre chaumière et demanda l'hospitalité au nom de Déjaj-Desta. Lorsqu'on fut convaincu que ces soldats appartenaient réellement au parti de Ras-Ali, la fille du choum ordonna aux habitants de les défrayer, et chacun d'eux s'exécuta selon sa fortune. Quoique les

Abyssiniens ne respectent pas toujours les pays amis, Corchi fut garanti des vols de cette troupe par le bon sens et la fermeté de notre hôtesse, qui était parvenue à faire accepter son autorité par une bande indisciplinée.

Le lendemain, nous venions de confier nos montures aux prêtres dont nous avons parlé, lorsque l'un d'eux arriva tout effaré et nous annonça que les soldats qui étaient sur le point d'abandonner le hameau, et qui dérobaient tout ce qui tombait sous leurs mains, s'étaient emparés de nos mules et cherchaient à les emmener : nous étions encore couchés, nous sortîmes presque nus et nous courûmes vers ces brigands, qui s'arrêtèrent dès qu'ils nous eurent aperçus; nous leur demandâmes de quel droit ils s'emparaient de nos montures, et ils nous répondirent avec un sang-froid imperturbable : « Venez avec nous chez notre chef; nous tâcherons de nous expliquer et d'arranger cette affaire. »

Irrités de leur impudence, nous leur ordonnâmes durement d'abandonner nos mules et de se retirer; mais, comme ils ne paraissaient pas disposés à se dessaisir volontairement de leur proie, quoique sans armes, nous n'hésitâmes pas à nous précipiter au milieu de cette bande, et,

après avoir renversé violemment tous ceux qui essayèrent de nous résister, nous arrachâmes nos mules des griffes de ces brigands, qui s'enfuirent à toutes jambes.

Nous reçûmes les félicitations des trois sœurs et des habitants de Corchi, qui ne concevaient pas que deux hommes eussent pu en imposer à une troupe de soldats armés de toutes pièces : en présence d'un blanc, un Abyssinien est comme un homme magnétisé. Bientôt après, nous nous éloignâmes du hameau, et les filles du choum, accompagnées des femmes de leur suite, voulurent elles-mêmes nous indiquer notre route; elles répétaient encore : « Le Roi est arrivé. » Avant de nous quitter, elles nous demandèrent notre nom. En Abyssinie, l'un de nous s'appelait *Iacoub* et l'autre *Ioussèf*.

Après avoir traversé la rivière d'*Azoari*, qui roule son eau limpide sur un lit de gravier, nous nous engageâmes dans des prairies immenses sillonnées de bourbiers profonds, et, par une route toujours facile et unie, nous parvînmes au village de Kérano, après avoir franchi le ruisseau de *Témi*.

Sans hésiter, nous nous rendîmes à l'église, qui est inviolable comme celles de Dima et de Dévra-

Ouerk. Dans l'intérieur de la cour qui est immense, les paysans, pour se préserver du brigandage des soldats, avaient construit de misérables cahutes adossées contre le mur, et ils vivaient avec leurs familles dans ce lieu sacré, attendant avec impatience que le pays fût pacifié pour retourner dans leurs champs.

Les agriculteurs de Gojam sont dans une situation déplorable; sans cesse menacés d'être pillés par leurs voisins, ils ne sont pas même protégés par les soldats de Ras-Ali, dont ils reconnaissent cependant l'autorité; si les habitants de cette malheureuse province vont se plaindre à Ali des ravages de l'armée, ce prince ne fait jamais droit à leurs justes réclamations, parce que ses intérêts personnels l'obligent à ménager les troupes, qui, seules, constituent sa puissance.

Aussi ce pays, qui est, sans contredit, le plus fertile de l'Abyssinie et qui, sous le règne des anciens rois, était couvert d'innombrables villages, avait été abandonné, et, sous le règne de Marié, un grand nombre de ses habitants s'étaient retirés dans le Damot et vers les riches plaines de Dembéa, où ils jouissent d'un sort plus heureux. Les terrains incultes ont été envahis par une végétation naturelle, et au milieu des prairies pais-

saient encore quelques chevaux et des troupeaux de gros bétail. La population, qui n'a pu consentir à s'expatrier, se trouve groupée autour des asiles respectés dans tous les temps, et les richesses affluent dans ces refuges sacrés.

Dès que les prêtres nous eurent aperçus, ils vinrent au devant de nous et nous conduisirent sous le péristyle de l'église; ils firent apporter deux lits et allumèrent un grand feu que les trois lévites de Choa eurent le soin d'entretenir pendant toute la nuit. A Kérano, comme dans toutes les villes de Gojam, ce furent les prêtres qui nous donnèrent l'hospitalité : eux seuls pouvaient nous bien accueillir dans un pays qui n'a conservé intactes que ses églises, et nous devons dire, à leur avantage, que nous avons été généreusement traités à Gojam.

Nous fûmes obligés de céder aux vives sollicitations des habitants de Kérano, qui voulurent nous retenir parmi eux, et, le 11 janvier, nous séjournâmes dans leur village. Nous reçûmes plusieurs fois la visite de quelques hommes qui faisaient preuve d'une intelligence et d'un bon sens peu communs en Abyssinie ; ils paraissaient avides de s'instruire et nous écoutaient avec une attention religieuse : ils avaient le sentiment de leur

infériorité et se croyaient malheureux d'appartenir à la race noire, à une race maudite comme ils le disent eux-mêmes.

Le 12, le marché de Kérano eut lieu dans une vaste prairie contiguë au village, et, dans l'après-midi, nous partîmes avec les marchands qui se dirigeaient vers *Mouta*. Le pays qui se déploya devant nous, en sortant de Kérano, ne nous offrit rien de neuf : c'étaient toujours de gras pâturages dans une belle plaine, seulement les troupeaux étaient beaucoup plus nombreux. Dix minutes avant d'arriver à Mouta, nous passâmes le paisible ruisseau de *Sadi*, qui va se jeter dans le Nil. La soirée était magnifique; nous mîmes pied à terre pour nous promener jusqu'au village, et les femmes qui se trouvaient sur notre route s'emparèrent de nos mules malgré nous, et voulurent les conduire elles-mêmes par la bride.

Arrivés à Mouta un peu tard, nous nous dirigeâmes encore vers l'église, où nous étions toujours certains de trouver un refuge. Un grand nombre de curieux, venus pour assister aux travaux des charpentiers qui réparaient l'église, remplissaient la cour; plusieurs s'étaient arrêtés ébahis devant un tableau fraîchement peint et qui

représentait saint George terrassant le dragon : le dessin en était pitoyable; mais les couleurs étaient vives et brillantes. L'attention générale se fixa sur nous dès que nous parûmes : un officier vint nous offrir sa maison, et nous le suivîmes. Nous fûmes parfaitement bien accueillis par sa mère, âgée de soixante ans environ. Nous passâmes quelques jours à Mouta, et, tous les matins, cette bonne femme nous apportait une corbeille pleine de provisions, et elle nous faisait manger elle-même avec ses doigts comme des enfants chéris.

Mouta est la plus jolie ville de Gojam ; ses maisons bien construites sont environnées d'arbres verts comme celles de Mahdéra-Mariam. Un grand parc, magnifiquement ombragé et couvert d'herbes très hautes, précède la cour de son église, qui est entourée d'une double rangée de sabines symétriquement distribuées. Nous n'avions jamais remarqué une semblable régularité dans les plantations d'Abyssinie. Le marché de cette ville est le plus considérable de la province : les céréales y sont à un très bas prix ; les marchands viennent acheter à Mouta des toiles, des bœufs et des chevaux, qu'ils revendent ensuite à Béghemder, à Gondar et même dans le Tigré.

L'église dédiée à saint George est encore un refuge.

Le lendemain du marché, 16 du mois, nous partîmes de grand matin avec une caravane; après une demi-heure de marche environ, nous atteignîmes l'extrémité du plateau de Gojam et nous découvrîmes devant nous la profonde vallée du Nil. Alors la troupe des marchands se divisa en deux bandes : les piétons suivirent un sentier impraticable pour les animaux, et les cavaliers s'acheminèrent par une autre route plus longue, mais plus facile.

Les flancs de la montagne étaient couverts d'arbres épineux brûlés par le soleil; après une descente extrêmement pénible, nous parvînmes sur les rives du Nil aux abruptes abords; son onde coulait limpide : ce fleuve était ici resserré entre dès rochers bleuâtres dont les Portugais avaient su adroitement profiter pour jeter un pont qui établissait des communications faciles entre Gojam et Béghemder.

Pour se mettre à l'abri des invasions de leurs voisins, du moins à l'époque des inondations périodiques, les habitants de Gojam ont fait, au milieu de l'arche, une coupure de quatre mètres environ : il serait très facile encore d'unir les

deux culées au moyen de solives; mais les gouvernants dont la négligence est impardonnable, ne songent pas même à s'en occuper.

Quoique le Nil soit resserré entre deux rochers, néanmoins son cours n'est pas précipité; à une cinquantaine de mètres au dessous du pont, il existe une digue naturelle qui exhausse le niveau de l'eau et ralentit l'impétuosité du fleuve. En remontant le courant, on arrive à la cataracte d'Alata que Bruce a visitée et dont il nous a laissé la description que voici :

« La cataracte, » dit-il, « offrit à nos regards
» un des plus beaux spectacles que j'aie jamais
» vus. Les missionnaires jésuites ont pourtant un
» peu exagéré en disant qu'elle avait cinquante
» pieds de chute. Il n'est pas aisé de la mesurer
» au juste; mais, ayant pris avec des bâtons la
» hauteur du roc autant qu'il nous fut possible
» de la prendre; je crus trouver à peu près qua-
» rante pieds. Le Nil, considérablement grossi
» par les pluies, formait en tombant une nappe
» d'un pied d'épaisseur au moins sur plus d'un
» demi-mille de large, et il faisait tant de bruit
» que j'en fus presque tout aussi étourdi que si
» j'avais eu des vertiges. Un épais brouillard
» couvrait la cataracte et s'élevait au loin en sur-

» vant le cours du fleuve à travers les arbres.
» Quoique augmentées par les pluies, les eaux
» conservaient toute leur limpidité, et, en tom-
» bant dans un vaste bassin de roche, elles se
» divisaient en divers flots opposés dont une par-
» tie revenait en arrière avec fureur, et, après
» avoir frappé les bords du roc, contournait le
» bassin et allait se mêler en bouillonnant aux
» courants écumeux du fleuve. »

Et, un peu plus loin, il ajoute : « La vue de
» cette cascade me parut si magnifique, si im-
» posante, que, quand je vivrais plusieurs siècles,
» elle ne s'effacerait point de ma mémoire. Elle
» me plongea d'abord dans une sorte de stupeur
» et dans l'oubli total de ce qui m'environnait et
» de moi-même. La nature ne peut offrir rien
» de plus frappant aux regards d'un mortel, et
» les mensonges d'un fanatique ignorant et gros-
» sier (Jérôme Lobo) n'empêchent pas que ce
» ne soit un des plus merveilleux chefs-d'œuvre
» de la création. »

Parvenus sur les bords du Nil, nous trouvâmes plusieurs nageurs qui, moyennant un salaire, assistaient les personnes qui redoutaient de traverser seules le courant. Nous leur confiâmes nos mules après leur avoir donné une vieille toile, et,

grâces à eux, elles arrivèrent saines et sauves sur l'autre rive.

Quelques hommes de la caravane avaient improvisé des radeaux avec des pieds de doura et de maïs qu'ils avaient arrachés en route; ils entrèrent dans la rivière accrochés à ces frêles embarcations, et, poussés par les nageurs, ils parvinrent sur les rochers de l'autre rive. Les femmes et les enfants traversèrent le fleuve à l'aide de ces radeaux : de longues cordes ou des courroies fixées sur les deux rives servaient à faire passer les marchandises et les effets qu'on ne voulait pas mouiller; les paquets accrochés à ce pont flexible qui allait en pente glissaient d'eux-mêmes d'un bord à l'autre. Les jeunes filles passaient la rivière presque nues, et personne ne daignait y faire attention. Nous fûmes les derniers à traverser le Nil; en abordant sur l'autre rive, nous nous trouvâmes dans la province de Béghemder que nous connaissons déjà.

On sait que, de tout temps, la découverte des sources du Nil a été l'objet de recherches actives : Cambyse, Alexandre le Grand, Ptolémée-Philadelphe, Jules César et Néron ont fait tous leurs efforts pour parvenir à ce but.

Cosmas, le solitaire, est le premier qui ait in-

diqué la direction à suivre pour arriver à ces sources inconnues, que Pierre Paez, jésuite portugais, a été assez heureux pour découvrir. Voici ce qu'on lit dans les mémoires publiés par le père Kircher; c'est Paez qui parle[1] :

« Le 21 avril, je me trouvai avec l'empereur d'Éthiopie, qui était à la tête de son armée, dans le royaume de Gojam. Il était campé dans le territoire de Sacala, pays des Agaus (Agous), assez près d'une petite montagne qui ne paraît pas fort haute, à cause que toutes celles qui l'environnent le sont beaucoup plus. J'allai et parcourus des yeux, assez attentivement, tout ce qui était autour de moi; je découvris deux fontaines rondes, dont l'une pouvait avoir quatre palmes de distance; je ne puis exprimer quelle fut ma joie en considérant ce que Cyrus, ce que Cambyse, ce qu'Alexandre, ce que Jules César avaient désiré si ardemment et si inutilement de savoir. Je n'aperçus aucune autre fontaine vers le haut de la montagne. La seconde fontaine est à l'ouest de la première et n'en est éloignée que d'un jet de pierre. Les habitants disent que cette montagne est pleine d'eaux, et on n'a pas de la peine à le croire, tout

[1] Voyez la *Relation historique d'Abyssinie*, par le P. Jérôme Lobo; in-4o, pag. 210-211.



le terrain autour de ces sources tremble, et on ne peut marcher qu'on ne fasse sortir des bouillons d'eau. Ces fontaines ne regorgent jamais, parce que l'eau ayant une grande pente, elle sort avec impétuosité au pied de la montagne. Les paysans du voisinage m'assurèrent que, comme l'année avait été extrêmement sèche, la montagne avait tremblé, et quelquefois elle tremble si fort, qu'on n'y peut aller sans danger. L'empereur, qui était là présent avec toute son armée, me confirma la même chose. Au dessous du sommet de cette montagne, et environ à une lieue de cette fontaine, est le village de *Guix*, qui paraît si proche, qu'on croit qu'il n'est pas éloigné d'une demi-portée de canon. On a assez de peine à monter cette montagne, si ce n'est du côté du nord. A une lieue de cette montagne, sort un autre ruisseau qui va se perdre aussitôt dans le Nil; on croit qu'il naît de la même source, et que son canal demeure couché sous terre lorsque le Nil paraît; il coule vers l'est, puis coule au septentrion; et un quart de lieue après sort encore un autre ruisseau d'entre les rochers, qui se trouve grossi par deux autres qui naissent au levant, et le Nil, augmenté de tant de ruisseaux, devient bientôt une rivière considérable; mais, après avoir coulé l'es-

pace d'un jour, il reçoit le Gemma, qui n'est pas moins grand que le Nil, et aussitôt il prend son cours vers l'ouest; puis, retournant à l'est, il entre dans un lac et le traverse avec rapidité, sans mêler ses eaux. En sortant de ce lac, il fait plusieurs tours et détours, et, allant au midi, il arrose le pays d'Alata. Environ à cinq lieues du lac, il tombe de quatorze brasses de haut avec tant de violence que, de loin, on dirait que toute l'eau s'en va en écume et en fumée. Peu après il est tellement resserré entre des rochers, qu'on a de la peine à l'apercevoir; et ces rochers sont si près l'un de l'autre, qu'avec quelques poutres et quelques planches le Roi passa dessus avec toute son armée. »

Jérôme Lobo, qui a visité ces sources après Paez, en a laissé à son tour la description suivante [1] :

« Le Nil, que ceux du pays nomment Abbavi (Abhaï), c'est à dire le père des eaux, prend sa source dans la province de Sacahala (Sacala), royaume de Gojam, un des plus beaux et des meilleurs que possède l'empereur des Abyssins... A l'est donc du royaume de Gojam, et sur le penchant d'une montagne dont la descente ne

[1] Jérôme Lobo; in-4o, pag. 105-108.

paraît qu'une belle et agréable campagne, est cette source du Nil, si cachée jusqu'à nos jours, et qu'on a cherchée pendant tant de temps si inutilement. Cette source ou plutôt ces deux sources sont deux trous de quatre palmes de diamètre, chacun à un jet de pierre l'un de l'autre. Un de ces trous n'a que onze palmes de profondeur, du moins nous ne pûmes faire descendre notre sonde plus bas : peut-être aussi fut-elle arrêtée par le grand nombre de racines que nous rencontrâmes, y ayant beaucoup d'arbres tout autour. Cette source est un peu plus petite que l'autre qui est plus bas. Nous sondâmes aussi celle-ci, et quoique notre sonde fût de vingt palmes, nous ne pûmes trouver le fond; les gens du pays nous assurèrent que personne ne l'a encore trouvé. On croit que ces deux sources ne sont que l'ouverture d'un grand lac caché sous terre, parce que tout autour le fond est toujours humide et si peu ferme qu'il en sort des bouillons d'eau dès que l'on y marche. On s'en aperçoit encore mieux lorsqu'il a beaucoup plu; car la terre baisse et s'affaisse extrêmement; je pense même qu'elle ne se soutient que par le grand nombre de racines qui s'entrelacent les unes dans les autres, et qui l'empêchent d'enfoncer tout

à fait; le terrain est ainsi tout autour de ses fontaines. A la portée d'une fronde et à mi-côte, est un bourg ou village par où l'on passe pour aller au haut de la montagne de Guix, c'est ainsi qu'elle s'appelle. Lorsqu'on est sur la cime, on découvre une grande étendue de pays, qui paraît comme une profonde vallée, et cependant le penchant de la montagne est si doux qu'à peine s'aperçoit-on que l'on monte ou que l'on descend... Le Gemma, dont nous parlerons bientôt, roule ses eaux le long d'une longue et profonde vallée, et se va perdre dans le Nil. Le Nil, en sortant de sa source, se tient caché et comme enseveli sous des herbes, et coule vers l'est, environ une bonne portée de mousquet, puis se tourne au nord par l'espace d'un quart de lieue; ensuite il paraît, pour la première fois, entre des pierres. Cette vue donne de la joie et cause en même temps de l'étonnement à ceux qui savent combien les anciens ont écrit de fables, combien ils ont formé de vains raisonnements sur les sources de cette rivière, sur la nature de ses eaux, sur ses cataractes, sur ses inondations, toutes choses que, présentement, nous connaissons, que nous touchons, pour ainsi dire, du doigt, et que nous voyons à l'œil...

» Le Nil traverse le lac de Dembéa seulement

par une extrémité, mais avec tant de rapidité, qu'on distingue ses eaux avec celles du lac, pendant les six lieues que l'on compte de l'entrée à la sortie. A cinq lieues de là, en traversant la terre d'Alata, il tombe du haut d'un rocher en bas, et fait la plus belle et la plus agréable nappe d'eau que l'on puisse voir..... »

En 1770, Bruce est aussi arrivé à ces sources, et, pour s'attribuer une gloire que les Portugais ont le droit de revendiquer, il a traité d'imposteurs Paez et Jérôme Lobo, auxquels il aurait dû rendre plus de justice : si Bruce a donné plus de détails sur les sources du Nil, s'il a mieux déterminé leur position, c'est qu'il a visité l'Abyssinie en explorateur, tandis que Paez et Lobo l'ont parcourue en missionnaires; écoutons le voyageur anglais ;

« J'espère que tout ce que j'ai dit dans le chapitre précédent suffit pour convaincre tous les lecteurs impartiaux que ces sources célèbres sont, comme par une sorte de fatalité, restées inconnues aux modernes comme aux anciens.......

» Cependant, quoique le village de Geesh ne soit pas éloigné de plus de six cents pas des sources du Nil, il ne peut être aperçu des gens qui sont près de ces sources : la plaine où elles sont se ter-

mine en un précipice de trois cents pieds de profondeur, au dessous duquel est la plaine d'Assoa.

» Du haut du rocher de Geesh on trouve, en allant droit au nord, une pente assez douce, qui vous conduit au bord d'un marais triangulaire de quatre-vingt-six brasses et deux pieds de large, de ce point-là jusqu'aux sources, et de deux cent quatre-vingt-six brasses deux pieds, à partir du bord du rocher, au dessus de la maison du prêtre du Nil, où je demeurais. . . . .

» Du côté de l'est du marais, le terrain vient en pente douce, mais sensible, depuis le grand village de Sacala, qui donne son nom à ce territoire. Le village de Sacala est à six milles des sources du Nil, et à sa vue on ne dirait pas qu'il y eût plus de deux milles. . . . .

» Vers le milieu du marais, c'est à dire à environ quarante brasses de distance des bords, excepté du côté de la montagne de Geesh qui est un peu moins éloignée, on voit une éminence de forme circulaire, qui a trois pieds au dessus de la surface du marais et qui paraît en avoir davantage au dessous : cette éminence a un peu moins de douze pieds de diamètre, et elle est environnée par une tranchée qui rassemble l'eau et la force de s'écouler du côté du levant..... ; c'est sur cet autel

que les Agous font leurs cérémonies religieuses. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait ou, au moins, élargi par la main des hommes. On a grand soin d'empêcher qu'il ne pousse aucune espèce d'herbe tout autour et au dedans de ce trou : aussi l'eau y est-elle très pure, très limpide et parfaitement tranquille; on ne distingue pas à la surface la moindre agitation. Cette ouverture a trois pieds moins un pouce de diamètre : l'eau s'élevait, la première fois que je la vis (le 5 novembre 1770), à deux pouces seulement au dessous du bord, et, pendant tout le temps que je fus à Geesh, je ne m'aperçus pas qu'elle haussât ni qu'elle baissât, quoique nous y puisassions souvent.

» En enfonçant dans cette ouverture le bois de ma lance, à six pieds quatre pouces de profondeur, je trouvai une légère résistance, comme s'il y avait eu une couche d'herbe, et, six pouces plus bas, je sentis une terre molle dans laquelle ma lance entra aisément sans rencontrer aucune espèce de pierres ni de graviers. Quatre jours après, je fis une autre expérience, je me servis d'une sonde avec un plomb couvert de savon, qui ne rapporta du fond qu'une terre noire et vaseuse, telle que celle qu'on trouve dans le reste du marais.

» A dix pieds de cette première source, un

peu à l'ouest, on voit la seconde, qui a onze pouces de diamètre et huit pieds trois pouces de profondeur, et à environ vingt pieds de la première, il y en a une troisième[1] au sud-sud-ouest. Celle-ci a un peu moins de deux pieds d'ouverture et cinq pieds huit pouces de profondeur; elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel, construit chacun dans le même genre que celui que je viens de décrire, mais n'ayant qu'environ trois pieds de diamètre et une base moins élevée. L'autel de la troisième source semblait presque détruit par l'eau qui s'élevait jusqu'au bord, comme à celui de la seconde, et ces deux derniers autels laissaient échapper un petit filet d'eau par le pied. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la première source, et de là prennent leur cours, formant un courant qui pourrait, je crois, remplir un tuyau de deux pouces de diamètre.

» L'eau de ces sources est très légère, très bonne et n'a point de goût; je la trouvai extrêmement

[1] Paez n'en compte que deux, et Ludolf, d'après le rapport de l'Abyssinien Grégoire, prétend qu'il y en a cinq.

« Contingere quidem potest, ut unus fluvius plures habeat fon-
» tes, videlicet cùm e propinquo confluunt rivi, certo nomine
» carentes, eorum initia pro fontibus fluvii illius habenda, donec
» in unum alveum coeant, atque in certum nomen accipiat.....
» Nilus duos secundum P. Petrum Paez, quinque vero secundum
» Gregorium meum, quia tot rivi innominati concurrunt. »
Ludolfi commentarius, livre I, chap. 8, n° LIX, page 124.

fraîche, quoiqu'elle demeurât exposée à toutes les ardeurs du soleil. . . . . »

« Le 6 novembre, à cinq heures un quart du matin, le thermomètre de Farenheit était à 44°; à midi, il s'éleva à 96°, et au soleil couché à 46°. Pendant la nuit, il faisait froid, et, une heure avant le coucher du soleil, nous avions trouvé qu'il en faisait davantage. »

Mais ces sources dont on vient de lire les diverses descriptions ne sont pas celles que les anciens ont si longtemps et si vainement cherchées : les véritables sources du Nil, les sources du Nil-Blanc, dont le Nil-Bleu n'est qu'un embranchement, sont toujours inconnues, et Bruce, qui a tant fait parade de sa prétendue découverte, n'a pas résolu le problème qui agite les géographes depuis si longtemps. Revenons.

Les habitants de Gojam sont mauvais soldats, et, dans le pays d'Amhara, on les accuse de sorcellerie : les Abyssiniens, qui sont persuadés que les boudas ont le pouvoir de se changer en hyènes, prétendent que les hommes de Gojam qui s'occupent de magie vont déterrer les cadavres pour se nourrir de leur chair. Nous pensons qu'il est inutile de dire que cette assertion n'est appuyée d'aucune preuve.

Sous le règne de Psammétique I[er], vers l'an 650 avant la naissance du Christ, deux cent quarante mille guerriers égyptiens, ne pouvant se soumettre aux exigences tyranniques de la caste sacerdotale, résolurent d'abandonner leur patrie, malgré les prières de Psammétique, leur roi. Ils remontèrent le Nil, et, arrivés à Méroé, ils demandèrent au souverain du pays une partie de son territoire où ils pussent s'établir et vivre en paix. Ce prince les accueillit favorablement et leur céda au sud une presqu'île où ces guerriers fondèrent un état gouverné par des vice-reines. Quoique ces soldats ne fussent pas lettrés comme les prêtres, il n'en est pas moins vrai qu'ils durent initier les peuples qui les environnaient à une civilisation plus avancée : ils jetèrent les fondements de plusieurs villes remarquables, et notamment de celle de Sembobytis. Le pays dans lequel ils s'établirent n'est autre chose que la province de Gojam, et, de là, ils se répandirent à l'est vers les côtes de la mer Rouge[1].

[1] Voyez Hééren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, tome v, p. 159-160; voyez aussi les *Recherches historiques* du même auteur, insérées dans les *Commentaires* de la Société scientifique de Goettingue, tome xii, p. 48 et suiv.

XII.

SOMMAIRE.

Nos aventures de Dévra-Tabour étaient connues à Gojam. — Les habitants du Béghemder exercent mal l'hospitalité. — Une église dédiée à Marie. — Arrivée à Chémi. — Un banquet de lépreux. — Désespoir d'un malade. — Départ de Chémi. — Nous traversons une belle vallée. — Arrivée au hameau de Gota. — Un soldat malheureux. — Son histoire. — Mépris de sa femme. — Départ. — Description de la route. — Nous passons la rivière de Mettaraï, — Deux hommes viennent nous demander notre protection. — Une épidémie décime les habitants de Mahdéra-Mariam. — On nous donne des nouvelles de notre drogman. — Il est perdu pour nous. — Généreuse hospitalité. — Festin de viande crue donné par des Anglais. — Encore un fait moral. — Arrivée à Dévra-Tabour. — Désenchantement. — Le Ras nous fait demander des renseignements sur le roi de Choa. — Tentatives de vol. — Les hyènes entourent notre demeure. — Départ de Dévra-Tabour.

CHAPITRE XII.

Nous allions parcourir de nouveau, mais dans un autre sens, la province du Béghemder où Ras-Ali avait inutilement tenté d'interrompre notre voyage. On était informé jusqu'à Gojam des scènes qui avaient eu lieu à Dévra-Tabour pendant notre séjour dans cette capitale; on savait que le prince,

abusant de son autorité, avait voulu nous retenir malgré nous, et comme la renommée grossit tous les bruits, à entendre certaines personnes, nous avions fait des prodiges pour nous soustraire à ses tyranniques bontés. A Mouta principalement, plusieurs soldats qui ne nous connaissaient pas nous racontèrent nos *exploits* : ils nous dirent que deux blancs qu'on avait cherché à constituer prisonniers avaient mis Dévra-Tabour en émoi, qu'ils avaient bravé la puissance du Ras et de ses troupes, et s'étaient éloignés triomphants de la capitale : après leur départ, le prince les avait fait longtemps poursuivre, déterminé à les reléguer sur quelque pic inaccessible pour les punir d'avoir quitté la ville contre ses volontés; mais il avait renoncé à ses iniques projets, parce qu'on lui avait prédit que, s'il exerçait la moindre violence contre ces étrangers, il attirerait la vengeance céleste sur son pays et sur lui-même. Nous connaissions le caractère faible et superstitieux du jeune Roi, et, persuadés que nous n'avions rien à craindre en nous rapprochant de lui, nous résolûmes de nous rendre à Gondar en repassant par Mahdéra-Mariam et Dévra-Tabour.

Nous nous éloignâmes des rives du Nil, et, après une pénible montée, nous atteignîmes le

plateau onduleux que nous devions traverser; nous trouvâmes quelques sources sur notre route, et peu de temps avant le coucher du soleil, nous nous approchâmes d'un groupe de maisons que nous venions de découvrir : nous étions alors dans le district d'*Andabit*, et nous allions voyager au milieu d'une population moins hospitalière que celle de Gojam.

A peine les habitants du hameau nous eurent-ils aperçus, qu'ils se réunirent et vinrent ensemble, comme ceux d'Amba-Ras, non pour nous offrir un asile, mais pour nous engager à nous éloigner et à chercher ailleurs une hospitalité qu'ils ne pouvaient, disaient-ils, nous donner : « Nous sommes pauvres, » ajoutèrent-ils, « nous vivons depuis longtemps dans la misère et nous ne pouvons vous recevoir, car parmi nous vous souffririez de la faim; poursuivez votre route et que Dieu vous accompagne; vous trouverez devant vous des villages qui sont dans l'abondance, et les habitants vous traiteront comme vous le méritez : allez. » Mais ces hommes, qui nous repoussaient ainsi avec des paroles bienveillantes, possédaient des céréales et des bestiaux; ils étaient riches, et leur avarice seule les portait à nous éloigner.

La nuit approchait, et nous répondîmes

aux discoureurs que nous étions étrangers dans leur pays, que nous ne connaissions pas les routes, et que nous ne pouvions pas, à une pareille heure, nous acheminer à l'aventure : « Si vous nous refusez un gîte, » leur dîmes-nous, « nous irons nous blottir contre vos maisons et nous attendrons le jour pour nous remettre en marche, et vous rougirez vous-mêmes de votre peu d'humanité. » Et, sans répondre un seul mot, les gens du hameau se retirèrent et nous laissèrent au milieu d'une verte prairie où l'on voyait encore leurs nombreux troupeaux que les bergers ramenaient au bercail.

Il était déjà tard, les ténèbres nous avaient entièrement enveloppés et nous étions toujours dehors; personne n'était venu nous offrir un abri pour passer la nuit. Nous étions obligés de faire la garde contre les hyènes qui commençaient à rôder autour de nous; nous nous approchâmes des chaumières, et, après avoir durement reproché aux habitants leur conduite peu généreuse, on nous conduisit dans un enclos et l'on apporta de la paille pour nos mules et quatre petits pains pour nous. Avant de consentir à nous donner cette maigre hospitalité, nos hôtes s'étaient longtemps consultés entre eux, car les Abyssiniens sont tou-

jours lents à terminer une affaire quelconque.

Nous partîmes au point du jour : dès l'aurore, la plupart des femmes du hameau, jeunes et vieilles, étaient sorties de leurs cabanes pour se laver et faire leur toilette en plein air; aucune d'elles ne se piquait de décence.

Nous passâmes devant une église dédiée à Marie : elle se cachait dans un fourré de sabines et d'oliviers qui la couvraient d'une ombre douce et épaisse; depuis que nous étions entrés dans la province de Gojam, nous apercevions de toutes parts d'innombrables asiles consacrés à Dieu, aux saints ou à la Vierge, et tous étaient entourés d'arbres verts et touffus.

Nous atteignîmes bientôt le beau village de Chémi; quoiqu'il fût encore de bonne heure, nous avions résolu d'y séjourner jusqu'au lendemain, mais nous changeâmes bientôt de détermination. Nous venions d'entrer dans l'enceinte de l'église, lorsque le choum du lieu, informé de notre arrivée, nous envoya chercher pour nous faire boire de la bière et de l'hydromel. Nous nous rendîmes chez lui, et nous le trouvâmes attablé au milieu d'une troupe de prêtres lépreux; ils se servaient tous des mêmes coupes, et quoique le chef du village fût sain de corps, il n'hé-

sitait pas à approcher de ses lèvres les cornes dans lesquelles ces prêtres impurs avaient bu.

Dès que nous parûmes, tout le monde se leva et le choum nous fit asseoir à ses côtés sur des banquettes en bois : on apporta un gombo plein d'hydromel, et l'on emplit deux coupes qu'on nous présenta. Nous ne pouvions refuser de les vider sans faire insulte à notre hôte, et quoique nous fussions persuadés depuis longtemps que la lèpre n'était pas contagieuse, nous éprouvions en buvant une répugnance visible, et nous ne pûmes nous empêcher de grimacer plusieurs fois avant de voir le fond de la corne.

« Vous autres blancs, » nous dit le choum, qui dut s'apercevoir de notre répugnance, mais qui n'en devinait pas le motif, « vous êtes habitués à boire du vin et de l'eau de vie, et notre liqueur vous déplaît. »

« Votre hydromel est excellent, » répondîmes-nous; « quelquefois même, il nous rappelle les vins de notre pays, mais nous ne sommes pas des buveurs et il nous a fallu faire un effort pour vider entièrement nos coupes. »

Notre hôte parut satisfait de cette réponse, et il n'insista pas pour nous faire boire plus longtemps; il nous pria d'accepter la moitié de sa

maison jusqu'au lendemain ; il ajouta que sa femme venait de lui donner un fils ; qu'il devait, le soir, donner un banquet pour célébrer la naissance de cet enfant ; que tous les prêtres et quelques grands devaient se trouver réunis à cette fête, et qu'il serait heureux si nous voulions accepter son invitation. Siéger au milieu d'une troupe hideuse de lépreux ne nous souriait guère, et nous étions impatients de nous éloigner de ce malheureux village. Nous répondîmes à ce chef que nous étions pressés d'arriver à Dévra-Tabour, et, après lui avoir exprimé le regret que nous éprouvions de ne pouvoir assister à son banquet, nous lui demandâmes la permission de poursuivre immédiatement notre route. Il parut affligé de notre détermination, et il nous pria vivement, mais en vain, de retarder notre départ jusqu'au jour suivant. Désolé de ne pouvoir nous retenir, il nous laissa libres, et nous quittâmes aussitôt le village. Depuis le passage du Nil, nous voyagions seuls ; les trois pélerins nous avaient encore abandonnés et nous avions vainement cherché à nous procurer des domestiques.

Nous nous éloignâmes rapidement de Chémi ; nous fûmes longtemps poursuivis par un de ces prêtres lépreux, qui nous offrait plusieurs onces

d'or si nous voulions lui indiquer un remède contre son mal ou seulement lui faire une amulette; il se traînait sur ses genoux en posant une énorme pierre sur sa tête, baisait les traces de nos pas en nous criant d'avoir pitié de lui; mais nous ne pouvions le secourir et nous le laissâmes désespéré. Jamais, en Abyssinie, nous n'avions rencontré de malade aussi affecté que ce lépreux.

Après avoir traversé une magnifique vallée couverte d'arbres verts et touffus qui ombrageaient des pâturages jaunis, arrosés par l'abondant ruisseau de *Gota*, qui se cachait sous un gracieux feuillage, nous arrivâmes au hameau du même nom, une heure et demie environ après notre départ de Chémi. Gota était dominée par un énorme pic au dessus duquel s'élevait une belle église dédiée à Quidana-Maret : elle était entourée de nombreuses chaumières. Dans le hameau où nous passâmes la nuit, nous ne reçûmes qu'une hospitalité tardive; on nous demanda encore, comme à Gojam, des nouvelles du *Roi blanc*, et tout le monde se recommanda à notre souvenir.

Le lendemain matin, au moment de notre départ, un jeune soldat vint nous demander une

audience particulière. Il paraissait malheureux, et quoique dans toute la force de l'âge, il était abattu, et sa démarche était pesante et mal assurée; sa physionomie intéressante prévenait en sa faveur. Il nous conduisit dans sa chaumière, où il avait fait préparer un abondant déjeûner. Nous étions seuls; il nous pria de nous mettre à table et refusa de partager avec nous le repas du matin; il s'assit presqu'à nos côtés sur une botte de joncs, et, après nous avoir regardés quelque temps en silence, il prit la parole avec timidité, et quoique nous connussions depuis longtemps les mœurs du pays, il ne laissa pas de nous étonner par sa naïve confidence; voici ce qu'il nous apprit :

« Vous ne sauriez croire, » nous dit-il, « tout » ce que je souffre depuis que j'ai embrassé le » métier des armes; ô mes maîtres! j'étais bien » plus heureux et bien plus tranquille lors» que je ne m'occupais que de labourer mon » champ et de recueillir mon blé ou mon têf; » maudit soit le jour où j'abandonnai ma charrue » pour la lance, je n'ai pas eu depuis un instant » de bonheur. Je possède une femme que j'aime » parce qu'elle est belle : autrefois elle parta» geait mon amour, mais aujourd'hui je crois » qu'elle me méprise et me fait mépriser de tous

» mes anciens amis. Parce que je n'ai pas eu en-
» core à lui offrir la dépouille virile d'un en-
» nemi terrassé et que je suis obligé de me raser
» la tête, elle ne veut jamais me laver les pieds
» et refuse quelquefois de préparer ma nourri-
» ture; pendant le repas, elle ne me fait pas les
» bouchées de sa main, elle rougit de m'appeler
» son époux et paraît humiliée de se trouver
» avec moi : elle m'a menacé depuis quelque
» temps de m'abandonner, et tous les jours je
» crains de la perdre; cependant je n'ai rien à
» me reprocher. O blancs! je vous le jure, je ne
» suis pas un lâche et l'ennemi ne m'a jamais
» vu qu'en face; je me précipite toujours au plus
» fort de la mêlée, je me bats avec acharnement,
» je poursuis les fuyards de toute la vitesse de
» mon coursier, et nul encore n'est tombé sous
» mes coups. Ou je suis maudit, ou quelqu'un a
» jeté sur moi un charme fatal. Je souffre bien,
» mes maîtres, mais je souffre surtout parce que
» ma femme est injuste, parce qu'elle me croit
» sans courage et que je ne mérite pas cette in-
» jure. Je connais des soldats qui n'ont tué per-
» sonne à la guerre et qui néanmoins jouissent
» de l'estime générale; il en est qui ont émas-
» culé des cadavres, et d'autres qui ont mutilé

» dans leur lit de douleur des malades sans force
» pour se défendre ; ils ont rapporté à leurs
» épouses les dépouilles de leurs victimes comme
» des trophées de leur gloire, et leurs épouses
» crédules n'ont pas douté de la valeur de leurs
» maris ; ils passent pour d'intrépides guerriers,
» et on leur lave les pieds lorsqu'ils retournent
» d'un voyage, et on leur prépare les bouchées
» dans tous les repas ; et parce que je ne suis
» pas lâche et infame comme eux, parce que
» je ne mutile pas les mourants et que je ne vais
» pas sur les routes solitaires attendre les voya-
» geurs isolés et sans défense pour les immoler à
» mon amour-propre, je suis honni de ma
» femme que j'aime et qui m'aimerait si j'avais
» émasculé quelqu'un. Je vais bientôt entrer en
» campagne, et si je ne dois pas rapporter triom-
» phant la dépouille virile d'un ennemi loyale-
» ment terrassé, je me ferai tuer et je n'aurai
» plus à subir les outrages de ma femme et de
» ceux qui m'environnent. O blancs ! je sais que
» vous possédez tous la science de l'avenir, vous
» pouvez me dire quel est le sort qui m'attend
» dans la guerre qui se prépare, je crains d'être
» victime de la fatalité, et vous pouvez peut-
» être me rassurer; refuserez-vous d'avoir com-

» passion d'un malheureux qui vous implore? »

Il s'arrêta à ces mots et, s'étant levé, il s'inclina profondément, attendant notre réponse : nous crûmes pouvoir lui donner quelque espérance afin de relever son courage abattu, et nous n'hésitâmes pas à lui prédire que, s'il se conduisait bien dans la lutte qui allait s'engager, sa valeur aurait sa récompense; et soudain il se releva plein de joie, il dégaîna son sabre qu'il brandit au dessus de nos têtes en s'écriant qu'il vaincrait ses ennemis. En ce moment, sa jolie femme, qui était descendue vers la rivière, revint apportant une cruche d'eau et sourit dédaigneusement en considérant son mari qui, dans son enthousiasme, ne l'avait pas aperçue. Lorsque le soldat se retourna, l'Abyssinienne le regardait d'un air hautain; mais alors ces marques de mépris affectèrent peu le guerrier amoureux qui, plein de confiance en notre prophétie, promit à sa femme de lui rapporter un trophée à son retour de la première expédition. Celle-ci secoua la tête en signe d'incrédulité.

Nous partîmes peu de temps après : nous allions bientôt nous trouver au milieu d'un monde que nous connaissions déjà, et nous en éprouvions une secrète joie. La route était encombrée

d'arbres; le jasmin, les roses et le miel confondaient dans les airs leurs délicieux parfums, et les champs incultes étaient couverts de gras pâturages. Depuis Gojam, nous rencontrions rarement des villages : du haut des tertres qui semblaient barrer le sentier que nous suivions, nous apercevions à notre gauche le mont de Mékan-Iassous qui se détachait à l'horizon au milieu de véritables caricatures de montagnes. Environ demi-heure avant d'arriver à Mahdéra-Mariam, nous traversâmes la rivière de *Mettaraï*, parée d'arbres négligés qui semblaient s'attirer pour entrelacer leurs branches éplorées.

Il était à peine midi, et nous nous étions arrêtés sur les bords du courant : nos montures paissaient librement autour de nous, et, en nous livrant au repos, nous comptions avec satisfaction les pays que nous avions laissés derrière nous : nous parlions de la France, lorsqu'un homme, qui nous aperçut en passant, s'approcha lentement, nous salua avec un grand respect et se retira après nous avoir considérés avec attention. Nous l'avions déjà oublié, lorsqu'une demi-heure plus tard, nous le vîmes reparaître tout essoufflé : il vint à nous avec une sorte de timidité, et après une profonde inclination : « J'ai appris, » nous

dit-il, « par mes nombreux amis, que le Roi était arrivé ; c'est de vous, sans doute, qu'ils ont voulu me parler, et je suis heureux de vous avoir rencontrés, je remercie mon bon ange de m'avoir conduit près de vous, et si, comme je n'en doute pas, vous êtes destinés à régner sur nous, maîtres, souvenez-vous de votre serviteur. » Nous lui promîmes de ne pas l'oublier. Alors il baisa la terre que nos pieds avaient foulée, et il se retira le cœur rempli de joie. Lorsqu'il se fut éloigné, nous rîmes des diverses pensées qui avaient dû traverser la tête de cet homme pour l'engager à revenir sur ses pas. Depuis notre lever, nous avions fait deux heureux, nous n'avions pas perdu notre journée.

Après une station assez longue sur les rives de Mettaraï, nous poursuivîmes notre route : nous rencontrâmes encore sur notre passage un Abyssinien, qui nous accompagna jusqu'au pied de la colline au dessus de laquelle est bâtie Mahdéra-Mariam ; il nous demandait comme une grâce insigne de lui accorder notre protection ; il nous suppliait d'implorer pour lui la bonté de Dieu et des saints, persuadé, disait-il, qu'ils ne ne pouvaient être sourds à nos prières.

Le 18 janvier, nous arrivâmes dans la ville sa-

crée du Béghemder : des fièvres cérébrales, qui avaient conduit un grand nombre de ses habitants au tombeau, en avaient chassé Oisoro Ménén, qui s'était réfugiée dans le gracieux asile de Mékan-lassous, où l'on respirait un air plus pur et plus sain. Nous nous assîmes devant la porte de l'église, et quelques personnes se rassemblèrent autour de nous : parmi elles se trouvait une femme attachée au service de la Reine, qui nous reconnut aussitôt : en nous rapprochant de Dévra-Tabour, nous avions espéré retrouver notre interprète Béchir, que nous regrettions toujours, et nous en demandâmes des nouvelles à la suivante de Ménén, qui nous interrogeait sur notre voyage, en nous témoignant beaucoup d'intérêt ; mais nous apprîmes avec peine que Béchir, désolé de nous avoir perdus, avait suivi Déjaj-Amédé dans ses possessions, croyant ainsi se rapprocher de nous. Nous devions renoncer à le revoir jamais, et nous en éprouvâmes un véritable chagrin.

Pendant que nous conversions avec cette femme, un Abyssinien, élégamment vêtu, s'approcha de nous et nous demanda pourquoi nous ne cherchions pas une maison : « Nous attendons qu'on nous l'offre, » répondîmes-nous ; « nous n'avons

pas le droit de nous imposer. — Nos demeures ne nous appartiennent pas; » reprit-il, « elles sont toutes à Dieu, et, si vous voulez me suivre, je vous donnerai moi-même un asile. » Cet homme était un riche commerçant du pays qui avait fait quelquefois le voyage de Massaouah : il s'était trouvé dans cette île avec les Anglais chargés de dresser la carte de la mer Rouge. Dans ses rapports avec eux, il n'avait eu qu'à se louer de leur conduite, et, par reconnaissance, il voulut nous rendre le bien qu'il en avait reçu. D'après lui, tous les blancs devaient être frères, et il pensait qu'il allait s'acquitter envers les Anglais en nous donnant une généreuse hospitalité. Il nous apprit qu'un jour les officiers de la corvette, en station dans le port, descendirent dans l'île, et, comme ils avaient ouï dire que les Abyssiniens mangeaient de la viande crue, ils convoquèrent tous ceux qui se trouvaient alors à Massaouah pour un grand festin : ils achetèrent plusieurs bœufs, les firent immoler et dépecer aussitôt, et l'on distribua leurs membres sanglants aux convives, qui les dévorèrent en véritables sauvages. Les Anglais qui assistaient à cette singulière fête s'applaudissaient d'en avoir conçu l'idée et admiraient l'étonnante voracité des Abyssiniens.

Dès que nous fûmes arrivés dans la demeure de notre hôte : « J'ai longtemps vécu avec des Européens, » nous dit-il, « et je sais que vos goûts sont différents des nôtres; comme je désire vous traiter comme chez vous, je vais vous envoyer une femme qui vous préparera votre repas comme vous l'entendrez; » mais nous étions depuis longtemps habitués aux mets du pays : nous lui répondîmes que nos goûts étaient les siens, et il fut convenu que nous mangerions du cheuro et du broundou.

Nous occupions une belle chaumière renfermée avec plusieurs autres dans une vaste cour : à l'heure du souper, on nous fit appeler et nous vînmes nous asseoir autour d'une table copieusement servie, avec le maître du logis, sa femme et un prêtre qui leur servait d'aumônier, comme celui de Haïlo à Oualaké. La dame de la maison, qui voulait nous recevoir dignement, nous préparait elle-même les bouchées. Après le repas, on apporta de grandes et belles cornes, et nous vidâmes plusieurs gombos d'une excellente bière. Cette boisson ne tarda pas à produire son effet accoutumé sur la femme de notre hôte, et si, dans le camp d'Oubi et chez les Galla-Boréna, nous avions été choqués des mœurs extraordinaires de ces con-

trées, nous le fûmes bien plus encore à Mahdéra-Mariam : pressée par un léger besoin, la dame prit un vase, et, en notre présence, en présence d'un prêtre, elle le passa sous sa toile sans aucune cérémonie, sans précaution, et urina : comme à Agami, comme à Derra, personne n'en parut étonné. Un pareil acte accompli par un homme nous avait déjà révoltés; mais il nous sembla que, pour une femme, c'était pousser un peu trop loin l'impudeur. Le maître de la maison nous engagea, de la manière la plus pressante, à passer quelques jours chez lui; mais nous résistâmes à ses instances, et, le lendemain, nous étions sur la route de Dévra-Tabour.

Nous suivions un sentier bien connu, nous approchions d'une ville où nous avions aimé, et nos cœurs s'abandonnaient à une douce espérance: sans nous inquiéter des dangers auxquels nous nous exposions bénévolement, nous ne songions qu'aux joies qui nous attendaient dans cette capitale. Après une longue absence, nous allions revoir des amis, et nous pressentions déjà le bonheur dont nous jouirions au moment où nous découvrions la pointe du clocher de notre église. Livrés à nos réflexions, nous avancions sans presque nous en apercevoir; mais, lorsque Dévra-Tabour

commença à nous apparaître, notre joie se changea en tristesse, et cette tristesse augmentait à mesure que nous approchions. Les maisons avaient vieilli, et leur aspect était sombre : les rues étaient désertes et silencieuses. Ce n'était plus cette ville animée et bruyante qui nous avait tant séduits ; plus de danses, plus de chants, plus de plaisirs : de retour, depuis peu, de son expédition contre Aligas-Farès, le Ras se trouvait presque seul dans sa capitale. Après une longue absence, la plupart des personnes que nous avions déjà connues à Dévra-Tabour étaient allées visiter leurs domaines, leurs villages, et nous étions isolés dans cette ville, où l'on nous avait recherchés autrefois avec tant d'empressement.

Nous nous installâmes dans la chaumière que nous avions occupée autrefois, et nous revîmes Abbeuto : ce jeune homme, d'une perversité consommée, mit tout en œuvre pour nous voler nos talaris, et, malgré notre méfiance continuelle, il nous fut impossible d'échapper à tous les piéges qu'il nous tendit. Nous fîmes quelques achats au marché de Dévra-Tabour ; depuis notre départ d'Ankober, nous n'avions pas encore pu dépenser une obole.

Quoique Ras-Ali fût informé de notre arrivée,

il feignit de l'ignorer ; et néanmoins, lorsqu'il eut appris par Abbeuto, qui le servait en qualité de page, que nous avions visité le royaume de Choa, il nous envoya plusieurs émissaires, afin de savoir par nous-mêmes si la réputation de Sahlé-Sellassi, dont on vantait partout la puissance, n'était pas usurpée ; mais, loin de rabaisser l'importance de ce roi comme on s'y attendait peut-être, nous élevâmes jusqu'aux nues la magnificence et l'éclat de sa cour, nous ajoutâmes que ce prince était la terreur des peuplades galla, qui lui payaient de riches tributs : en faisant un éloge pompeux de Sahlé-Sellassi, nous cherchâmes à humilier le Ras, qui se croyait le plus grand souverain de l'Abyssinie.

Nous avions espéré jouir de quelque repos à Dévra-Tabour ; mais Abbeuto, qui avait résolu de nous dévaliser, à tout prix, ne nous laissa pas le temps de respirer. Son acharnement à nous poursuivre nous fit soupçonner que le Ras, qui n'osait nous attaquer ouvertement, et qui avait néanmoins l'intention secrète de nous nuire, avait autorisé son page à nous piller ou à nous faire piller. Dès le premier jour, on nous vola un sel : le lendemain, un enfant qui nous servait de domestique nous enleva une ceinture renfermant 9 ta-

laris, presque la moitié de notre fortune; mais le voleur, effrayé de l'énormité de la somme, nous la rapporta : lorsque Abbeuto fut informé de la *niaiserie* de cet enfant, il en fut désespéré.

Dès ce moment, nous redoublâmes de précautions : notre hôte nous envoya plusieurs domestiques qui essayèrent vainement de nous voler; après avoir échoué dans leurs tentatives, ils nous abandonnèrent. Nous avions rendu infructueuses les ruses d'Abbeuto, et néanmoins ses perfides machinations nous donnaient quelque inquiétude, parce que nous ne pouvions compter sur la protection de personne. Pour dérouter notre ennemi, nous résolûmes de nous éloigner de la ville à l'improviste. Durant la nuit qui précéda le jour fixé pour notre départ, les hyènes, qui rôdaient par bandes dans les rues, avaient entouré notre demeure, et elles enlevèrent plusieurs boules de beurre frais placées entre les bâtons qui forment le tour de la plupart des chaumières. Nous nous levâmes pour barricader notre porte, et nous fîmes du bruit pour tâcher d'effrayer ces animaux féroces qui s'éloignèrent lentement en poussant des hurlements étouffés qui avaient l'air de ricanements.

Notre hôte savait que nous avions besoin de

domestiques, et, dès notre lever, il nous envoya un deftéra, qui nous proposa de nous suivre jusque dans le Tigré : nous acceptâmes ses services, et peu de temps après nous nous mîmes en marche. Abbeuto, qui ne s'attendait pas à nous voir quitter si promptement Dévra-Tabour, parut très contrarié de notre départ, et il eut avec notre nouveau domestique une conversation mystérieuse qui ne devait pas contribuer à dissiper nos justes appréhensions.

XIII.

SOMMAIRE.

Nous nous éloignons avec joie de Dévra-Tabour. — Nous sommes volés par le deftéra. — Arrivée dans la plaine. — Description de la route. — Nous sommes accueillis par des bergers. — Nous passons le Rebb et Chéni. — Arrivée au village de Bata. — Marché d'Ifag. — Beauté du paysage. — Une agréable rencontre. — Nous sommes menacés d'être dévorés par les hyènes. — Coquetterie d'une Abyssinienne. — Nous côtoyons le lac. — Un bon prêtre. Nous rencontrons des femmes idolâtres. — Arrivée à Gondar. — Description de cette capitale. — Nous sommes accueillis par un juge descendant d'Israël. — Singulière rencontre. — On nous parle de Bonaparte et de Kléber. — Un suicide. — Les Turcs font des excursions dans l'Oualkaït. — Taux de l'argent en Abyssinie. Bibliothèque royale. — Nous nous disposons à partir.

CHAPITRE XIII.

Nous avions commis une imprudence en revenant à Dévra-Tabour, et nous devions en subir les fâcheuses conséquences : depuis que nous avions quitté le roi de Choa, nous n'avions d'autre désir que de nous rapprocher le plus promptement possible de la France, et après avoir long-

temps souffert de notre esclavage d'Angolala et d'Ankober, nous reparaissions dans la ville du Ras, où l'on avait déjà tenté de porter atteinte à notre liberté : néanmoins, malgré les dangereuses tracasseries d'Abbeuto, nous fûmes plus heureux que nous ne l'aurions peut-être mérité; car si le jeune Roi, comme nous ne saurions en douter, *ameuta* son page contre nous, du moins il ne chercha pas à nous retenir auprès de lui, et en apparence il nous laissa parfaitement tranquilles.

Nous nous éloignâmes rapidement de la ville: il nous tardait de l'avoir perdue de vue, car son atmosphère nous paraissait lourde. Nous avions échangé un talari au marché de Dévra-Tabour, il nous restait quelques sels qui se trouvaient renfermés dans un petit sac dont nous avions chargé le deftéra : ainsi que nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent, son intimité avec Abbeuto avait éveillé notre méfiance, et nous le faisions marcher devant nous afin de pouvoir l'observer; il se tournait et se retournait à chaque instant, il regardait de tous côtés avec la plus vive attention, et l'on eût dit qu'il attendait des complices pour tenter un coup de main.

Nous cheminions depuis une heure environ, lorsque, non loin des bords d'un frais ruisseau

qui coulait à notre gauche, et qui longeait, dans ses sinuosités, un taillis fourré et couvert d'épines, le deftéra nous demanda la permission d'aller boire : nous nous arrêtâmes pour l'attendre; mais, au lieu d'étancher sa soif de commande, le digne émule d'Abbeuto s'enfonça brusquement dans le bois et disparut à l'instant. Nous étions nu-pieds, nos mules refusaient d'entrer dans les broussailles, et il nous fut impossible de poursuivre le voleur qui emportait nos sels. Quoique dupes encore une fois, nous fûmes heureux d'en être quittes à ce prix, et nous continuâmes notre route avec plus de sécurité : nous n'avions plus à nous méfier de personne, nous étions seuls.

Après avoir traversé le plateau de Dévra-Tabour, nous descendîmes de nouveau dans la belle plaine que nous avions sillonnée en venant de Dérita : elle était précédée par un pic détaché qui s'élevait comme un grand phare. Cette fois, le terrain était solide, le sentier était facile et uni, et après les immenses chaînes que nous avions escaladées si péniblement et si longtemps, nous cheminions à l'aise à travers des bosquets de mimosas peuplés d'innombrables oiseaux.

Nous nous dirigions vers Gondar : après avoir visité Axoum, Duncas et Tégoulet, qui avaient

tour à tour servi de résidence aux anciens rois d'Abyssinie, nous allions voir la ville où ils avaient établi en dernier lieu le siége de leur gouvernement. La route qui conduisait de Dévra-Tabour à cette capitale, généralement tracée sur une plaine magnifique, couverte d'arbres et de troupeaux, serpente quelquefois sur la crête de ces collines transversales, qui s'écartent à angles droits des montagnes de Mariam-Onaha et d'Oué-nadéga, pour venir se niveler avec le sol sur les rives du lac. Les paysans qui habitent ce délicieux paysage cultivent, comme en Égypte, les terrains arrosés par l'inondation; mais les récoltes sont dévastées par de nombreuses troupes de grues, à moins qu'une garde vigilante ne les en préserve.

Après une longue marche, nous traversâmes le grand ruisseau de *Marza*, et nous vînmes coucher au milieu des huttes de pasteurs construites sur les bords de l'eau. La portion de la plaine qui s'étend du pied des montagnes que nous venions de descendre jusqu'à Marza porte le nom d'*Amora-Cadel;* au delà, on l'appelle Focara, et depuis Emfras elle prend la dénomination de Zellan.

Dès que les bergers établis près du ruisseau nous eurent aperçus, ils se réunirent et se con-

certèrent ensemble pour nous donner à eux tous une hospitalité convenable : il fut convenu entre eux que les uns nous fourniraient le pain, d'autres des laitages et de la bière, et le plus important de la troupe se chargea de nous faire préparer un plat de chéuro. On nous montra de la paille entassée dans les champs, et on nous dit que nous pouvions en prendre pour nos mules, et l'un de nous leur porta la ration sur son dos. Nous passâmes la nuit dans un vaste enclos où l'on avait enfermé les troupeaux de gros bétail. Parmi ces pasteurs, se trouvaient un grand nombre de familles venues du Tigré et du Lasta.

Au point du jour, nous poursuivîmes notre route ; nous passâmes encore le Rebb, et quoique son cours ne fût pas interrompu, son lit était peu profond : au lieu où nous le traversâmes, l'eau ne dépassait pas la cheville Nous revîmes l'impétueuse rivière de Chéni, et une demi-heure environ après avoir passé le ruisseau de *Cheberna*, qui, avec tous ceux qui sillonnent la plaine, va se perdre dans le lac Tana, nous arrivâmes au beau village de Bata. Le célèbre marché d'Ifag se tient dans les environs, en face d'une église dédiée à *Sellassi*.

Après nous être reposés quelques instants sous

les arbres qui entourent Bata, habité, en grande partie, par des musulmans, nous reprîmes notre route : en nous élevant insensiblement, nous cheminâmes bientôt sur le dos d'une longue chaîne de collines boisées, et nous vîmes se dérouler à nos pieds le magnifique lac de Dembéa, borné, à l'horizon, par de hautes montagnes dont la teinte se confondait avec celle des eaux. Quelque temps après, nous redescendîmes dans la plaine, et nous côtoyâmes ce beau lac, du sein duquel s'élevaient des îles verdoyantes, où se réunissent, par un beau soleil, de monstrueux hippopotames. De toutes parts se déployaient des paysages enchanteurs : ici nous traversions de gracieux bosquets; plus loin, nous découvrions des massifs d'arbres au feuillage noir et touffu; partout la végétation était vigoureuse, exubérante, les champs étaient d'une fécondité merveilleuse, et de gras troupeaux paissaient d'abondants pâturages.

Nous venions d'entrer dans la plaine de Zellan, fréquentée par une tribu de pasteurs nomades dont nous avons déjà parlé : nous rencontrâmes sur notre route le jeune pâtre qui nous avait prêté sa lance pour traverser la rivière de Goumara, entre Dévra-Tabour et Mahdéra-Mariam; nous

le revîmes avec plaisir. Le jour commençait à décliner, et cet enfant nous indiqua le sentier que nous devions suivre pour arriver le plus directement possible au village d'Emfras, où nous espérions trouver un asile. Les rayons du soleil couchant, qui se reflétaient à la surface unie du lac, donnaient à ses eaux une teinte douce et brillante, et l'ensemble du paysage était alors d'un effet magique.

Lorsque nous arrivâmes à Emfras, le village venait d'être envahi par une bande de soldats, et les habitants, troublés par la présence de ces pillards, firent peu d'attention à nous. Il était nuit close lorsque la troupe, errant de bourgade en bourgade, se retira, et personne néanmoins ne vint nous offrir l'hospitalité. Nous avions fait une forte journée, et, harassés de fatigue, nous allions nous livrer au sommeil, au milieu des champs, lorsque nous aperçûmes deux hyènes d'une taille extraordinaire qui s'avançaient lentement vers nous : nous étions à demi renversés sur l'herbe, nous nous soulevâmes brusquement, et ces bêtes féroces s'éloignèrent de quelques pas: malgré le danger que nous courions, nous ne pouvions vaincre notre sommeil : nous aurions été infailliblement dévorés si nous nous étions

endormis ; mais heureusement, une bonne vieille vint nous offrir un refuge dans sa maison, et nous la suivîmes aussitôt. Les chiens du village, effrayés de l'apparition de ces hyènes, étaient rentrés dans les chaumières de leurs maîtres, sans même oser aboyer.

Dans la demeure de notre hôtesse, nous trouvâmes une jeune Abyssinienne d'une blancheur peu commune dans le pays : lorsqu'elle nous eut aperçus, elle eut un mouvement de dépit, et, après nous avoir examinés quelque temps avec un air de mécontentement, elle nous dit : « En vérité, mes maîtres, vous pouviez bien vous passer de venir à Emfras : avant votre arrivée, tout le monde m'appelait *Toabuch*[1] la blanche, et moi-même j'étais fière de la couleur de ma peau moins sombre que celle de mes compagnes, et maintenant je ne pourrai plus me glorifier de mon teint ; on me dira qu'on a vu des hommes plus beaux que moi, et que ma blancheur n'a rien d'extraordinaire, vous allez me rendre jalouse : oh ! vous pouviez bien vous détourner de votre route et ne pas venir à Emfras. » Nous lui exprimâmes le regret que nous avions d'être plus blancs qu'elle, et nous tâchâmes de la consoler

[1] Toabuch était le nom de la jeune fille.

par nos éloges qu'elle reçut avec une joie de coquette.

La vieille qui nous avait accueillis nous disait que, si des femmes de nos contrées arrivaient en Abyssinie, elles deviendraient reines sans aucun doute; les femmes blanches sont recherchées par les princes et les grands : les dames de la cour sont toujours de belles et blanches dames, et c'est surtout en Abyssinie que l'on peut dire encore avec vérité : Belle comme une reine !

Avant d'arriver à Emfras, nous avions traversé l'abondante rivière d'*Arno*, fraîchement ombragée : le lendemain, au point du jour, nous abandonnâmes le village, au grand contentement de la jeune Toàbuch, à qui nous inspirions une véritable jalousie. Nous passâmes presque immédiatement la rivière de *Garno* qui se jette dans l'Arno, et après plus de deux heures de marche à travers des collines, nous nous rapprochâmes du lac que nous côtoyâmes de très près, et nous voulûmes y désaltérer nos mules. Le paysage, quoique toujours beau, était négligé, les alentours étaient silencieux et les habitations très rares. Nous vînmes stationner à *Boula*, où l'on trouve une église assez remarquable. Entre Emfras et ce dernier hameau on découvre, sur les hauteurs qui dominent la

plaine, un grand village appelé *Amba-Mariam*, qui possède un asile inviolable. Boula est situé à la tête du lac.

Les habitants ne se montrèrent pas très disposés à nous donner l'hospitalité : nous étions assis dans la cour de l'église, autour de laquelle priaient de nombreux dévots, lorsqu'un prêtre vint, de son propre mouvement, nous offrir une place à son foyer. Nous le suivîmes, et il nous traita généreusement. Nous lui rendons cette justice d'autant plus volontiers que ses confrères ne sont pas les plus empressés à ouvrir leurs portes aux voyageurs. Néanmoins, comme nous l'avons fait observer, en route le clergé de Gojam ne mérite pas le reproche que nous adressons aux prêtres en général.

Le 25 janvier, nous partîmes de Boula; le chemin était toujours facile. Nous rencontrâmes plusieurs commerçants qui revenaient du marché de Gondar : parmi eux se trouvaient quelques femmes idolâtres dont la physionomie était dure et repoussante : leurs oreilles, cédant au poids de lourdes boucles, descendaient, sans exagération, jusque sur leurs épaules; leurs lèvres étaient grosses, et tous leurs traits, fortement caractérisés, donnaient à leur figure une expression sauvage :

elles nous regardèrent passer avec étonnement, et nous les entendîmes prononcer quelques paroles dans un langage que nous ne comprîmes pas[1].

Les champs étaient couverts de grues et les arbres de perroquets; nous passâmes devant le joli village de *Goul-Caba*; et nous traversâmes la rivière de *Goumara-Zengach*, quelque temps avant d'arriver dans la capitale, dont les environs, en venant de Boula, paraissent tristes et solitaires.

Gondar est bâti sur un pêle-mêle de montagnes désolées; c'est une ville fracassée, mais elle offre encore des restes de son ancienne grandeur : les constructions portugaises, qui, pour des Européens, ne méritent aucune description de détail, se présentent dans une imposante majesté parmi les chaumières qui les environnent, on dirait des géants au milieu d'une troupe de nains. La ville

[1] Voici ce que M. Gobat nous apprend au sujet de ces idolâtres : « On regarde comme boudas un petit peuple païen appelé Camaountes, qui habite les montagnes aux environs de Gondar. Les hommes ne viennent que très rarement à Gondar; les femmes y apportent du bois le samedi. Elles ont d'immenses pendants d'oreilles de fer et d'autres métaux, quand elles sont jeunes; mais ensuite leurs oreilles leur pendent jusqu'aux épaules. On ne sait rien des secrets de leur religion, non plus que des druses du mont Liban. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans leur langue, le mot *druse* veut dire *seigneur*. Ils parlent presque tous l'amharique. » Page 247 du journal.

proprement dite est sur le sommet d'une colline : sur le penchant et au pied se trouvent les faubourgs ; celui des musulmans est au sud-ouest du palais occupé par les rois. A dix minutes vers le nord-ouest, au milieu de magnifiques ombrages, dans des bosquets de sabines étonnantes de fraîcheur, on aperçoit encore des édifices délabrés et une belle église bariolée de peintures et dédiée à Marie. Les châteaux ont conservé leurs ponts-levis et leurs fossés : lorsqu'on jette un coup-d'œil vers ces débris d'habitations royales que les Abyssiniens laissent dépérir, en contemplant les fontaines taries et les jardins abandonnés, on éprouve un sentiment de tristesse comme à l'aspect d'un mausolée. Dans l'inférieur de la ville, au dehors, de tous côtés, on admire des massifs d'arbres qui embellissent encore cette capitale. Gondar était autrefois renommé par sa richesse et son étendue ; mais depuis la révolution qui a renversé l'ancienne dynastie, la guerre, le pillage, l'incendie ont constamment resserré ses limites, et sa population, jadis si nombreuse, s'élève à peine aujourd'hui à six mille habitants : dans le village et aux alentours, on compte quarante-deux églises. Gondar est une ville de plaisirs, les courtisanes y affluent.

Cette capitale est abreuvée par les deux rivières de *Caha* et d'*Angareb*, qui opèrent leur jonction au dessous du faubourg musulman. Caha possédait un pont qui a été détruit. Les bords de l'eau sont occupés par des tanneries, et l'on blanchit dans ces rivières le coton que l'on transforme plus tard en de soyeux tissus : les marchands de Gondar, la plupart mahométans, envoient des caravanes à Gouderou, Caffa, Naréa, où elles achètent des esclaves, du café, du musc et de la poudre d'or [1].

Après avoir traversé le faubourg des musulmans, nous nous élevâmes vers la ville par un sentier assez roide, et nous demandâmes la demeure de *Lic-Iatsko*, l'un des juges descendant de la race d'Israël, et, suivant un voyageur allemand (M. Ruppel), le seul honnête homme d'Abyssinie : il habitait une vaste maison à côté de l'église dédiée à Saint-Michel, qu'on apercevait tout près du palais royal. Tout le monde nous assurait que Lic-Iatsko aimait les blancs et surtout les Européens : nous nous rendîmes chez lui, et il nous reçut avec une grande joie ; il nous donna une

[1] Le marché de Gondar est le plus brillant de l'Abyssinie ; les chrétiens et les musulmans ont chacun leur boucherie. On trouve dans cette ville un grand nombre de juifs.

gentille maison, au milieu d'une cour plantée de sabines et d'oliviers. Il nous montra sa bibliothèque dont tous les ouvrages avaient été traduits de l'arabe ou de l'indien : ce bon vieillard, enthousiaste de son pays, prétendait, avec raison, que des hommes capables transfigureraient l'Abyssinie; à l'exemple des anciens féodaux, il nous parlait sans cesse de la puissance dont il était déchu, et ses discours étaient pleins d'amertume lorsqu'il s'agissait de la nouvelle aristocratie, tige parasite qui avait fini, disait-il, par étouffer le tronc généreux qui lui a donné naissance.

Nous trouvâmes chez lui l'ancien cuisinier de Bethléem, le juif converti que nous avions déjà vu dans Agami : il s'attacha à nous en qualité de domestique, et il fut convenu qu'il nous accompagnerait au moins jusqu'à Massaouah.

Nous avions besoin de repos, et nous résolûmes de passer plusieurs jours à Gondar. Peu de temps après notre arrivée, nous reçûmes une visite qui nous fut bien agréable : nous vîmes entrer une vieille femme qui nous demanda si nous étions Français. Les Abyssiniens, en général, ne connaissent que la grande division des blancs et des noirs, et nous fûmes étonnés de la science de cette femme pour qui le nom français n'était

pas inconnu : nous ne pûmes lui taire notre surprise, et voici ce qu'elle nous apprit : « Je n'étais encore qu'une enfant, lorsque des jellabs m'enlevèrent à ma famille : ils me conduisirent au Caire, et me vendirent à un bey, qui m'enferma dans son harem. Quoique aujourd'hui vous me voyiez vieille et ridée, j'étais alors très belle, et mon maître, à qui j'avais eu le bonheur de plaire, me couvrit de parures et de bijoux. Lorsqu'on m'arracha de mon pays, j'étais trop jeune pour avoir une religion, et, à mon arrivée en Égypte, on me fit musulmane : j'avais des esclaves pour me servir, je fumais dans de longs chiboucs et je buvais du café Moka ; en un mot, j'étais heureuse, lorsque le Caire fut bouleversé par les troupes françaises conduites par Bonaparte et Kléber : les sérails furent violés, et l'on me rendit à la liberté que je ne désirais pas. On m'enleva une grande partie de mes richesses, mais je parvins à sauver mes bijoux, et je me rendis à Jérusalem avec un prêtre abyssinien qui faisait son pèlerinage : il me convertit au christianisme, et je retournai avec lui dans mon pays que je ne regrettais plus. Quoique les Français m'aient beaucoup nui en me délivrant de l'esclavage, néanmoins je les aime : ils sont entreprenants,

courageux, et ils ne se montrent pas avides comme nos soldats. Je n'ai vu Kléber qu'une fois; mais je ne l'oublierai jamais. Je m'estime heureuse de revoir dans ma patrie des hommes de votre nation, et j'espère que vous viendrez demain boire mon café et fumer mon chibouc. » Le jour suivant, nous passâmes plusieurs heures chez elle, car il nous était doux de parler, en Abyssinie, de notre armée et de ses généraux. Cette femme nous apprit que, peu de temps avant notre arrivée à Gondar, un Abyssinien, attaqué d'une maladie incurable, s'était coupé la gorge avec un rasoir, et avait encore vécu quelques jours dans un état affreux. Cet évènement avait fait une vive sensation parmi les habitants : le suicide n'est pas dans les mœurs abyssiniennes.

Pendant notre séjour à Gondar, nous vîmes arriver un soldat d'Oubi qui annonça que des cavaliers turcs au service du pacha d'Égypte s'étaient avancés jusque dans l'Oualkaït : ils avaient été repoussés avec perte; on leur avait enlevé leurs armes, leurs ceinturons, leurs amulettes, et plusieurs d'entre eux avaient été émasculés. Ces agressions, souvent réitérées de la part des soldats de Mohammed-Ali, qui voulait, à tout prix, s'emparer du meurtrier de son fils Ismaël,

devaient provoquer tôt ou tard une guerre entre l'Abyssinie et le Sennâr, et l'on assurait déjà que le roi du Sémén rassemblait son armée pour se mettre en mesure d'aller attaquer les Turcs.

Nous avions fait à Gondar des dépenses folles, et nous étions sans argent pour continuer notre route : nous nous rendîmes chez *Kidana-Mariam*, le plus riche marchand de la ville, pour lui emprunter 10 talaris. Il nous prêta la somme dont nous avions besoin en toute confiance, et il fut convenu que nous lui en paierions les intérêts au taux du pays, qui est de dix pour cent par mois, cent vingt pour cent par an : son domestique nous accompagna jusqu'à Adoua, où nous acquittâmes notre dette, d'après nos conventions. Avant de partir pour Choa, nous avions laissé un léger dépôt dans le Tigré.

Kidana-Mariam et Lic-Iatsko, les deux hommes les plus érudits que nous ayons rencontrés en Abyssinie, étaient continuellement avec nous : ils nous donnèrent la liste des livres qui composaient autrefois la bibliothèque des rois d'Abyssinie, et qui se trouvent aujourd'hui dispersés dans les divers monastères du pays et chez les riches particuliers. Voici le catalogue que nous avons rapporté de Gondar :

Livre apocryphe d'Énoch.

OEuvres de Salomon, apportées par la reine de Saba, par Ménilek, ou envoyées par Salomon lui-même.

— de Job, écrites après que ce prophète fut délivré de sa maladie.

— d'Esdras.

— de plusieurs grands-prêtres juifs.

Evangile selon saint Jean.

— selon saint Marc.

— selon saint Matthieu.

— selon saint Luc.

— selon les Hébreux.

— selon les Nazaréens.

— selon les Ebionites.

— selon les Egyptiens.

— selon saint Bartholomée.

— selon saint Thomas.

— selon saint André.

Ouvrages sibyllins.

Ouvrages sibyllins de la reine de Saba.

Histoire de la vie du Christ, composée par des Indiens, ses contemporains.

OEuvres de Moïse Barcépha.

— de Denis d'Alexandrie, disciple d'Origène.

— de Sérapion.

— de Tacien, disciple de saint Justin, martyr.

— des deux Zacharie.

— de Triphon, disciple d'Origène.

— d'Arnobe.

— de Théophilate d'Antioche.

— de Théodore d'Ancyre.

OEuvres d'Acacius, disciple d'Eusèbe de Césarée.
— de saint Jean Chrysostôme.
— d'Alexandre de Cappadoce.
— de Théodore d'Antioche.
— de saint Ephrème.
— de saint Grégoire de Naziance.
— de saint Épiphane.
— de Clément d'Alexandrie.
— d'Origène.
— de Tertullien.
— d'Ammonius, maître d'Origène.
— d'Anastase d'Antioche.
— d'André de Crète.
— d'André de Jérusalem.
— de saint Basile.
— d'Antiochus, moine.
— de saint Cyrille.
— de saint Hilarion.
— de saint Cyprien.
— de saint Athanase.
— d'Apollinaire le Jeune.
— d'Apollinaire l'Ancien.
— d'Arétas de Césarée.
— de saint Grégoire de Nicée.
— de saint Hilaire.
— de Théodore d'Héraclée.
— de Philon le juif.
— de Patrophile de la Palestine.
— de saint Pantaléon.
— de Diogène d'Alexandrie.
— d'Olympiodore.
— d'Eustache d'Antioche.

OEuvres de saint Hiéronyme.
— de saint Léon, pape.
— de saint Grégoire.
— de saint Ambroise.
— de Fulgence d'Afrique..
— de Flavien de Constantinople.
— de saint Lucien d'Antioche.
— d'Euthyme.
— d'Isidore de Péluse, disciple de saint Chrysostôme.
— d'Isidore de Thessalonique.
— de saint Augustin.
— du rabbin David Kimki.
— du rabbin Moïse l'Égyptien.
— du rabbin Sahadias.
— du rabbin Salomon.
— du rabbin Abraham.
— du rabbin Ben-Efra.
— du rabbin Ben-Geon.
— de Platon.
— d'Homère.
— d'Averrhoès.
— d'Hippocrate.
— de Galien.
— d'Archimède.
— de Pythagore.
— de prêtres et de moines abyssiniens.

Ancien-Testament.

Nouveau-Testament[1].

[1] Ces ouvrages sont écrits en diverses langues : les uns sont en latin, en grec, en hébreu ; d'autres sont en arménien, en persan,

Vie des Saints, écrite par les Abyssiniens.
Traité du Sabbat.
Liturgies pour le Christ.
Liturgies pour Marie.
Liturgies pour les Apôtres.
Liturgies pour les Saints.
Homélies abyssiniennes.
Haïmanout-Abou; Traité complet de la foi, extrait des Pères de l'Église les plus estimés.
Histoire des Pères de l'Église.
Contes abyssiniens.

Après nous être agréablement délassés de nos fatigues, nous songeâmes à quitter Gondar : deux routes, outre celle du Sémén que nous connaissons déjà, conduisent de cette capitale à Adoua; l'une, dont les diverses stations sont marquées sur notre carte, passe par l'Oualkaït; et l'autre, que nous suivîmes, traverse la province d'Oaldubba.

Mais nous allons encore interrompre notre itinéraire pour parler de la justice du pays et de la royauté.

en arabe ou en éthiopien : la plupart ont été apportés en Abyssinie par les métropolitains venus d'Egypte.

XIV.

SOMMAIRE.

CHAPITRE XIV.

Dans les premiers temps de la monarchie française, les seigneurs rendaient eux-mêmes la justice à leurs vassaux : leurs volontés avaient force de loi, et l'on se soumettait humblement à leurs décisions; mais, lorsque la diversité et la multiplicité des causes forcèrent les dépositaires du pouvoir

à formuler un code qui devint tous les jours plus compliqué, les chefs, presque uniquement occupés de guerres, dédaignèrent de s'abaisser jusqu'à l'étude des textes, et ils s'adjoignirent des clercs chargés de les aider dans leurs fonctions devenues plus difficiles. Peu à peu, le dégoût que leur inspira ce labyrinthe des lois devint pour eux insurmontable; ils furent alors remplacés par des légistes, et dès ce moment la magistrature fut créée.

Tel est le mouvement qui s'est accompli chez les divers peuples à mesure que la civilisation a fait des progrès ; mais il n'en a pas été de même en Abyssinie. Les juges du pays ont bien la prétention de consulter pour leurs décisions le Code Justinien qu'ils attribuent à Constantin ; mais, par le fait, ils ne se laissent diriger que par leurs caprices ou leur bon sens. Dans tous les pays arriérés, les causes soumises au jugement des supérieurs sont extrêmement simples et faciles, et se réduisent presque toutes à des accusations de meurtre ou de vol : cette facilité de rendre la justice n'a point nécessité une loi écrite qui, pour son interprétation, eût amené tôt ou tard des légistes : le souverain pour tout le royaume, et les gouverneurs pour leurs provinces, forment à eux seuls le tribunal.

Durant les belles années de la royauté abyssinienne, il existait une cour suprême composée de douze personnages importants qui prétendaient tous descendre, en ligne directe, des douze juges israélites qui vinrent de Jérusalem à la suite de Ménilek; mais ce tribunal avait été institué dans un but purement politique et n'était appelé à juger que les grands coupables, les révoltés, et les hommes qui s'étaient souillés du crime de lèse-majesté. Dans les affaires importantes, les rois convoquaient encore les douze juges lorsqu'ils ne voulaient pas se charger de la responsabilité d'une décision qui aurait pu leur faire perdre l'affection de leurs sujets : ce tribunal, comme l'ancienne royauté, n'existe plus que de nom.

Lorsque deux Abyssiniens ont un différend, ils peuvent choisir un juge quelconque, et, dans ce cas, la décision n'est valable qu'autant que l'un des plaignants n'en appelle pas immédiatement à la justice du gouverneur : si ce premier jugement n'est pas accepté, les deux adversaires se rendent ensemble devant la demeure du choum et poussent des cris étourdissants jusqu'à ce qu'on ait consenti à les introduire.

En présence du juge, chacun plaide sa propre cause, et nous ajouterons que, dans ces circons-

tances, les Abyssiniens font ordinairement preuve d'une étonnante facilité d'élocution. Pendant que l'une des parties prononce son discours improvisé, il est défendu à l'autre de l'interrompre; mais chacun peut, par un geste convenu, faire comprendre qu'il a à répliquer à tels ou tels points de la plaidoirie : les juges parviennent, par ce moyen, à établir un ordre admirable dans la discussion. Les Abyssiniens ne craignent pas de se montrer parjures, leurs paroles sont souvent entrecoupées de serments : « Que le maître meure, si ce que j'avance n'est pas la vérité! » s'écrient-ils chacun à leur tour.

Si l'un des adversaires n'est pas satisfait de la décision du gouverneur, il peut encore en appeler à la justice du souverain qui juge en dernier ressort. Comme les affaires soumises au tribunal suprême sont toujours très nombreuses, le prince a auprès de lui un homme de confiance qui remplit les fonctions d'avocat général; il résume la discussion et donne son avis : le roi prononce alors le jugement qui est toujours sans appel[1].

[1] Les rois sévissent quelquefois contre les juges qui prononcent des sentences injustes; en voici un exemple fourni par Alvarez : « ... Cette sentence ainsi jetée à la faveur de notre partie adverse et à notre désavantage, nous nous trouvâmes tous éperdus, ne sachant faire autre chose sinon d'avoir recours au Prêtre-Jan, pour

Lorsqu'un homme a commis un vol, il est arrêté par ceux qui en sont victimes, ou bien par les agents du Roi qui nouent leur toile avec celle du coupable : il est extrêmement rare que celui-ci cherche à s'évader en abandonnant son vêtement. Lorsqu'un Abyssinien est accusé d'un crime capital, il est enchaîné, comme nous l'avons vu, à Emni-Harmas.

Lorsque le pays est en paix, on ne met personne à mort sans en prévenir le Roi; mais, dans les temps de troubles, les gouverneurs ou les chefs d'armée disposent à leur gré de la vie de leurs inférieurs, et, le plus souvent, on exécute les criminels sur-le-champ pour ne pas les laisser souffrir sous le poids d'une condamnation capitale.

nous plaindre à sa majesté, qui nous fit retirer au logis, et dire que nous ne prissions aucune fâcherie, nous assurant que tout ne se passerait que bien pour nous... Nous vîmes sortir, un peu après, deux pages, qui l'accompagnèrent (la justice majeure) jusqu'au lieu où l'on punit par batture les délinquents, et là ils firent venir deux ministres de justice, qui firent dépouiller la justice majeure; puis, l'ayant jetée par terre, lui attachèrent les mains à deux pieux et lui garrottèrent les pieds bien étroitement, tenus par deux hommes. Ces deux bourreaux étaient d'un côté et d'autre, lesquels la frappèrent pour plusieurs fois; mais la plupart des coups portaient à terre; si non que le Prêtre-Jan dit qu'on la touchât. Alors le coup pénétrait jusqu'à l'os; et cette justice majeure n'eut que trois de telles cinglades, laquelle j'ai vu étriller trois autres fois de cette sorte, et à chef de trois jours exercer son office, tout ainsi qu'auparavant; car cela ne leur tourne à honte ni déshonneur... » Pages 502-503.

Tous les individus accusés de haute trahison sont condamnés à mort. On considère comme coupables de ce crime ceux qui se révoltent contre l'autorité des rois, qui fomentent des guerres civiles, et ceux qui étaient assez hardis pour s'asseoir sur le siége des souverains, lorsque le pouvoir était encore entre les mains des descendants de Salomon.

En général, on considérait aussi comme coupable de haute trahison le prêtre ou l'évêque qui lançait l'excommunication contre les rois. Ceux-ci ont toujours témoigné un grand respect pour leurs métropolitains; mais chaque fois qu'il y a eu conflit entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, la lutte s'est toujours terminée à l'avantage des souverains. L'église de ce pays, comme celle des protestants, comme celle des Russes, est entièrement dépendante du chef de l'État.

Les régicides étaient punis avec une sévérité cruelle : on sait que Za-Sellassé, meurtrier d'Iscander, fut promené sur un âne dans toutes les provinces de l'empire et mis à mort après avoir eu les yeux crevés. Les assassins d'Iassous furent pendus et hachés en petits morceaux. Ras-Mikaël, qui fit mourir Joas et le vieil Hannés, était trop

redouté pour que la justice pût l'atteindre.

Quoique, dans certains cas, le Roi ait le droit de commuer les peines, sa grâce ne peut s'étendre jusque sur les meurtriers, dont le sort, comme nous l'avons dit, est entre les mains des parents de la victime : une infraction à cette coutume serait capable de soulever le peuple. Le prince peut employer son influence en faveur du coupable, mais elle n'est pas ordinairement d'un grand poids : la non-préméditation, la non-intention même ne sont pas, comme chez nous, des palliatifs, et les meurtriers sont toujours mis à mort s'ils ne se rachètent. On condamne encore à mort les chrétiens convaincus d'avoir dérobé des enfants pour les vendre aux marchands d'esclaves, à moins que les parents ne se contentent d'une rançon ; mais, dans les temps de troubles, des fautes légères compromettent les existences. Sous le règne de Zara-Jacob, quelques idolâtres et quelques sabéens, convaincus d'adorer les animaux et les astres, furent condamnés à mort.

La manière de supplicier varie selon la volonté ou le caprice des juges. Les criminels sont quelquefois écorchés vifs, mais ce cas est extrêmement rare : la peau des victimes, remplie de paille, est suspendue à un gibet.

Amda, livré à Socinios par Gédéon, roi des Juifs, fut cloué sur une croix, et on l'acheva sur-le-champ, parce que les cris lamentables de ce malheureux importunaient Socinios : les missionnaires furent lapidés sur une place publique. Dans ces sortes d'exécution, qui n'avaient lieu que pour les crimes de lèse-religion, on dépouillait les coupables de leurs vêtements, et un prêtre, après avoir publié la sentence, s'écriait : « Lapidons le criminel, et que celui d'entre vous qui ne lui jettera pas trois pierres soit maudit et considéré comme ennemi de la Vierge Marie, mère du Christ. »

Il existe aussi, en Abyssinie, un genre de supplice à peu près pareil à celui qu'on employait dans les colonies contre les esclaves : on suspend les criminels à un croc en fer; mais, au lieu de les laisser mourir dans cette situation, on les perce à coups de lance. Sous le règne de Socinios, un des premiers officiers, qui avait maudit les missionnaires et le Roi, fut condamné à mourir de cette manière.

La décollation pour les hommes et la potence pour les femmes sont les supplices les plus usités : dans certaines provinces, les criminels sont tués à coups de lance, et même à coups de hache.

Les rois abyssiniens réclamaient ordinairement la tête des rebelles qui avaient été massacrés dans des provinces éloignées : cet usage barbare était surtout en vigueur sous le règne sanglant de Socinios. La tête du faux Jacob lui fut envoyée par Ansala-Christos, gouverneur du Tigré.

Les grands personnages ou les parents de la famille royale étaient mis à mort clandestinement, tant à cause de leur position élevée que par égard pour les rois régnants. En 1434, deux gendres de Zara-Jacob furent exécutés dans leur maison. Cependant plusieurs membres de la famille royale ont été tués en public : Malacotaouit, femme d'Iassous, convaincue d'avoir pris part au meurtre de son mari, fut pendue à un arbre qui se trouvait devant la porte du palais; et Adéra, qui avait excité son frère, gendre de Socinios, à brûler les images des catholiques et à assassiner un de leurs prêtres, fut condamnée à la même peine, malgré les prières des dames de la cour qui considéraient cette exécution publique comme injurieuse pour leur famille.

Les Abyssiniens crèvent quelquefois les yeux aux criminels : on leur arrache les prunelles avec des tenailles en fer, lorsque les condamnés se sont

rendus coupables de délits considérables : on les expose ensuite à un soleil ardent, ou on les amène dans la campagne, on les abandonne dans un lieu isolé, et ils meurent de faim et sont dévorés par les bêtes féroces. Quelque temps avant notre arrivée en Abyssinie, Oubi avait fait arracher les yeux à l'un de ses frères qu'il redoutait à cause de sa cruauté et de son ambition.

Sous le règne de Naod, le moine Andréas, qui s'était élevé contre une proclamation de son souverain, fut condamné à avoir la langue coupée, et Socinios infligea la même punition au religieux Abba-af-Christos, pour avoir nié l'existence des deux natures du Christ.

Les Abyssiniens aiment leur pays avec passion; aussi la déportation est considerée chez eux comme le châtiment le plus terrible après la peine de mort. Radact, roi des Juifs, fut exilé par Zerta-Denghel; Jacob, parvenu à sa majorité, bannit Za-Sellassé qui avait fait partie de la régence, et qui voulait continuer à traiter ce prince comme un mineur; Emana-Christos, convaincu d'avoir tramé un complot contre la vie de Socinios, fut condamné à mort; mais le Roi commua la peine, et il fut exilé dans la province d'Amhara.

Aujourd'hui les détenus politiques sont con-

finés sur des montagnes élevées, ou dans des vallées profondes et malsaines, où ils meurent bientôt de maladie.

Les hommes qui dérobent les vases ou les objets du culte dans les églises sont condamnés à avoir le pied, la main ou la jambe coupés ; il en est de même de ceux qui volent dans un pays soumis, lorsque, dans un but politique, les chefs d'armée ont défendu le pillage : les bourreaux se servent de rasoirs bien tranchants, et ils désarticulent les membres avec beaucoup de dextérité. La bastonnade fait justice d'un larcin de peu d'importance [1].

Lorsqu'un Abyssinien en fait emprisonner un autre sur un simple soupçon de vol, il est obligé

[1] Voici de quelle manière on parvenait à faire payer une amende aux Abyssiniens ; c'est Alvarez qui parle : « ... Abdénago (le guide des Portugais) y accourut aussi, lequel fit saisir quelques uns de ces Maures qui avaient fait un tel scandale. Mais, pour être jà nuit, il ne s'en fit autre chose jusqu'au jour suivant, qu'il nous fit venir au lieu où il tenait ces deux Maures, puis il nous fit seoir sur l'herbe, et lui, appuyé sur une chaise, commença, selon la coutume, à demander de l'or aux prisonniers, lesquels finalement il fit dépouiller et fort bien fouetter, leur demandant combien ils en donneraient, dont se sentant si dépiteusement étrillés, vaincus de cette cuisante passion, lui en promirent une once, puis deux, et enfin trois ; mais pour cela on ne laissait de les tâter au vif, avec coups de fouet drus et menus ; tellement qu'enfin ils en promirent jusqu'à sept onces, qui furent distribuées aux blessés ; puis ces Maures furent renvoyés, tous garrottés, au Prêtre-Jan. J'ai voulu raconter ceci, afin qu'on sache de quelle manière s'administre la justice en ce pays. » Page 440.

de payer des dommages à l'accusé, si l'innocence de ce dernier vient à être reconnue.

Bruce nous apprend que, pendant son séjour en Abyssinie, on voyait, à l'entrée du palais, deux timbales, dont l'une se nommait l'*Agneau* et l'autre le *Lion*; on entendait résonner la première lorsqu'on allait annoncer une amnistie ou un acte de clémence quelconque; on se servait de l'autre lorsqu'on voulait faire part au peuple d'une déclaration de guerre ou de quelque mesure rigoureuse qu'on avait à prendre : voici une proclamation faite à Gondar pendant que le voyageur anglais s'y trouvait encore :

« Écoutez, écoutez, ceux qui ne voudront pas entendre ceci ne seront pas les derniers à être punis pour désobéir. — Comme plusieurs gens sans aveu s'assemblent en désordre et abondent depuis quelques jours dans cette capitale, sans y apporter des provisions ni pour les uns ni pour les autres, qu'ils effraient même les habitants de la campagne et les empêchent de venir au marché, et qu'ils sont cause que nous sommes menacés de la famine, on est averti que, si demain après midi, les gens que nous avons désignés sont trouvés dans Gondar ou dans les chemins des environs, ils seront punis comme des rebelles et

des brigands, et leur faute ne leur sera pas pardonnée de sept ans. »

Dès que la volonté du souverain avait été ainsi déclarée, elle avait force de loi.

Nous terminerons cette exposition succincte par la reproduction d'une lettre qui prouvera que les princes d'Abyssinie connaissaient les droits des gens; elle est remarquable par son ton de calme et de dignité.

Cette lettre fut écrite au pacha du Caire à l'occasion de l'arrestation de l'ambassadeur que Louis XIV envoyait au roi d'Éthiopie.

Au Pacha et aux autres chefs des troupes du Caire de la part du roi d'Abyssinie, le roi Técla-Haïmanout, fils du roi de Mille Églises.

« Nous vous apprendrons que nos ancêtres n'ont jamais porté envie aux autres rois, ni ne leur ont causé aucun embarras, ni ne leur ont montré aucune marque de haine ; au contraire, ils leur ont donné, dans toutes les occasions, des preuves de leur amitié, les aidant généreusement, leur prêtant du secours tant pour la caravane de pélerins de la Mecke dans l'Arabie-Heureuse que dans les Indes et en Ajem, dans les autres lieux

les plus éloignés, ainsi qu'en protégeant des personnes distinguées lorsqu'elles en ont eu besoin.

» Cependant le roi de France, notre frère, qui professe notre religion et notre loi, ayant été excité par des avances d'amitié convenable de notre part, nous a envoyé un ambassadeur; mais nous avons appris que vous l'avez fait arrêter à Sennâr, ainsi qu'un Syrien, nommé Murat, que vous avez mis en prison, quoique nous l'eussions envoyé nous-même au devant de cet ambassadeur. Vous avez, par ce moyen, violé les lois des nations qui veulent que les ambassadeurs des rois soient toujours libres d'aller où ils veulent. Il faut même les traiter avec honneur, et c'est une obligation généralement reconnue. Ils ne doivent être ni molestés, ni détenus, ni assujettis à payer des droits ou à donner des présents d'aucune espèce. Nous pourrions bien vous payer de la même manière si nous étions enclins à venger les insultes que vous avez faites à notre envoyé Murat. Le Nil servirait à vous punir suffisamment, puisque Dieu a mis en notre pouvoir ses sources et ses inondations, et que nous sommes maîtres d'en disposer pour vous faire du mal; mais quant à présent, nous vous demandons de ne plus vexer

nos envoyés et de ne pas nous inquiéter en retenant ceux que nous vous adressons, et nous vous prions de les laisser passer et continuer leur route sans délai, et aller et venir librement où ils voudront pour leur propre avantage, soit nos sujets, soit les Français, et tout ce que vous ferez à leur égard, nous le regarderons comme fait à nous.[1] »

[1] Cette lettre a été traduite par Jean-Baptiste Fiennes, secrétaire interprète, en 1719.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES SOMMAIRES.

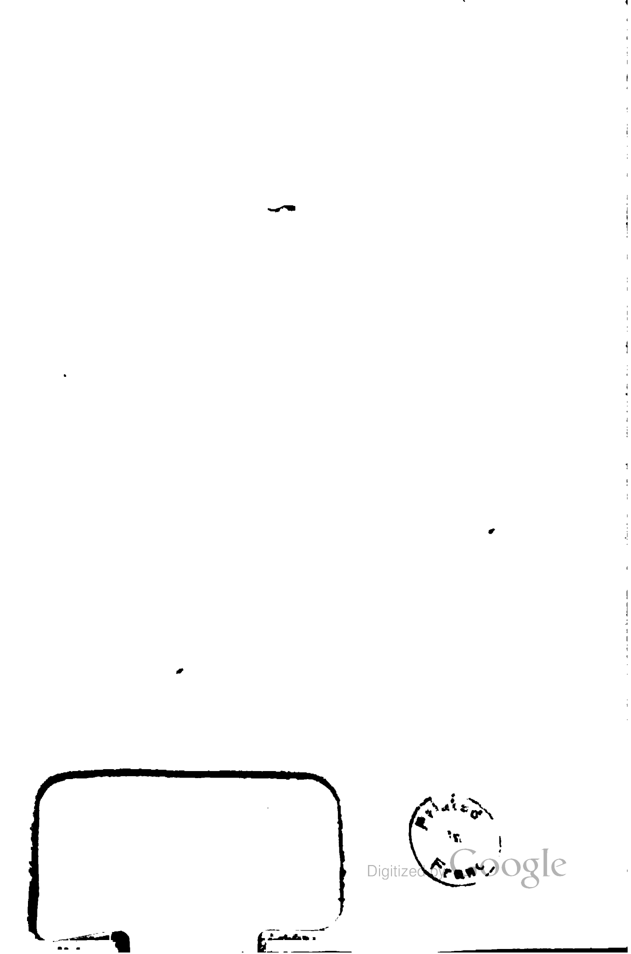
TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME TROISIÈME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.


Printed in France

